LA REVUE DE PARIS

NOVEMBRE

HONORÉ de BALZAC	La Révolution de 1848 (Lettres)
JACQUES SOUSTELLE	La France devant un Monde en Mutation
PIERRE GASCAR	L'Herbe des Rues (I)
JEAN CANU	Les Élections américaines
PHILIPPE ERLANGER	Henri IV faillit être sauvé
JEAN REVERZY	Beata Beatrix
OLIVIER RENAUDIN	Un Sujet en Or
ALBERTO MORAVIA	Salon de Coiffure
PIERRE-HENRI SIMON	Alfred de Vigny
PIERRE ROUSSEAU	Les Satellites artificiels
JEAN ALAZARD	Ambassadeurs de Venise
DENISE BOURDET	Images de Paris et d'ailleurs
Ed. GISCARD d'ESTAING	La Situation financière
THIERRY MAULNIER	Requiem pour une Nonne
PIERRE AUDIAT	Conquêtes, Colonies, Croisades

Le Mois à Paris
par CLAUDE ROGER-MARX, GEORGES PILLEMENT, HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL SCHNEIDER, MAURICE LEVAILLANT, SERGE VEBER, JACQUELINE NICOT, JEAN FAYARD, Ed. DE LA ROCHEFOUCAULD, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
HONORE DE BALZAC	La Révolution de 1848 (Lettres)	3
JACQUES SOUSTELLE	La France devant un Monde en mutation	21
PIERRE GASCAR	L'Herbe des Rues (I)	26
JEAN CANU	Les Elections américaines	45
PHILIPPE ERLANGER	Henri IV faillit être sauvé	57
JEAN REVERZY	Beata Beatrix	68
OLIVIER RENAUDIN	Un Sujet en Or	72
ALBERTO MORAVIA	Salon de Coiffure	88
PIERRE-HENRI SIMON	Alfred de Vigny	94
PIERRE ROUSSEAU	Les Satellites artificiels	101
JEAN ALAZARD	Ambassadeurs de Venise	113
DENISE BOURDET	Images de Paris et d'ailleurs	123
ED. GISCARD D'ESTAING	La Situation financière	134
THIERRY MAULNIER	Requiem pour une nonne	140
PIERRE AUDIAT	Conquêtes, Colonies, Croisades	144
Le mois à Paris	154	
	Chronique bibliographique	173

DIRECTEUR : MARCEL THIEBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

GEORGE SAND et DUMAS fils
par **André MAUROIS**
de l'Académie Française

LE FARFADET DANS L'ESTUAIRE
par **Jacques PERRET**

METTEURS EN SCÈNE
par **Louis DUCREUX**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros)	Fr.	1.900	**Étranger** : Un an (12 numéros)	Fr.	2.300
— : Six mois (6 numéros)		950	— : Six mois (6 numéros)		1.160

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A.	$	7	**Belgique** : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509-64 à Bruxelles.	Fr.B.	328
Canada	$ canadiens	7,30	En cas de paiement par chèque bancaire	Fr.B.	340
Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12237 à Genève.	Fr.S.	29,20	**Italie**	Lires	4.360
Par chèque bancaire	Fr.S.	30	**Angleterre**	£	2/9
Espagne	Pesetas	310	**Égypte**	Piastres	290
			Hollande	Florins	26
			Portugal	Escudos	198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En **Espagne** : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au **Brésil** : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Argentine** : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.000.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fe s.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

© Revue de Paris 1956.

INFORMATION FINANCIÈRE

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

AUGMENTATION DU CAPITAL SOCIAL

1. **De 1.200 millions de francs à 2.400 millions de francs,** par incorporation directe au capital d'une somme de 1.200 millions de francs prélevée sur la réserve spéciale de réévaluation et élévation de la valeur nominale des actions de 500 à 1.000 francs.
2. **De 2.400 millions de francs à 3.600 millions de francs** par émission de 1.200.000 actions nouvelles de 1.000 francs à souscrire en numéraire **au prix de 2.000 francs** par action.

L'émission sera ouverte du 16 octobre au 30 novembre 1956.

Les souscriptions à titre **irréductible** sont reçues à raison **d'une action nouvelle** pour **deux actions anciennes.**

Les souscriptions à titre éventuel et **réductible** sont admises.

Il devra être versé, lors de la souscription, une somme de 2.000 francs pour toute action souscrite à titre irréductible ou à titre réductible.

Les souscriptions sont reçues **sans frais** au Siège du Crédit Foncier de France, 19, rue des Capucines à Paris, et, dans les départements, aux guichets des Trésoriers-Payeurs Généraux, Receveurs Particuliers des Finances et Percepteurs autorisés à cet effet.

« B.A.L.O. » du 8 octobre 1956.

La Crème Émolliente
RAZVITE
permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"
EN TUBE OU EN BOITE
RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.
Le tube de 125 gr. : 149 fr.
Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

Par tous les temps...
Adoptez le confort à l'Aigle
HUTCHINSON
Les bottes et snow-boots pour femmes, fillettes et enfants à l'Aigle sont en vente chez tous les spécialistes et grands magasins

LETTRES DE BALZAC A L'ÉTRANGÈRE

LA RÉVOLUTION DE 1848

Voici une nouvelle série de lettres de Balzac à Mme Hanska[1]. *Elles concernent le mois de mai* 1848. *Rappelons brièvement la situation de l'écrivain : il a quarante-neuf ans ; des travaux surhumains ont gravement altéré sa santé ; depuis seize ans, il correspond avec Mme Hanska qui lui a promis le mariage, mais effrayée par les dettes du romancier, elle hésite à venir habiter la maison qu'il a meublée pour elle rue Fortunée. Après un séjour de plusieurs mois, en Ukraine, auprès de Mme Hanska, Balzac est rentré plein d'espoir en France. Au lieu de la fortune par le théâtre, il trouve Paris en révolution. On a pu lire précédemment les réactions du légitimiste Balzac devant les hommes de* 1848 ; *réactions critiques, injustes sans doute, mais certainement partagées par une partie de la société française. Nous sommes parvenus aux soubresauts de mai* 1848 *qui préparent le triomphe de la réaction pendant les Journées de Juin.*

En ce mois de mai, Balzac est moins désespéré, il reprend courage en contemplant son jardin en fleurs et échafaude de multiples projets théâtraux. De toutes ces belles pièces, une seule La Marâtre *voit les feux de la rampe, le* 25 *mai* 1848. *Est-ce enfin le succès après les échecs de* Vautrin (1840) *et des* Ressources de Quinola (1842) ? *Cette fois la pièce est bonne, elle annonce les comédies dramatiques qui feront les beaux soirs du* Théâtre libre,

1. Voir dans la *Revue de Paris* de novembre 1949, août 1950, août 1952, septembre et octobre 1954, le « Journal » de Balzac, de février à avril 1848.

mais le public a d'autres soucis qui le détournent du théâtre. Six représentations, et le Théâtre Historique *ferme ses portes en attendant des jours meilleurs.* La Marâtre *n'aura pas rapporté* 500 *francs à son auteur ! Après un bref moment de découragement, Balzac décide alors de quitter Paris pour Saché et d'écrire dans la paisible Touraine natale, une pièce pour la Comédie française :* les Petits Bourgeois.

Roger PIERROT.

Jeudi [11 mai 1848].

AH, hier, il m'est arrivé une jolie chose. Mme Dorval a un enfant malade ; elle envoie promener le théâtre ! Elle dit que si elle perd cet enfant (on croit qu'elle l'a eu de son gendre, sous le nom de sa fille) [1], elle sera six mois sans jouer. Quelle galère que le théâtre ! Comme je ne compte pas sur la *Marâtre*, mais sur *Pierre et Catherine*, j'ai profité de cela pour faire le marché de *Pierre et Catherine*. Il y faut dépenser 100 000 francs. Mais, chose extraordinaire, il y a un commanditaire qui promet les 100 000 francs dès que la pièce sera faite et le manuscrit lu ! Il s'ensuit que je suis une nécessité pour le *Théâtre Historique*, et que je vais me mettre à passer les nuits, d'aujourd'hui au 10 juin, pour faire ce drame à la Shakespeare. Oh, ceci me sauve, car cela me rapportera 50 000 à 60 000 francs, de septembre à octobre. Mais, combien de travaux, car il faut que l'*Éducation du Prince*, *Orgon* et [*le Père*] *Goriot* [2] marchent parallèlement. D'ici deux à trois jours, je vais habiter les coupoles pour être au frais, et je travaillerai de 3 heures du matin à 9 heures tous les jours, de 11 heures à 4 heures au théâtre, et je serai couché à 7 heures et demie.

Voici ma fête et ma naissance qui approchent. En 1848, six ans après votre liberté, me savoir ces jours-là sans vous ! Ah, quel cuisant chagrin ! Rassurez-vous bien sur mes affaires, si *Pierre et Cath*[*erine*] réussit, je suis archi sauvé. Mille caressantes espérances, et des trésors de souhaits et de désirs. Adieu. A demain.

Vendredi.

Par moments, il me prend des remords de vous faire subir toutes les fluctuations de mon esprit, tous les rêves de mon imagination, toutes les tempêtes de mon cœur, et mes incertitudes, et mes ennuis, mes déses-

1. Il s'agit du petit Georges Luguet (1843-1848), fils de René Luguet et de Caroline Dorval. Sa grand-mère, Marie Dorval, le chérissait particulièrement et l'appelait *mon fils* pour se rajeunir, c'est là sans doute l'origine du bruit selon lequel il aurait été en réalité un fils clandestin de Luguet et de sa belle-mère.

2. Ces pièces furent à peine ébauchées. On a toutefois pour *Orgon* le texte du premier acte, rimé par Amédée Pommier d'après les indications de Balzac.

poirs ! Mais vous savez que cela tourne autour d'une idée fixe, d'une alpe éternelle, de laquelle je n'ai que glaces en ce moment ! Voyez comme on est toujours puni de faire bien ! Si, au lieu d'être fier et de vouloir nous constituer ici une petite fortune avec ces économies qui pour moi étaient un trésor de perles, de pensées, de diamants, d'intentions et de souvenirs, je l'avais pris pour finir le payement de mes dettes, comme le voulait la *cara Lina* [1], nous n'aurions pas de pertes aujourd'hui ; je serais sans dettes et sans désespoirs. La maison, au lieu d'être achetée et de devoir 100 000 francs, ne serait qu'achetée et réparée, et je ne serais pas lié par cet immeuble ! Mais que fait cette réflexion après un fait accompli, c'est du bruit dans l'âme, et voilà tout.

Aujourd'hui, il s'agit de gagner 130 000 francs au théâtre. *Pierre et Cath*[*erine*] m'en gagneront 60 000. Aussi travaillè-je avec acharnement à ce drame historique. Dieu veuille que je fasse une grande chose ! Il s'agit de trouver les 60 000 autres francs avec *le Père Goriot, le Père prodigue, l'Éducation du Prince* et *Orgon*. C'est leur demander 15 000 francs à chacun.

Ne parlons plus de ces ennuyeux travaux. Apprenez que le jardinet est adorable [2], comme tous les enfants ; les lierres, plantés l'année dernière, couvriront cette année toute la muraille ; ils ont monté de neuf pieds, et ils s'étalent avec opulence ; dans un an, tout cela fleurira. J'ai planté hier six glycines, qui promettent de couvrir dans un an la muraille, et qui la fleuriront, comme les lierres la verdiront, j'y voudrais ajouter quelques clématites. Plus tard, je veux m'entendre avec une ou deux personnes du quartier pour faire à trois les frais d'une serre ; car, alors, pour 700 à 800 francs chacun, nous aurions des fleurs pour garnir les appartements et pour nos jardins. [...]

Je vois dans les journaux que dimanche on vend tout le mobilier de Dumas, à Monte-Cristo [3], et la maison est déjà vendue, ou va l'être. Cette nouvelle m'a fait frémir, et j'ai résolu de travailler nuit et jour, pour ne pas avoir le même sort. Mais je ne le verrais pas ; je m'en irais aux États-Unis, vivre de la vie pastorale, dans l'Arkansas, comme M. de Bocarmé... Voyez si je peux finir de causer avec vous !

Vous devez me prendre pour un fou de vous entretenir de meubles, de lustres, de Gohé [4] ! Mais au milieu de mes immenses travaux, c'est ma

1. Eveline Hanska.

2. L'Hôtel de Balzac, 14, rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac), ancienne dépendance de la Folie Beaujon, avait un minuscule jardin. Acheté par la baronne Salomon de Rothschild, il a été détruit après la mort de la veuve du romancier (1882). Sur son emplacement se trouve la Fondation Salomon de Rothschild dont l'entrée est située 11, rue Berryer. Cf. Paul Jarry, *le Dernier logis de Balzac*, Paris, 1924.

3. Château baroque qu'Alexandre Dumas s'était fait construire à Saint-Germain-en-Laye.

4. Gohé frères, ébénistes, 30, rue de Varenne-Saint-Germain, qui fabriquèrent plusieurs meubles pour la maison de Balzac, rue Fortunée.

seule distraction. Cela ne vaut-il pas mieux que de se distraire, comme Dumas, avec des jupes qui lui dévorent 25 000 ou 30 000 francs par an ! Il a gagné 300 000 francs l'année dernière, et il voit aujourd'hui saisir et vendre maison et mobilier. Moi, je n'ai dépensé que 27 francs du 1er au 10 mai, tout compris, 50 francs. C'est donc 150 francs par mois, toutes dépenses comprises. Mais aussi, j'ai une Line dont l'image est accrochée dans mon cœur, comme l'image de saint Nicolas chez tous les ménages russes. Allons, ma sainte et noble préservatrice, rayonnez toujours sur votre adorateur ! Vous êtes ma foi !

Samedi, 13.

Je vous envoie cette lettre aujourd'hui, car demain elle partirait trop tard, à cause de la fête soi-disant fraternelle dont vous aurez vu le programme, et qui dépasse les plus grands ridicules de la première révolution. Ah ! la France, mon Dieu ! recommencer le Directoire, à 100 degrés au-dessous de celui sous lequel je suis né [1] ! Je suis honteux d'être de ce pays-ci. Lamartine s'est perdu en même temps que le pape. C'est le dernier pape ! C'en est fait de l'Église catholique ! Il n'y aura plus de vivant que l'Église grecque, dans quinze ans d'ici, de toutes les formes politiques du christianisme. Oh ! soignez-vous bien ! S'il vous arrivait quoi que ce soit dans votre santé, si les trois êtres [2] pour qui je vis étaient atteints en quoi que ce soit, je crois que dans les dispositions d'esprit ou de cœur où je suis, je mourrais ! Je vous appelle par vos petits noms d'amitié cent fois par jour ! Allons, adieu. Je me hâte de vous envoyer cette lettre, car la combustion recommence de plus belle, ici, comme ailleurs. Que deviendrons-nous ? Nous allons à la grâce de Dieu ; nous sommes sans gouvernement depuis trois mois. Tous les jours, l'argent s'en va.

Le fils de Mme Dorval est mort [3], et voilà *la Marâtre* démontée. Il faut la jouer sans Mme Dorval pour qui elle a été faite, car elle renonce pour six mois au théâtre. Je vais travailler à *Pierre et Catherine* sans relâche, et, par le premier courrier vous apprendrez que je l'ai fini. Mille tendresses. Voici bientôt trois mois et demi [4] que j'ai quitté mon bonheur, Dieu sait dans quel état de nostalgie je suis, je ne vous en parle pas, pour ne pas vous faire de la peine. Cela coûte cher, car, pour me distraire, j'achève la maison. Je jeûne, je me prive de tout, je marche beaucoup, je me fatigue ; rien ne me fera céder. Allons, mille gentilles choses à ma prébende, que Dieu veille sur vous et sur nos chers enfants aimés. Que Zorzi m'envoie les noms de ses *desiderata* aux Antilles, car j'ai deux voies sûres dans ma manche.

1. Balzac était né, à Tours, le 1er Prairial an VII (20 mai 1799).
2. Mme Hanska, sa fille, Anna Mniszech, et son gendre.
3. Georges Luguet venait de mourir d'une fièvre cérébrale, à l'âge de cinq ans.
4. Balzac avait quitté Mme Hanska, probablement le 30 janvier 1848.

Comme Wierzchow[nia] doit être beau, comme vous devez être tranquilles, à part les procès des Rulikowski, et autres voleurs de successions. Allez-vous à Pétersbourg ? Dites-le-moi bien d'avance ; je me ferai moujik pour aller vous voir. Mille tendresses à ma Line et à mon minou. [...]

[Paris, 14-21 mai 1848]

Dimanche, 14.

Leur absurde fête est remise, au grand mécontentement de 150 000 personnes accourues des provinces pour voir cette stupidité. Je suis allé faire une visite de condoléance à Mme Dorval, et, pendant ce temps-là, votre sœur [1] est venue qui m'a prié de passer chez elle, et j'irai demain. Il est 6 heures ; il fait un grand orage, et je me coucherai de bonne heure, car demain je commence ma vie de travail, de 4 heures à 9 heures du matin, et de répétitions de 11 heures à 4 heures. Mille tendresses.

Lundi, 15.

C'est demain la Saint-Honoré ; aurai-je une lettre de vous ? J'ai résolu de fêter mon saint en pensant à vous, à notre réunion à Bâle ce jour-là, à l'Hôtel des 3-Rois [2], et à cette belle place Miville-Krug. Hier au soir, je me suis endormi dans les larmes, en songeant à tout ce que vous avez souffert. L'orage, qui n'avait pas cessé, était aussi dans mon âme. On ne vous adorerait pas, qu'il faudrait vous vénérer comme une sainte, et vivre dans l'admiration de votre dévouement pour ceux que vous aimez ! J'ai fait comme *mon oncle Tobie* : j'ai repassé en revue les perfections et les vertus de la veuve Wadmann [3] ; puis en pensant que vous êtes à W[ierzchownia] et moi dans ce Paris fou, sans cesse en émeutes, sans société, sans autre ornement que des blouses ou des gens ruinés, il m'a pris un désespoir à mourir. Je me suis promis de travailler pour oublier, et je me suis endormi d'un bien délicieux sommeil, car je me suis retrouvé à W[ierzchownia], dans le cabinet bleu et dans votre chambre, et jouant aux échecs, et revoyant cette noble et sublime figure songeuse, qui méditait un mat ! O soirées heureuses ! Je donnerais bien des choses pour entendre Zu disant : « Bilbôqüet [4] », et vous vous entendre gronder ! et Annette, ne sachant si elle doit rire ou pleurer, et le bon thé !

1. Mme Moniuszko.

2. En 1846.

3. L'oncle Toby et la veuve Wadmann sont des personnages de *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, un des romans favoris de Balzac.

4. Bilboquet, surnom de Balzac. — *Zu*, gendre de Mme Hanska (comte Mniszech).

Tenez, tout cela pris dans cette immense affection qui nous réunissait tous à vivre comme d'un seul cœur, vaut mieux que Paris, que la gloire, la fortune et les colifichets de la rue Fortunée ; aussi vais-je payer les dettes et accourir, comme un chevreau à sa mère, en gambadant, une fois en route.

Est-ce que Zorzi serait assez bon pour me dessiner et *gouacher*, mais sans aucune prétention (uniquement indiquer les couleurs de l'uniforme), un strélitz du temps de Pierre le Grand, afin de faire faire les costumes ; puis un croquis des uniformes militaires du temps de Pierre [1]. Mais je dirai à Hostein [2] d'écrire à Bellizard [3], et, par les bateaux à vapeur, qui vont toujours, nous aurons tout promptement.

Allons, voici 6 heures ; il faut se mettre à l'œuvre, et commencer cette tragédie à la Shakespeare. Adieu pour aujourd'hui.

Mardi, 16.

Hier a été une journée de révolution [4] ! On est venu chercher acteurs, directeurs, souffleurs, régisseurs, caissiers, pour aller au secours de l'Assemblée Nationale ! Je ne vous décrirai pas une pareille journée, passée dans la rue ; les journaux vous en parleront assez. Moi, je suis pris d'un si profond dégoût pour toutes ces convulsions, que je serais resté chez moi, si je n'avais pas eu cette répétition. Je suis allé chez votre sœur qui ne partira qu'à la fin du mois. Cette révolution ne s'est faite que par masses contre masses, sans un coup de fusil tiré. Nous avons eu, pendant trois heures, le gouvernement de L[ouis] Blanc, Barbès, Blanqui et consorts, qui, m'a-t-on dit le soir, ont été arrêtés. Ce n'est pas fini ; cela recommence ce matin, car on bat en ce moment la générale et le rappel à la fois. Beaujon [5] est toujours aussi tranquille que Wierzch[ownia], au milieu de ces agitations. On n'y participe là, que par le rappel qu'on entend.

C'est aujourd'hui la Saint-Honoré. Je vais vivre avec vous toute la journée, voilà ma fête. [...]

Mercredi, 17.

Hier, toute la journée au théâtre, où l'on faisait relâche. J'en suis sorti à 11 heures, et je suis revenu à pied du boulevard du Temple à la rue Fortunée. Que dites-vous de cela ? Voilà comment j'ai passé le 16 mai.

1. En vue de sa pièce restée à l'état d'ébauche : *Pierre et Catherine*.
2. Le Directeur du *Théâtre Historique*.
3. Libraire de Saint-Pétersbourg, éditeur de la *Revue étrangère* à qui Buloz avait vendu en 1835, les épreuves encore informes du *Lys dans la Vallée*.
4. Manifestation en faveur de la Pologne, l'Assemblée envahie fut dégagée en fin de journée. Balzac ne souffle mot à sa correspondante, Polonaise ralliée au tsar, de l'origine de cette journée révolutionnaire...
5. Le quartier de Balzac.

Les Débats vous diront ce qu'ont été les journées du 15 et du 16 ; mais ce qu'ils ne vous diront pas, c'est qu'il y a, dans ces immenses mouvements, un pauvre Noré qui ne pense qu'à vous et à sa pièce.

La pièce [1] est une plus belle chose que je ne le croyais ! Maintenant, je commence à croire que le directeur a raison et que ce pourrait être un succès, si les circonstances le permettent. Il n'y a encore que trois actes d'étudiés et de posés, et cela fait un grand effet. C'est neuf, hardi et intéressant. Le neuf, c'est le *vrai de la vie*, c'est la famille mise au théâtre dans sa simplicité, dans son train-train ordinaire, sous lequel court un terrible drame. Cela sera-t-il senti ? Aye, aye ! On ne sait. Mais les efforts et les travaux des acteurs sont prodigieux. Il faut se féliciter que Mme Dorval ne joue pas. On y perd des accents et des choses déchirantes ; mais on y gagne de l'unité, de l'ensemble, et quelque chose de gracieux ; on concevra mieux les choses de la pièce avec une jeune et jolie actrice, doublée d'une autre petite fille qui vient du Théâtre-Français et qui joue bien. Plus je vais, plus j'ai horreur de ces femmes qui sont tutoyées et salies par les acteurs. Je suis à me demander comment on a des actrices. Les répétitions, voyez-vous, c'est hideux, comme la cuisine comparée au dîner servi.

Ce soir, à 6 heures, je vais au théâtre pour voir répéter les troisième, quatrième et cinquième actes. Ce sera joué (sauf les événements qui peuvent survenir), le 28 de ce mois-ci, samedi. Vous n'aurez pas reçu cette lettre ; ainsi, quand vous la lirez, la bataille sera ou gagnée ou perdue. J[ules] J[anin] [2] vous dira tout dans son bulletin. D'ici là, j'ai de grands travaux ; il ne faut pas quitter le théâtre, jusqu'au jour du combat. Adieu pour aujourd'hui. Mille tendresses.

Jeudi.

Hier, je suis rentré à 1 heure et demie du matin, encore à pied, du *Théâtre Historique*. Une répétition de cinq heures pour deux actes, car je n'ai vu que le 3 et le 4. Je ne connais pas encore le cinquième. J'étais bien fatigué, et Hostein veut jouer mardi 23 ! Aujourd'hui (il est 10 heures du matin), je me repose ; mais demain, nous aurons une répétition générale, de 11 heures à 5 heures, et, le soir, on répétera le cinquième acte encore une fois. Puis nous répéterons samedi, dimanche et lundi, trois fois, généralement.

On vient de m'apporter et de suspendre les jolis petits Colemann choisis à Wierzchownia [3], vous savez ! Et ils ornent maintenant la première pièce du premier étage. Allons adieu pour aujourd'hui. Je vais acheter un bénitier pour la pièce, car, au théâtre, ils n'en ont pas su trouver un. J'irai chez votre sœur.

1. *La Marâtre.*

2. Le compte rendu de Janin fut en effet favorable, il loua Balzac d'avoir su « réaliser enfin sur un théâtre un de ses drames les plus terribles ».

3. Kolmann, aquarelliste russe.

Vendredi.

J'ai vu hier, chez votre sœur [1], l'obstacle en chair et en os qui retarde son départ jusqu'à la fin de juin, et j'y suis allé tout exprès à l'heure du dîner, pour le voir. C'est étonnant comme il ressemble à M. Sandeau [2] et je crois que la ressemblance ne s'arrête pas là ! Il a l'air d'avoir vingt-cinq ans ! J'ai eu là de vos nouvelles, et j'ai su que vous iriez à Odessa, par une lettre de votre sœur Caroline [3] à Aline. J'imagine que vous y allez surtout pour les affaires d'André [4]. Peut-être irez-vous à Constantinople, avec votre sœur Caroline, qui veut *visiter la Terre Sainte* ! J'ai lu votre lettre à Pauline [5], qui est un chef-d'œuvre, et, enfin, j'ai vu votre sœur. Elle a beau être vos antipodes, c'est quelqu'un qui vous touche ! Je lui ai dit que je la mettrais dans une loge, avec David [6] et sa femme, à ma première représentation. J'ai vu Souverain [7], hier à qui j'ai dit que je ne lui rembourserai son effet qu'avec les produits de *la Marâtre*, car il faut garder quelques sous pour vivre.

J'attends avec bien de l'impatience une lettre de vous ! Nous voici au 19, et il y a onze jours que j'ai reçu votre dernière. L'inquiétude me galope ! Comment ne m'écrivez-vous pas trois fois par mois ? Si mes lettres sont quelque chose pour vous, les vôtres sont tout pour moi ; vous savez bien que toute mon existence est où vous êtes ! Ah, si vous saviez quels moments je passe, quand l'ennui de mon ennui me prend ! Dans quels abîmes de désespoir je tombe, dans cette solitude pavée, où les pavés sont des forces politiques, où l'on se révolte tous les quinze jours, où tout est Garde-Nationale, où tout vous est insupportable ! Oh, mon Wierzchownia ! et ma Line ! Je crois que je finirai par crever d'ennui. Je me sens comme vidé, sans force et sans âme. Je ne peux pas me mettre à *Pierre et Catherine !* Allons, adieu. Il faut déjeuner de bonne heure et être au théâtre à 11 heures. Il faut trois quarts d'heure pour y aller. Je dois donc partir à 10 heures, déjeuner à 8 heures et demie, et il est 7 heures. Que Dieu et l'Empereur de Russie nous protègent. Mille tendresses. Dans trois jours je mets le pied dans ma cinquantième année, et nous sommes encore séparés !

Le jardinet est superbe ; les roses fleurissent, les lierres ont grandi de cinq pieds en trois mois et ils couvrent la muraille. Vous ne vous figurez pas comme cette habitation est faite pour ce qu'elle doit être. Ah, si vous saviez !... Enfin, à demain.

Non, quand je pense que vous lirez ceci dans cette chambre où nous

1. Alexandrine Rzewuska, Mme Moniuszko.
2. Balzac avait recueilli Jules Sandeau après sa rupture avec George Sand, espérant en faire son secrétaire, mais il fut vite déçu par l'indolence du « petit Jules ».
3. Caroline Rzewuska qui fut successivement Mme Sobanska, Mme Czerkovicz et Mme Jules Lacroix.
4. André Mniszech, frère de George.
5. Pauline Rzewuska, Mme Riznicz, troisième sœur de Mme Hanska.
6. David d'Angers.
7. Hippolyte Souverain, éditeur de Balzac.

nous querellions aux échecs ! et que je suis ici, il me prend des vertiges, et l'envie d'aller ; puis la nécessité de travailler, de *gagner de l'argent*, revient et me prend à la gorge et je me débats. On dit qu'*ils* prennent les chemins de fer et remboursent en rentes. Nous aurons des rentes, quelque chose comme 4 000 francs de rentes, sur lesquelles il faudra que je rembourse 35 000 francs à Rostch[ild] et Gossart. Mais enfin, il n'y aura plus de versements. Ils veulent prendre les *assurances*. Enfin, ils ont la manie du vol !

On m'apporte la dépense écrite par mon soldat. Il écrit *veau*, vote ! Cela m'a fait bien rire. A propos de veau et de vote, nous allons renommer douze députés à Paris, j'espère que j'aurai le même bonheur que la première fois [1]. Adieu. La dépense, du 11 au 19, monte à vingt-cinq francs.

Samedi, 20.

Mon jour de naissance ! Aurai-je une lettre de vous ? Mon Dieu je n'ose plus l'espérer, car si je m'abandonnais à cette idée, et qu'elle fût trompée, dans les circonstances où je suis, j'aurais je ne sais quoi. Je tomberais dans un de ces abattements funestes où l'on descend bien bas... [...]

La pièce ne peut pas être jouée avant huit jours, car il y faut encore beaucoup d'études. J'en suis plus content, sans croire à un succès. Seulement, il y a progrès chez le public. Hier il y avait du monde à une première représentation de Bressant au *Gymnase*, et cela fait croire que nous pourrons avoir du monde, au moins à la première de *la Marâtre*. On s'en préoccupe beaucoup ; mais, voyez-vous, le grand succès certain, ce sera *Pierre et Catherine*. [...]

Tous les matins je me réveille avec des maux de tête affreux, et je crains bien que la cause de ces affreuses douleurs ne soit une suite de l'atroce régime de l'absence, et mes travaux combinés avec ma manière de vivre.

Je commence à comprendre le drame de *Pierre et Catherine*. Ce doit être la lutte du législateur avec tout ce qui l'entoure : sa femme, sa sœur, son fils, son clergé, sa nation. Mais ce sera bien difficile à exprimer en drame, à cause de la multiplicité des personnages ; mais il faut tout vaincre. Chimène est à ce prix ! Beaucoup d'argent et je suis libre.

J'ai payé une dette très inquiétante et je vais me priver de tout pour éteindre Labois. C'est le dernier billet, accompagné de jugement, de mon ancienne dette ; il ne restera plus que : *Hubert*, la *fin de Sèvres* et *Dabl[in]* avec Mme *Delannoy*, non compris l'infâme. Vous voyez qu'il ne s'agit plus que d'un dernier effort.

1. Avant les élections générales du 24 avril 1848, Balzac avait songé à être candidat ; il avait accepté de figurer sur la liste présentée par le *Club de la Fraternité universelle*, mais refusé de prendre part à la campagne électorale : « croyant qu'il est superflu pour tous les hommes dont la vie et les œuvres sont publiques depuis vingt ans de faire des professions de foi. » Il ne fut naturellement pas élu. Cf. *Revue de Paris*, octobre 1954, p. 18 et suiv.

Presque tous les comptes de la maison sont réglés ; il ne s'agit plus que de cinq ou six soldes. Mais cela fera bien 24 000 francs, fin octobre. Allons, adieu pour aujourd'hui, car j'ai une actrice à siffler, à faire répéter toute la matinée, pour que ce soir nous ayons une bonne première répétition générale. On répète chez moi, on répète au théâtre, où l'on fait relâche pour pouvoir arriver ou le 26 ou le 28. Mais, bien décidément, quand vous tiendrez ce papier, le sort de *la Marâtre* sera décidé.

Mille tendresses ; à demain. Je vous dirai ce que la répétition aura produit sur moi, comme effet.

Midi.

Une lettre ! bonté divine ! une lettre ! Je renvoie Mlle Maillet qui répétait et je me donne pour fête de savourer cette adorable petite lettre, qui contient des baumes !... Oh ! oui, des baumes pour le cœur, pour la vie, pour tout ! On peut tout faire pour des âmes et des êtres qui nous aiment ainsi. Chère petite Annette ! Quelle émanation de Dieu, de sa mère ! Et vous !... Vous me rendez la vie qui s'en allait. Après les félicités de la présence, il faut placer le bonheur de lire une lettre attendue, comme celle-ci, pendant de si cruelles absences ! Nous sommes réunis par la puissance du mensonge que fait le cœur, auquel aide l'imagination, car mon âme vous sait dans ces allées, dans ces massifs, sous les noyers, sous les arbres à la laiterie, dans les salles ! Je vous vois des yeux de l'âme ; j'y suis par moments, il me semble entendre votre voix ! Et, quel bonheur ! Le procès fini ! Oh, quelles épines hors de mon cœur ! Ne pensez pas à mes affaires ; elles vont bien, quand les vôtres vont bien. Ne vous tracassez pas de ma position ; j'alongerai (*sic*) la courroie.

Voilà ces voleurs qui vont décidément *prendre* les chemins [de fer], et nous payer en rentes ! Quelle ruine ! Elle est chiffrée... nous perdons cinquante pour cent du capital : mercredi, je vais à une assemblée du Nord, voir ce qu'on fera devant une pareille loi !

Allons, adieu. Soyez bénie pour cette joie spéciale que m'a fait votre lettre, reçue le 20, juste au moment où je *l'espérais sans y croire*. Ceci partira demain.

Dimanche, 21.

Dès 5 heures du matin, ils battaient le rappel pour mettre toute la garde nationale sous les armes pour leur fête ! Quelle fête que de tenir tout Paris sous les armes ! Je ne sais comment les Parisiens ont encore des forces, car ils font tous les jours le service que faisait une garnison de 40 000 hommes de lignes, 8 000 hommes de garde municipale, et, en outre, on commande 24 000 hommes en cas d'émeute ! Cela fait 72 000 hommes de garde tous les jours ! Aussi personne ne fait-il d'affaires ; aussi aucun ouvrier ne travaille-t-il ! Combien de temps cette folie durera-t-elle ?

Il a beaucoup plu ces jours-ci ; aujourd'hui le temps est superbe.

Mais le vent est au Nord-Ouest, et je crains que leur fête ne soit très arrosée. Toutes ces fêtes, soi-disant populaires, ont le don de m'attrister profondément, sous tous les régimes ; jugez, sous celui-ci !... Aussi vais-je passer ma journée à travailler. J'ai déjà relu vos lettres ; elles sont venues en onze jours ! Savez-vous pourquoi ? Parce qu'on les envoie par Berlin nonobstant votre *Brody et Francfort-s-M.*, qui alonge (*sic*) de deux ou trois jours. Vous ignorez qu'on va à Berlin, d'ici, en cinquante heures, maintenant.

La disette de pièces est telle que l'on monte et que l'on répète le *Chandelier* de Musset *au Théâtre Historique !* [1]

Je vous aime bien tous ; je pense à vous le matin en me levant et voyant ce beau temps, et je me dis que Zu trotte dans ses grands appartements d'un air affairé, que vous vous levez paresseusement, en songeant que les pièces en stuc sont trop stuc, qu'il n'y a plus de pommes de terre à venir grappiller, ni Noré à gronder de ne pas avoir travaillé ! Je ne vis que de tous ces détails. Je me demande par qui vous allez remplacer Suintitski ? Il aurait fallu que le fils du docteur [2] aimât l'agriculture au lieu d'aimer la médecine ! Ainsi donc, le règne de George et d'Anna, souverains de Wierzchownie ne sera plus troublé. Ils exercent leur pouvoir sur les quatre provinces de Vornostoipol, Palini, Skibinse, et Wierzch., sans contestation. Vivent les juges de Kiev ! Ce n'est plus qu'une question d'économie et de sagesse ! Que ces jeunes gens imitent l'oncle dans ce qu'il avait de sage : ne rien dépenser et tout mettre de côté. Surtout, qu'ils vendent les actions, les intérêts dans les valeurs collectives, et qu'ils ne croient qu'aux valeurs solides ! qu'ils mettent *tout* en ferme, excepté le seul Wierzchownia, car, alors, plus d'administration, plus d'ennuis, plus de voleurs !

Mille tendresses mille choses caressantes à mon Minou chéri, et, surtout, soignez-vous bien.

Ne me louez pas de mon exactitude à vous écrire car c'est mon seul bonheur actuel. Si je passais un jour sans vous écrire je serais comme un homme qui n'aurait pas mangé !

***

[Paris, 22-29 mai 1848]

Lundi, 22 mai.

Je ne vous dirai rien de la fête [3] ; je n'en ai rien vu. Ces choses-là ont le don de m'attrister profondément ; mais ce que je vous dirai, c'est

1. *Le Chandelier*, qui avait été publié dans *la Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1835 et recueilli en 1840 dans *Les Comédies et Proverbes*, fut créé au *Théâtre Historique* le 10 août 1848.

2. Le Docteur Knothé, médecin de Wierzchownia.

3. Le 21 mai avait eu lieu, au Champ de Mars, la Fête de la Concorde, fête allégorique dans la tradition révolutionnaire. On peut en lire un sévère compte rendu dans les *Souvenirs* de Tocqueville.

que le chemin de fer nous donne 2 250 francs dont 1 500 seront pris par Rostchild, ce qui diminuera sa créance et la restreindra à 12 500 francs, et 750 francs me resteront, ce qui me permet de payer Souverain et de terminer la créance Labois. Vous voyez que je ne pense qu'à me libérer.

Vous verrez le détail de la fête dans les *Débats*. Cela a été bien ridicule, à en voir, comme moi ce qui est revenu. J'ai vu le trophée des choses de voyage ; c'était bien *enfant* beaucoup de papier doré, de calicot, et de fleurs artificielles affreuses. Je n'ai eu ni Mme Lacressonnière, ni répétition générale, car la fête durait encore à 8 heures du soir. Je suis resté chez moi à penser à nous tous à vous souhaiter, à faire des rêves. [...]

Mardi, 23.

Hier, ou plutôt ce matin, je suis revenu à une heure du matin à pied, ayant habité le théâtre de 10 heures et demie à minuit. J'ai dîné chez le directeur pour ne pas perdre de temps, Je n'ai pas encore vu la pièce jouée d'un bout à l'autre ; c'est pour ce soir. Enfin, on la jouera demain comme devant le public ; puis, jeudi 25, nous tomberons ou nous réussirons. Vous ne pouvez pas vous figurer les ennuis que donnent tous ces cabotins ; c'est à faire déserter l'art dramatique. Mais enfin il faut vivre ! Je vais faire deux pièces pour *les Variétés*, mais très lestement, deux pièces pour rire, en même temps que *Pierre et Catherine*. Oh ! Je veux gagner de l'argent et j'en aurai ! Seulement il faut avoir de quoi vivre pour un an et c'est ce que je n'ai pas.

Adieu ; je me suis levé tard ; il est une heure et il faut être au théâtre à 5 heures et demie, après avoir dîné. Mille tendresses. Il est probable que je ne pourrai vous écrire en détail que samedi. Jusqu'à jeudi, je suis pris par les préparatifs de cette bataille, perdue à l'avance. Hélas ! on a nommé rue N[eu]ve-de-Berry, rue de la Fraternité ! Quelle affreuse plaisanterie.

On a battu encore ce matin la générale et le rappel. Je ne sais ce que cela veut dire. M. Gavault[1] est venu me voir en cherchant des appartements par ici, pour économiser, car tout le monde est ruiné. Adieu.

Mercredi 24, jeudi 25 et vendredi 26.

Il m'a été *impossible* de vous écrire car, ces trois jours, j'ai habité le théâtre. Je ne suis revenu qu'à 2 heures du matin et je partais à 10 heures et demie du matin. Enfin, je suis délivré. Hier, nous avons eu un succès éclatant[2]. Je ne vous en parlerai pas, car l'article de J[ules]

1. Sylvain Gavault, ancien avoué, conseiller financier de Balzac.

2. *La Marâtre* a été créée au *Théâtre Historique*, le jeudi 25 mai 1848. L'accueil du public et de la presse fut favorable, mais les événements politiques vidaient les théâtres, la pièce fut retirée après six représentations, elle fut reprise le 20 juillet 1848 au même théâtre et eut en 1848, 36 représentations.

J[anin] vous arrivera bien certainement avant cette lettre, et il vous racontera la pièce, en bien ou en mal. Ce que je voulais, je l'ai obtenu : une rénovation, et la littérature dramatique reconnaîtra que je vais me faire une large part. Je suis sûr de mon avenir, et d'une fortune. Je vais partir pour Saché, y aller faire deux pièces : *Pierre et Catherine*, et une pièce pour le Théâtre-Français.

Votre lettre du 12 mai, où vous me recommandez toujours *l'adoption* d'une jeune personne, par un mariage, m'a fait sourire [1]. Vous vous plaisez à oublier que je suis marié et séparé de ma pauvre Line et c'est une coquetterie épistolaire. Oh ! non ; je me suis répété mille fois que *rien* ne me fera changer. Mes travaux immenses actuels n'ont pas d'autre but que de faire finir tous les obstacles. Si je n'avais pas cette bonne grosse prébende, je ne lutterais pas ; je me laisserais aller à la dérive. Toucher mes espérances ; c'est toucher à ma vie, sachez-le bien.

Allons, adieu pour aujourd'hui. La salle, hier, n'était pas pleine. Il y avait trois premières représentations au Boulevard. Ainsi, les petites places offraient des vides profonds. Mais toute la littérature était chez nous, avec le beau monde. Ne craignez rien pour moi ; je suis sûr, avec beaucoup de travail et un peu de temps, [de] faire honneur à mes affaires et tout payer. Mais les six premiers mois vont être rudes ! il faut se faire un répertoire.

Samedi.

Hier, jour de la deuxième représentation, il n'y avait personne, c'est-à-dire qu'il y avait le tiers de la salle. Voilà où nous en sommes ! C'est fini du théâtre, comme du luxe. A *la Porte-Saint-Martin*, deuxième du *Maréchal Ney*, il n'y avait que des billets donnés ! Dans trois jours je serai parti pour Saché ; j'irai passer un mois, et travailler dans le calme, car tout s'agite à Paris ; j'y ai trop de dérangement. Et puis, je prendrai l'air natal et j'économiserai les frais de Paris ; car c'est toujours 80 francs de dépense que d'aller un mois à Saché, le voyage coûtant 30 francs ; mais je tâcherai d'y rester quarante-cinq jours, pour y faire trois pièces. Je vous écrirai de là ; mais adressez toujours vos lettres à la rue Fortunée. On me les y enverra.

Labois me tourmente ; il faut que je tâche de régler cette affaire avant de partir. Allons, adieu pour aujourd'hui. Je vais faire des courses d'affaires. Je travaillerai pour le théâtre ; mais il ne faut pas s'abuser, ce n'est pas une ressource. Il n'y aura pas de recettes. On n'ira au théâtre que par des temps calmes, et nous n'en sommes pas au calme ; il s'amasse de nouvelles tempêtes. Allons, décidément, il faut ou de l'argent, ou sombrer encore une fois. [...] Votre sœur part ; elle a voulu voir la première de *la Marâtre*, et elle emmène Léon [2], vous savez, ce

1. Il semble bien, autant que l'on puisse en juger, les lettres de Mme Hanska étant détruites, qu'elle cherchait à rompre avec Balzac et lui suggérait d'épouser une jeune fille.

2. Serf de Mme Hanska en instance de libération.

formaliste qui veut des cinq à six points sur les i. Je lui ai dit que je ne pouvais que vous obéir, et que s'il ne fait pas ce que vous voulez, c'est avec vous qu'il s'arrangerait. Comment votre sœur vous le ramène-t-elle ? Je n'y peux rien. Votre sœur n'en fait qu'à sa tête : avis, démonstrations, rien ne sert. Elle est férue de *fanandel* ; ceci, bien entre nous. Comment un homme d'honneur laisse-t-il une femme se conduire contre ses intérêts ? Je vous sacrifierais plus que ma vie ; et, en ce moment, je me dompte moi-même, comme je ne l'ai jamais fait, par orgueil d'amour si vous voulez, mais certes par un héroïsme d'affection. Allons, adieu.

Je reçois à l'instant une lettre de félicitations de votre sœur, et j'en envelopperai ma lettre demain.

Dimanche.

J'ai vu hier au soir Méry[1] qui habite Paris décidément, et qui va m'aider pour une comédie en cinq actes et en vers : *les Petits Bourgeois*, pendant que je fais une comédie d'introduction au *Français : la Folle Épreuve*. Je vous parlerai de ces deux projets plus au long un autre jour.

Gohé a enfin apporté la table à jouer et le deuxième meuble. Il reste à faire la bibliothèque, quatre jardinières, et mon fauteuil. Fabre me fait encore cinq consoles, et tout sera fini. Vitel a un meuble pour la salle à manger, et Liénard deux consoles. Il faudrait toujours deux buires et trois vases en malachite, pour le salon vert, avec deux chandeliers. *La Marâtre* m'ouvre une nouvelle carrière et je compte bien en finir, d'ici à quelques mois, avec *toutes* les dettes anciennes et modernes.

La Folle Épreuve, faite d'inspiration et jouée en quinze jours au *Français*, va décider l'affaire.

J'ai eu visites sur visites, et j'ai atteint l'heure où il est impossible de mettre cette lettre à la poste. Votre sœur arrive avec Pauline[2], et, alors, à demain.

Lundi.

Votre sœur m'a fait hier une visite d'une heure. J'avais eu M. Gavault, deux actrices, Gohé, le cédant de la *Comédie humaine*[3], enfin mille dérangements. Votre chère sœur est-elle vraie ? Heu ! Heu ! Je me suis régalé de parler de mes trois anges, et de vous, et d'Anna, et de mon Zorzi, de qui j'ai fait l'éloge, en parlant de son caractère ; et votre sœur a fini, c'est sans doute pure plaisanterie, en voyant votre insistance pour [me faire prendre] une poulette, à moi, vieux coq, [par me proposer] Pauline, comme vous me proposiez Alexandrine, proposition dont je lui parlais pour démontrer à quel degré vous poussiez l'abnégation pour les trois êtres que vous aimiez. J'étais fort embarrassé,

1. Joseph Méry (1798-1866), poète et auteur dramatique, ami de Balzac depuis 1845.
2. Pauline Moniuszko, nièce de Mme Hanska.
3. Le libraire Alexandre Houssiaux.

puisque Pauline était là. Cette pauvre petite a eu le bon sens de sentir qu'elle serait un pis aller, et a dit qu'elle ne voudrait pas être épousée parce qu'un homme n'en pouvait pas épouser une autre, aimée, et moi je lui ai dit, galamment, que si une jeune personne pouvait me faire changer d'idée sur mon éloignement pour les jeunes personnes, c'était elle. Cette incartade était d'autant plus sotte, que dix minutes auparavant, je lui avais dit que jamais je n'avais aimé de jeune personne, et que je ne sentais rien dans mon cœur pour les plus belles et les plus charmantes. C'était sans doute une épreuve, et moins finement faite que la vôtre, avec Alexandrine. Pauvre Pauline ! J'ai souffert pour elle de cette inconséquence. Ceci est venu, parce que j'avais cru devoir lire à votre sœur la recommandation pressante que contenait votre lettre, pour elle, et qu'immédiatement après cet article, venait votre prière, à peu près folle, de me choisir une jeune compagne [1]. Moi qui vous trouve trop jeune pour moi ! J'étais si heureux de pouvoir parler de mon affection pour les trois êtres chéris dont je suis éloigné, et j'y ai mis tout mon cœur, et votre sœur a été attendrie aux larmes. Je lui montrais de nouveaux petits arrangements, en déplorant d'être seul et lui disant que votre pensée était dans tout cela.

L'on me flatte de pouvoir entretenir les jardinières pour 500 francs par an ; mardi ce sera décidé. J'en serais très heureux, car les fleurs me manquent ; je les affectionne comme vous les aimez, avec une poésie paternelle. J'en veux dans mon cabinet et dans la galerie. Les deux vases de Dresde sont dans l'escalier, et y font très bien ; celui de Zorzi est dans l'encoignure, et celui d'Amsterdam est au coin du couloir ; enfin, l'escalier prend une grande tournure. La tête de l'*Alchimiste*, d'Holbein, est à droite de la porte des appartements et fait grand effet, en face de la *Léda*, de Boulanger.

Dans le salon blanc, sous la pendule, il y aura la *Duchesse de Cleveland*, par Netscher, une des plus sublimes peintures que j'ai vues. C'est une miniature de premier ordre. J'en chercherai d'autres pour les petits panneaux de ce salon. Le lustre en cristal de roche est dans la chambre à coucher en coupole. Je m'occupe à finir le lit. Voilà tous mes amusements. Ce lit sera tout garni en magnifique point d'Alençon et le couvre-pied sera une belle guipure brodée de dentelles, sur un fond de satin bleu. Viennent les Zu, mâle et femelle, et ils retrouveront là les splendeurs de leur beau Wisnowicz.

Allons, adieu. Cette lettre vous parviendra-t-elle encore ? Ah ! si vous saviez tout ce qu'elle vous apportera de vœux, de rêves inexprimés ! Combien de rages et de pensées inédites ! C'est surtout lorsque le pays

1. Ainsi, Mme Hanska recommandait alors à Balzac de se choisir une jeune compagne et Mme Moniuszko, à défaut de la tante qui se dérobait, proposait la jeune nièce. Il est difficile, faute de documents, de juger du sérieux de ces propositions. Le désir de rupture de Mme Hanska paraît probable, mais Balzac, dans son obstination, finalement couronnée de succès *in extremis*, ne voulut y voir qu'une nouvelle épreuve imaginée par son Etoile polaire.

est abaissé jusqu'à l'ignominie, quand un Hetzel en faillite, est chef *du secrétariat des Affaires Étrangères !...* (Par ceci jugez où nous en sommes !) C'est quand tout fait mal à voir, qu'on se rejette dans le cœur de ceux qui nous aiment sincèrement. Je pleure sur la France et je prie pour vous ; voilà le bulletin de ma situation. Je n'écris pas une ligne sans songer à vous ; vous êtes de moitié dans toutes mes idées, de moitié dans tous mes efforts ; je ne vous parle pas du cœur ni de la pensée car vous êtes le cœur, le sang même et toute la pensée. Je disais hier à votre sœur que je vous aimais bien plus ardemment aujourd'hui qu'il y a seize ans ; que c'était plus qu'une passion, un amour écrit dans chaque globule de sang, qui sortait par chaque pore, et qui avait à jamais teint les replis du cerveau. Allons, adieu ; j'espère dans le voyage de Constantinople, mais arrangez toutes vos affaires. Mille tendresses. Je baise les petites menottes de Zéphirine ; je saute au cou de Zorzi, et je vous laisse à deviner tout ce que je fais et dis à ma chère prébende. Ce que je vous écris là commence toutes mes journées, tous mes travaux, sans compter le cri de tous les instants : « Que n'est-elle là ! ».

⁂

[Paris, 30 mai-2 juin 1848.]

Mardi.

[...] *La Marâtre* est retirée. Elle faisait 500 francs par jour, au lieu de 5.000. Hostein a fermé le théâtre et va à Londres. Il espère y faire de l'argent. Il prétexte des réparations à la salle, et il rouvrira par *la Marâtre*, car il dit que c'est affreux de perdre une si belle pièce. Il paraît que c'est un grand succès.

Je vais ce soir au *Français* causer avec Lockroy [1], et voir *la Rue Quincampoix*, d'Ancelot. Adieu pour aujourd'hui.

Mercredi.

Ma mère est venue hier interrompre ma lettre. Elle voulait aller voir *la Marâtre*, et elle m'a tenu beaucoup de temps. Toute ma journée a été prise par des ouvriers, car j'en veux finir avec beaucoup de choses. Il faut encore tant de petites bêtises. Un jardinier est venu, qui ne me prend que 500 à 600 francs par an pour faire le jardin, y mettre des fleurs en masse, à toutes les saisons, et garnir trois fois par mois toutes les jardinières, qui prennent quatre-vingts à cent pots chaque fois. Je ferai affaire avec lui, car c'est un bon marché, et, lui est un homme sûr. Le temps des absences sera déduit. Nous essayerons le marché à mon retour de Saché.

La pièce d'Ancelot est une ordure ; mais elle est en vers, et il y a

1. Jean-Philippe Lockroy avait succédé à Buloz comme administrateur du Théâtre-Français.

dix vers ingénieux. Faut-il être sot et académicien pour aller prendre le comte de Horn pour héros d'une pièce, et lui faire assassiner sa maîtresse, au lieu d'assassiner le capitaliste !... C'est honteux.

Les Petits Bourgeois vont être joués dans six semaines, au *Français*, par l'élite de la troupe. Nous avons convenu de nos faits, Lockroy et moi. Il trouve la pièce admirable. Ainsi, voilà mes affaires arrangées pour la fin de l'année. Au *Français : les Petits Bourgeois ;* au *Théâtre Historique : Pierre et Catherine ;* aux *Variétés : Richard Cœur d'Éponge*, pour Bouffé ; et [au *Gymnase*], *la Folle Épreuve*, pour Rose Chéri. Il me faudrait seulement de quoi attendre le résultat de ces quatre pièces !... Je ne puis pas faire d'emprunt. A qui ? Je dois 35 000 francs sur les actions, qui vont en demander 16 000, si l'Assemblée refuse la loi de rachat [des chemins de fer], et j'ai 45 000 francs à payer en décembre ! Et, d'ici décembre, il faut 8 000 francs.

La Marâtre n'aura pas donné pour moi 500 francs en six représentations ! Personne ne va au théâtre ; il y a des clubs au coin de toutes les rues ! L'état actuel de la France navre le cœur. Ah ! comme l'Empereur de Russie a une belle attitude ! C'est admirable. Comme il a dit fièrement qu'il ferait la guerre si l'on touchait au Danemark, et l'Allemagne recule. Vous savez comme j'aime peu l'Allemagne ! avide et lâche puissance, criailleuse et imitatrice de la France et haineuse ; mais la politique me fait horreur, j'aime mieux vous parler des *Petits Bourgeois*. *Les Petits Bourgeois* sont trois différents *Prudhomme*, pleins d'honneur, de vertus, mais ridicules, comme *Prudhomme*, un peu bêtes, comme *Prudhomme*, tous trois amis, vivant au fond du Marais, richissimes, mais en ne dépensant que 6 000 francs par an, malgré leurs 100 000 francs de rentes. L'un d'eux a un fils dont il veut faire un avoué. Le fils depuis trois ans mène, à l'insu de ses parents, la vie des *lions* de Paris, car il a rencontré un corrupteur qui l'a lancé dans cette vie à lansquenets, à bottes vernies, à Joséphas [1], etc. Les parents croient le jeune homme *sage comme une image* ; mais la bombe éclate !... La comédie commence ! Les trois Prudhomme veulent arracher leur idole maudite à sa vie maudite, et se lancent chez les usuriers et les actrices, où le *marais vertueux* est battu, à plates coutures, et c'est le corrupteur qui, amoureux de la sœur de son élève, arrange toutes les affaires et liquide la position, en éclairant les vieillards sur les conditions de la vie moderne. *Ecco Signora ?...* Es-tu content, Coucy de Wierzchownia ?... Cette pièce sera folle d'un bout à l'autre, pleine de charges et poussée au gros rire. Si cela ne réussit pas, qui réussira ? C'est continuer Molière, adapter ses idées au temps présent : la vieillesse jouée par les passions de la jeunesse, donner raison à chacun, etc.

Je sors pour des affaires.

1. Joséphа Mirah, cantatrice et courtisane, personnage de *La Cousine Bette*.

Jeudi, 1er juin.

Hier en rentrant, j'ai trouvé votre lettre du 20 mai ; elle est ainsi venue en onze jours par Berlin. Grâce à Dieu et au Tzar, nous pouvons toujours correspondre ! puisque vous aviez ma lettre du 27 avril. Mes lettres ne vous disent pas toute mon histoire, elle est bien lamentable ; mais les blessures du cœur sont si vives qu'elles éteignent les chagrins d'argent ; ainsi, voyez à quel prix s'achète la philosophie du désespoir. Vous essayez de me consoler en me parlant de ma maison, que j'ai en horreur, de mes affaires, qui m'assomment ! et vous me peignez coquettement la vie tranquille de Wierzchownia, où je voudrais être, et vous me dites : n'y venez pas ! Enfin, lorsque j'aurai fait mes quatre pièces, si je n'ai pas sauvé la position, je crois que je serai mort de chagrin ; car de jour en jour, la vie que je mène est de plus en plus intolérable. Cet aveu m'échappe de temps en temps, malgré moi, car je voudrais vous cacher des douleurs auxquelles vous ne pouvez rien ; tout est fatal entre nous, je le sens. Voyez-vous, je ferai ces quatre pièces, mais c'est pour l'acquit de ma conscience, et si la situation est la même pour mon cœur et ma vie au mois d'octobre, je ne lutterai plus, je me laisserai aller tout doucement à la dérive, comme un noyé, vous n'entendrez plus parler de Bilboquet. La dose de courage, de résistance et de patience que Dieu m'a donnée sera totalement épuisée. N'en parlons plus.

Quel serrement de cœur j'ai eu de votre course, une course comme cela peut donner une maladie de cœur ! J'ai laissé tomber votre lettre, de saisissement, et j'ai dit « Mon Dieu ! » cinq fois de suite, comme un insensé. Non, vous ne savez combien d'existences tiennent à la vôtre ! A part cette vive douleur, votre lettre m'a fait tant de joie que c'est impossible de l'exprimer. Je revenais de chez Sollingé, pour y chercher un cadre pour la *Duchesse de Cleveland*, qui va être mise sous la pendule, dans le salon blanc ; j'étais allé chez Rostchild pour retirer mes coupons de dividendes et faire d'autres affaires. Je n'ai pas voulu dîner sans avoir lu, quelque fatigué et affamé que je fusse. J'ai lu votre lettre au milieu de nos rosiers en fleurs, et, quelles senteurs ! Le jardinet est superbe. On met aujourd'hui des *Calmias* et des *Rododendron* (*sic*) dans le jardinet intérieur, car tout s'achève et s'embellit à la fois.

La nature est notre complice, car les lierres couvrent déjà les murs. On est là aussi tranquille qu'à Wierzchownia. Vous ne le croirez pas, venez y voir !

Je me suis couché à 7 heures, et je me suis réveillé ce matin à 6 heures tant j'étais fatigué ; aujourd'hui Mme de Castries m'invite à une soirée, il n'y a rien de plus ennuyeux que sa maison. J'attends ma sœur qui vient pour compter mon linge et le mettre en ordre. Adieu donc pour aujourd'hui.

HONORÉ DE BALZAC

TRIBUNE LIBRE

LA FRANCE DEVANT UN MONDE EN MUTATION

par Jacques Soustelle

Dans l'univers physique, il arrive qu'on puisse assister, non pas à des évolutions lentes, marquées par l'accumulation de changements imperceptibles se succédant au long de la durée, mais à des mutations brusques et profondes.

Il en va quelquefois de même dans l'univers humain, celui de l'Histoire. Alors, très vite, un paysage politique qui semblait figé pour longtemps, soudain s'anime et se met en mouvement. Les plans se modifient, des relations nouvelles apparaissent entre eux, les éclairages changent. Un nouvel équilibre, plus ou moins instable, s'établit pour une certaine durée entre les forces et les ambitions, ou le déchaînement de dynamismes encore insatisfaits précipite comme un torrent le cours des événements. Depuis quelque six mille ans que notre espèce a commencé à laisser des relations de son passage sur la terre, combien de fois les invisibles metteurs en scène n'ont-ils pas modifié ainsi les décors de la comédie humaine ?

On peut se demander si nous ne nous trouvons pas précisément aujourd'hui face à une de ces mutations très rapides, devant un changement à vue de notre théâtre.

Depuis dix ans, la politique internationale est dominée par l'opposition entre deux blocs : celui que forme l'Union Soviétique avec ses satellites, et celui que constituent les États-Unis avec leurs alliés. Tout a été ramené, depuis la dernière guerre mondiale, à un schéma d'une simplicité manichéenne, l'Est et l'Occident s'opposant comme deux principes éternels, comme les ténèbres et la lumière, le bien et le mal, le bon Dieu et le Diable. Il y avait une mystique des deux côtés, mais les deux mystiques étaient de « signes contraires » : le démon des uns était le dieu des autres, et réciproquement. L'historien des civilisations est familier avec ce genre de faits : quand deux groupes humains sont dressés l'un contre l'autre, ils jettent dans la bataille leurs dieux et les valeurs sociales et spirituelles qu'ils incarnent. Aux temps bibliques, Baal, divinité des Sémites de la côte, passait pour un démon aux yeux

des Israélites, de même que la libre entreprise adorée par les Américains n'est pour les Russes que l'abominable camouflage de l'exploitation capitaliste.

Dès qu'est apparue avec évidence aux dirigeants américains la duperie sur laquelle avait été fondée la politique de Yalta, ils ont entrepris fiévreusement de consolider leurs défenses en renforçant ce qu'on a appelé dès lors le monde libre. Ils l'ont fait avec leurs qualités et leurs défauts ordinaires : dynamisme, énergie, mais aussi incompréhension des problèmes européens et africains ; ténacité, mais aussi rigidité excessive et inadaptation aux circonstances changeantes ; sincère désir, qu'on ne doit pas sous-estimer, de faire jouer à leur pays un rôle utile à la paix et au bien-être de l'humanité, mais aussi déconcertante aptitude à confondre l'intérêt général du monde civilisé avec leurs intérêts égoïstes et propension à sacrifier sans ambages ceux de leurs alliés.

La France s'est trouvée, pour des raisons géo-politiques évidentes, associée à la politique menée par l'Amérique ; ou plutôt elle aurait dû y être associée, alors que le plus souvent elle n'y fut qu'embrigadée.

Pays atlantique, et allié aux Anglo-Saxons pendant les deux guerres mondiales, la France ne pouvait évidemment pas jouer la carte d'un neutralisme chimérique. Ce n'était peut-être pas une raison, cependant, pour renoncer à nos objectifs nationaux. C'est pourtant ce à quoi nous a conduits notre alliance avec l'Amérique, il faut le reconnaître objectivement.

Après trois guerres franco-allemandes, chaque fois plus sanglantes et plus ruineuses, la France pouvait espérer voir sa sécurité garantie contre toute nouvelle agression germanique. Le désarmement de l'Allemagne ne constituait ni une pénalité imposée à ce pays, ni même une marque de méfiance envers ses nouveaux dirigeants, mais la reconnaissance d'un fait historique, à savoir le rôle néfaste que tend à jouer toute armée allemande comme facteur de la reconstitution d'un Reich. On a pourtant organisé le réarmement de l'Allemagne.

En Asie, notre pays s'est trouvé, par la force des choses, au premier rang de ce « monde libre » dont on a tant parlé. Il a combattu seul pendant huit ans. Quand, après Dien-Bien-Phu, les accords de Genève ont enregistré la situation nouvelle ainsi créée et entériné la division de l'Indochine en deux États, nos alliés américains ont consacré tous leurs efforts, avec un succès indéniable, à nous évincer du Sud-Vietnam. Nous nous sommes trouvés devant cet étonnant paradoxe que nos adversaires de la veille nous ont moins mal traités que nos amis, sans résultat d'ailleurs, puisque les pressions de Washington nous ont empêchés de conclure avec le Viet-Minh des accords limités mais utiles, et qu'en même temps on nous a éliminés de Saigon.

Si, maintenant, on considère l'aire méditerranéenne et africaine où se situent les principaux intérêts vitaux de la France, le bilan n'est pas plus satisfaisant. La politique américaine, qui exige tant de sacrifices

de ses alliés, ne semble vouloir en consentir aucun dans cette région du monde, pas même celui qui consisterait à remiser au magasin des accessoires les tirades périmées sur le « colonialisme ». Le fiasco de Suez est trop récent et trop significatif pour qu'on insiste davantage.

Ainsi, reconnaissons-le, nous n'avons pas à nous féliciter d'avoir vécu depuis dix ans dans un monde coupé en deux et de nous être trouvés englobés dans un des grands blocs. Nos intérêts spécifiques en Extrême-Orient et en Méditerranée, ne coïncidant pas avec ceux de la puissance qui exerce l'hégémonie dans le bloc occidental, n'ont pas été et ne sont pas respectés. C'est un fait qu'il faut considérer sans passion et sans récriminations.

Mais les circonstances nouvelles, la mutation qui semble en cours dans le monde, ne vont-elles pas ouvrir des perspectives différentes ? Si oui, nous serions impardonnables de ne pas nous efforcer d'en tirer le meilleur parti pour la France.

Mais en quoi, d'abord, cette mutation consiste-t-elle ? On se tromperait étrangement si on en voyait l'essentiel dans les événements qui ont suivi, en U.R.S.S. et dans les autres pays du bloc oriental, la mort du maréchal Staline.

Sans doute ces faits ont-ils été d'une grande importance. Le « dégel », comme on dit à Varsovie, affecte tous les domaines de la pensée et de l'action dans les États de l'Est, dont les peuples reprennent conscience d'eux-mêmes, ou plutôt, car ils ne l'avaient jamais perdue, s'y raffermissent et osent l'exprimer. Une trop lourde hégémonie doit, de gré ou de force, s'atténuer. De vieilles nations civilisées ne pouvaient renoncer indéfiniment à leur personnalité ; il est remarquable, soit dit en passant, de voir combien sont puissantes ces valeurs nationales que certains idéologues s'évertuent à proclamer « dépassées », alors qu'elles jouent un rôle primordial dans notre monde pour le meilleur et pour le pire. Quoi qu'il en soit, le « dégel » n'est qu'un aspect de la mutation générale de notre univers politique. Celui-ci, hier rigide et figé, comme sclérosé dans l'affrontement permanent de deux colosses, paraît redevenir fluide. Pour combien de temps ? Jusqu'à quelle cristallisation nouvelle ?

Un premier élément essentiel de cette mutation me semble être le rôle joué par la Chine. Les dirigeants soviétiques seraient fous s'ils ne concevaient pas de vives inquiétudes quant à l'avenir de leur empire face à un pays de plus de six cents millions d'habitants industrieux et disciplinés ; or, l'expérience nous l'a montré, ils ne sont ni fous ni aveugles. Sans doute, la Chine fait-elle actuellement encore partie du bloc sous hégémonie russe, et en pleine orthodoxie marxiste ; mais attendons. Dès maintenant, le problème se pose de savoir qui prendra la tête des « pays de Bandoeng », qui sera l'allié de prédilection et le protecteur du monde arabe et des pays asiatiques.

C'est là qu'intervient un deuxième facteur : la poussée du pan-

arabisme. J'ai eu l'occasion ici-même d'en rappeler les origines et de montrer quel bouleversement le pan-arabisme provoque dans le monde, quels dangers il fait courir à la paix.

Les deux grands blocs d'hier quelquefois se sont trouvés au contact, ou y sont encore, comme à Berlin ou sur la frontière des deux Corée. Mais ailleurs, ils ont laissé subsister, souvent malgré eux, des zones intermédiaires, *un-committed*, comme disent les Américains. Le fait fondamental du moment actuel, c'est l'importance que prennent, le poids dont disposent ces pays « non engagés », qu'il s'agisse de la Yougoslavie de Tito ou de l'Égypte de Nasser. Les deux *hégémons* n'ont pas assez de sourires ni de faveurs pour ces clients éventuels d'autant plus recherchés et cajolés que leur humeur semble plus instable.

C'est ce qui explique des événements en apparence surprenants, comme les complaisances inépuisables de M. Foster Dulles envers le colonel Nasser. Il semblerait, à certains moments, que Washington et Moscou, en dépit de leur opposition, seraient prêts à trouver une position commune en s'accordant aux dépens des puissances « colonialistes » comme la France et l'Angleterre. Il s'agit toujours de la recherche de la clientèle dans un monde où de nouvelles constellations et de nouveaux équilibres s'ébauchent.

On comprend mieux, dans cette perspective, la cour fiévreuse que M. Chepilov fait à la Ligue arabe, la valse-hésitation de M. Dulles avec ses alliés traditionnels, coupée de tours de danse avec le dictateur égyptien, le regain d'actualité de l'entente franco-britannique. Au fond, personne encore n'a déterminé ce que serait sa future politique, et sans doute personne ne peut-il le faire. On en est au stade préparatoire, où chacun s'efforce de grouper ou de regrouper ses cohortes avant de repartir sur des routes encore inconnues.

Dans la mesure où aucun des deux blocs ne pouvait écraser l'autre, où l'un et l'autre redoutaient les destructions illimitées de la guerre thermo-nucléaire, et où le monde, après des années d'anxiété, pouvait enregistrer à la fois leur double échec et leur double victoire, dans cette mesure même la partie devait prendre fin. Nous en sommes actuellement à redistribuer les cartes.

Ne nous faisons pas d'illusions : ce n'est pas la paix et la sécurité qui s'affermissent, c'est la guerre froide qui continue sous d'autres formes, avec un plus grand nombre de partenaires. On pensera de moins en moins à la bombe H, on aura de plus en plus recours à la mitraillette et à la grenade de la guérilla de subversion, aux pressions et aux manœuvres de la lutte politique. Les événements d'Afrique du Nord montrent assez clairement comment une entreprise habile peut s'efforcer, non sans succès, d'arracher à l'Occident sa plate-forme africaine sous les yeux mêmes des premiers intéressés qui n'y comprennent rien. A moins que la chaudière arabe ne saute en entraînant tout le monde dans un conflit, les années qui viennent seront faites d'intrigues mouvantes et

de combats localisés ; le risque de cette explosion n'est toutefois pas à exclure, car je vois partout des gens qui chargent la chaudière à outrance, et c'est un jeu bien dangereux.

Au terme de ces réflexions, je n'ai pas la prétention de formuler péremptoirement ce que devrait être la politique française dans ce monde fluide où nous nous trouvons aujourd'hui. Je me bornerai à quelques remarques très simples.

Si nous observons la conduite tenue par les grandes ou petites puissances, nous constatons qu'en dépit de l'accent placé, à notre époque, sur les considérations idéologiques, sur la légalité internationale, etc., en fait toutes tant qu'elles sont se déterminent et agissent en fonction de leurs impératifs et de leurs intérêts nationaux. Cela est vrai à Moscou comme à Washington, à Londres comme à Pékin, à Belgrade comme au Caire, à Tel-Aviv comme à Bagdad. On peut déplorer que les hommes soient ainsi faits et notre monde ainsi bâti. Fermer les yeux devant cette réalité n'en constituerait pas moins une dangereuse erreur.

On constate d'autre part, dans cet univers qui est le nôtre, que la fidélité est moins « payante » qu'une inconstance savamment dirigée. Etes-vous « engagé » ? On vous tient dès lors pour un allié d'autant plus négligeable qu'il est plus sûr. Faites-vous montre d'indépendance ? Vous voici recherché et choyé. Comme la France ne vise pas à une hégémonie quelconque, elle serait sans doute bien avisée de tirer de ce fait quelques leçons.

Notre système d'alliances a été conçu dans une certaine perspective, à un moment où le danger d'une invasion de l'Europe occidentale semblait dépasser tout autre péril en gravité et en urgence. Il n'est pas démontré que ce même système soit aujourd'hui le meilleur, si les dangers eux-mêmes se sont modifiés [1], et si l'on en croit que le principal d'entre eux réside dans la liquidation de nos positions en Afrique du Nord et en Afrique noire.

Sous cet angle, il apparaît qu'il nous faut « repenser » notre politique, fixer nos regards avant tout sur la Méditerranée et sur l'Afrique, subordonner nos engagements au maintien de notre existence en tant que puissance euro-africaine. La phase présente peut ne pas durer très longtemps. Pendant qu'elle se déploie encore, des possibilités sont ouvertes à la France, qui peuvent bientôt se fermer. C'est à en tirer profit que devraient se consacrer en ce moment tous nos efforts.

JACQUES SOUSTELLE

1. Se sont-ils modifiés ? Nous publierons dans notre prochaine livraison une étude qui, sur ce point, laisse quelques doutes. (N.D.L.R.)

L'HERBE DES RUES

par Pierre Gascar

Dans l'été 1933, mes études secondaires achevées, j'entrai comme employé dans une banque de Versailles. J'y retrouvai l'odeur de plumier que je venais de respirer pendant mes années d'école et de collège. On était au mois d'août. Quelques personnes parlaient bas, dans l'ombre, près des comptoirs vernis. La banque avait la fraîcheur des merceries ouvertes sur les rues blanches et vides de l'été.

Au-dessus d'un magasin, en face de la banque, on peignait une enseigne. Dans le bureau des traites, au premier étage, où l'on m'avait conduit, je me trouvais juste à sa hauteur. Le peintre s'appliquait. Déjà, le temps me semblait long. Je m'étais interdit de regarder la pendule. Je me disais que, bientôt, il serait midi, que le peintre descendrait de son échelle, laissant le « U » du mot « chaussures » inachevé et que, pour une heure, nous en aurions fini, lui et moi, d'épeler le temps.

D'autres lettres restaient tracées au crayon à la suite. Après le déjeuner, reprendrait ce travail de révélation consistant à mettre le corps des lettres en peinture, à le soutenir des hachures du relief. Cette longue journée d'été, nous l'aurions tout entière passée à placer dans une perspective de déclin, noircie d'ombres portées, ce mot fixé d'avance. Nous devancions le soir.

Il venait enfin, soustrayant l'enseigne sombre au contraste, obscurcissant un peu la façade en face de la banque, allongeant les ombres de la

— Ci-dessus photo Marc Foucault.

rue. Je commençais alors à me sentir allégé, déjà libre : rien ne ressemble plus à une aile que l'ombre.

Dès le premier jour, je découvris que je n'aimais pas la banque. Aussi bien, rien ne m'avait fait penser, auparavant, que je l'aimerais. Pourtant, j'avais dit « oui » lorsqu'on m'avait proposé cet emploi. C'était l'assentiment de la patience. On ne me faisait choisir qu'entre l'industrie textile et la banque. Dans l'une ou l'autre, m'attendait une de ces heureuses carrières que mon père regrettait de n'avoir pu accomplir par manque d'instruction et qui, limitée dès le départ à un idéal de modeste aisance et de tranquillité dans le devoir, devait me permettre d'accueillir l'âge de la retraite à la direction d'une quelconque succursale de province.

Il était entendu que, pour commencer, je passerais de service en service afin d'universaliser les responsabilités qui seraient un jour les miennes à Niort ou à Beauvais. On me donnait 600 francs par mois. Avant tout, je devais travailler pour la banque. Je m'instruirais en même temps car, plus tard, on ne me demanderait que de la pratique, toujours plus de pratique. Je compris qu'on mettrait une croix sur mon avenir si je ne fournissais pas à la banque plus de travail qu'elle ne me donnait d'argent.

Par une rencontre amère, le service dans lequel je débutai s'appelait le service des acceptations. Je classais les traites acceptées et celles qui ne l'étaient pas en me référant, pour les premières, à un fichier jaune où l'on trouvait des indications parfois infamantes sur la solvabilité des clients.

Les traites étaient de couleurs différentes mais les signes abstraits de l'escompte, les cachets de l'aval ou ceux qui venaient sous les signatures contraintes de l'acceptation obscurcissaient bientôt ces couleurs et noircissaient mes doigts. De l'encrier montait l'odeur d'un marais d'encre, des mouches cherchaient mes mains. Je n'aimais pas la banque.

On ne m'y aimait guère, en retour. Dans le bureau, tandis que de l'autre côté des fenêtres le peintre s'appliquait, semblable à un maître au tableau oublié par sa classe, sept ou huit personnes classaient des effets de commerce identiques à ceux que j'avais examinés : les mêmes, sans doute, puisque quelqu'un était venu prendre les miens sur un coin de la table, un peu plus tôt.

J'imaginais mal que d'autres opérations pussent suivre l'acceptation et l'aval et, observant cependant que les stades de cet interminable processus bancaire courbaient, dans le bureau, sept ou huit têtes tout le jour, je me disais qu'il était inconsidéré de vouloir me faire passer de service en service : à parcourir professionnellement le chemin des traites, j'occuperais déjà toute ma vie.

Les traites passaient de main en main, distribuées en tas puis réunies et, de nouveau, séparées. On ne m'informait pas de leur destin. Personne ne me parlait, sauf le chef de bureau qui était assis sous la pen-

dule. C'était un assez vieil homme replet et gris qui ne s'humanisait que de complicités d'apéritif hors du bureau. Il m'injuriait comme on injurie un homme : l'injure devenait pour moi une consécration. Il me restait à répondre mais il était encore trop tôt pour répondre. Une traite perdue ? Après tout, il y en avait tant...

Pendant l'algarade, les autres employés courbaient un peu plus leurs têtes sur les traites : leur zèle se faisait myopie. Parfois, deux ou trois d'entre eux se mettaient à parler d'une traite que l'un tenait entre ses doigts et la paisible gravité à laquelle ils s'appliquaient dans leurs propos révélait qu'ils cherchaient à se fortifier mutuellement de leur immunité et que, sourds à notre débat, ils échappaient même à la contamination du témoignage. La nuit, dans mon lit, avant de m'endormir, j'imaginais que je cambriolais la banque.

C'était un rêve de sacrilège plutôt qu'un rêve de profit. L'argent que je voyais entassé dans des caisses de fer vert foncé semblables à des cantines de militaires, lorsqu'en compagnie d'un préposé je descendais au sous-sol placer dans les coffres certaines traites que le chef de bureau m'avait désignées, noyait sa réalité dans sa propre masse.

Il trouvait dans l'infini sa meilleure défense, abolissait le miracle rêvé en le distendant hors des limites de l'esprit et quand la lourde porte se refermait sur un claquement huilé, je reprenais pied avec soulagement dans un monde où chaque fin de mois restituait à l'argent sa vaillante vertu chétive.

Je logeais à Paris, dans une des deux chambres sous les combles que mon père, étroitement logé un peu plus bas dans la même maison, avait louées pour mon frère et pour moi. Le matin, je prenais le train pour Versailles en compagnie de gens qui allaient visiter le château. Ils promenaient sur la banlieue le regard enfantin des touristes levés tôt au-devant d'une journée prometteuse et chuchotaient, avec des accents divers, les noms des stations que nous dépassions.

Vêtu de sombre, mal réveillé, amer, j'attirais, çà et là, les regards rapides, bientôt chargés d'ennui ou de rancune, de ceux qui pour se préparer à l'émerveillement de Versailles s'échauffaient d'Asnières ou de Saint-Cloud : j'étais le seul qui, de la cité des Rois, fît un deuil.

Je retrouvais parfois mes compagnons de voyage dans le parc du château où, vers la fin du mois, j'allais déjeuner de deux bananes. Le train du soir nous réunissait encore. Ils tenaient à la main des brochures froissées et regardaient passer les banlieues assombries dont les noms ne parlaient plus à leur ardeur usée. Pour moi, tout commençait alors. Déjà, l'automne ranimait Paris.

Je pensais à Violette Nozière. Les journaux parlaient d'elle chaque jour. C'était une fille mince, aux cheveux noirs, coiffée d'un béret. Elle portait un manteau de drap garni d'un col de fourrure remonté haut qui lui donnait l'air frileux de la perversité. Deux policiers aux courtes moustaches, au chapeau de feutre posé droit l'encadraient, regardant

devant eux et marchant sur l'objectif de l'appareil du photographe avec toutes les certitudes de la maturité.

Violette Nozière avait tué son père et, pour s'en justifier, affirmait qu'amoureux d'elle il s'était parfois imposé dans son lit. Elle avait à peu près vingt ans. Sa culpabilité ne m'importait guère, pas plus que l'inceste allégué. Ce que je retenais d'elle, par le truchement de cette photographie de journal un peu noire regardée dans la lumière dansante du wagon, plein déjà d'une odeur mouillée, c'était ce destin nocturne à vingt ans, cette nuque frileuse et ces yeux détournés.

J'apprenais qu'elle avait des parents pauvres, qu'elle étudiait mal, que son jeune amant à lunettes étudiait mal aussi, je savais qu'il pleuvait boulevard Saint-Michel et qu'il pleuvait partout ailleurs maintenant, qu'on dînait mal ou pas du tout, qu'on était en 1933 et que la seule compétition qui s'offrait à elle, à moi, à des milliers d'autres aussi, n'était jamais que la compétition du délit. Et puis, sans doute, aussi, étais-je amoureux d'elle.

J'étais amoureux de chaque fille, de chaque femme que je voyais, mais ma timidité me gardait des approches. Vierge, mais moins innocent que vierge à dix-sept ans passés, je vivais l'amour comme une cécité sensible. A chaque instant, je trouvais l'amour comme les aveugles trouvent les portes. Violette Nozière m'exaltait. Elle entra en prison. Son exemple m'aida à sortir de la mienne.

Un après-midi, je relevai mes yeux par-delà mes traites. Je regardai la pendule au-dessus du chef de bureau tassé dans son travail. Depuis longtemps, l'enseigne d'en face était peinte. Il n'était pas tout à fait trois heures. Le ciel était un ciel incertain d'automne. Lorsqu'il fut juste trois heures je me levai, marchai vers la porte et allai prendre mon manteau au vestiaire du rez-de-chaussée. Dans la rue, je me mis à courir : j'imaginais qu'ils s'étaient lancés à ma poursuite. A la gare, il me fallut attendre un train. Je surveillais l'entrée avec une anxiété un peu voulue qui prolongeait dans ma poitrine le rythme de la course. Je vivais mon premier délit : je leur avais volé ma liberté.

Il y avait longtemps que je n'avais vu Paris un après-midi de jour de semaine. Comme aux yeux d'un provincial au matin de son arrivée dans la capitale, l'animation des rues me semblait, ce jour-là, relever, en même temps que d'un phénomène naturel, d'une sorte de convention théâtrale qui commandait à chacun, dans la nonchalance ou la hâte, les attitudes de l'aisance et lui dictait les apostrophes de la familiarité.

Le conducteur de triporteur qui restait déhanché sur sa selle et sifflotait en attendant que l'agent ouvrît le passage aux véhicules, le passant affairé serrant une serviette de cuir sous son bras et faisant sonner le trottoir sous ses talons, la femme parlant haut à sa compagne ou l'automobiliste lançant une injure basse au cycliste voisin devenaient des personnages conscients de leur parisianisme et soucieux d'accentuer le

prestige que leur vie quotidienne dans la capitale leur donnait aux yeux de l'étranger.

J'étais cet étranger. De Paris, je n'avais connu jusqu'alors que les rues vides de la nuit ou celles blafardes du dimanche. Il me restait à y découvrir les itinéraires sus par cœur, les lieux élus pour mes rencontres ou mes affaires, les endroits plus reculés où me porteraient les urgences de la vie et à substituer à ce lacis de rues toutes semblables le tracé de mes propres chemins, les voies, les carrefours d'un système veineux.

Ce n'était encore qu'entre le Palais-Royal et les Halles que j'étais parvenu à domestiquer, à rendre familière cette ville, la plus plantée d'arbres que j'avais connue jusqu'alors, et de mépris. J'habitais rue des Bons-Enfants, une rue ancienne où, sur tout un côté, celui du soleil, les annexes d'un grand magasin et d'autres établissements de commerce avaient pris façade.

Les jours de beau temps, nous avions, pendant quelques instants, la lumière du matin. Le dimanche, un vieux en tenue d'hospice venait chanter, le dos dans l'ombre. Par la fenêtre à tabatière, je lançais des sous enveloppés d'un papier. Je ne pouvais suivre des yeux leur trajectoire. J'attendais le bruit ou que le vieux s'arrêtât de chanter pour me remercier. Cela ne manquait jamais : la rue des Bons-Enfants était un gouffre invisible et docile.

Non loin de là, la rue Jean-Jacques-Rousseau qui, comme la rue des Bons-Enfants, avait gardé des maisons anciennes et jusqu'à une poulie à foin en haut de l'une d'elles, était un autre lieu où je ne connaissais pas le dépaysement qui, ailleurs, me faisait voir Paris comme une ville à la fois provocante et nordique, vivant toujours entre deux lazzi et deux averses.

De la gare Saint-Lazare, le jour où je m'évadai de la banque, ce fut vers la rue Jean-Jacques-Rousseau que je me dirigeai. On était au milieu du mois. J'avais décidé de ne rien dire à mon père, dont je prévoyais les lamentations et les reproches, jusqu'au jour où je manquerais tout à fait d'argent.

Pris par son travail d'employé, mon père n'était guère présent. Ce n'était pas là la seule distance, mais les autres je préférais ne pas les mesurer. J'aimais mon père, contre moi, contre lui. Je savais que, mort, il aurait toutes mes larmes.

Rue Jean-Jacques-Rousseau, m'attendaient ceux qui me tenaient maintenant lieu de famille. Jusqu'alors je n'avais pas eu le temps de prendre tout à fait ma place parmi eux. Je les rencontrais le soir ou le dimanche, mais le soir je devais dormir tôt et le dimanche était un jour sans goût où ils se jetaient dans des visites.

Ils n'étaient guère plus âgés que moi. Ils s'appelaient par leurs noms de famille ou quelquefois par leurs surnoms, jamais par leurs prénoms. Je devinais qu'ils regrettaient de ne pas me voir plus souvent, plus longtemps, mais ils se gardaient de me le dire. Coutumiers de la raillerie

légère, du ton plaisant, ne montrant de sincérité qu'habillée du paradoxe ou du scandale, ils dispersaient dans le sourire ce qui ne valait pas, après tout, qu'on pleurât.

Ils étaient nombreux, différents, impatients d'exister, de tenir une place dans le monde, tout comme je l'étais moi aussi. Ils s'énervaient de cette attente et je ne m'en énervais pas moins. La société qui semblait refuser notre âge, ces vingt ans ou ces approches de vingt ans, nous laissait les mains vides. Mais cette frustration nous la vivions ensemble et nous ne souffrions pas.

Du Palais-Royal, on gagnait la rue Jean-Jacques-Rousseau où je pensais, ce jour-là, retrouver mes camarades par un de ces passages assez nombreux dans le centre de Paris qui abritaient des boutiques plus vieilles et plus endormies que celles de l'extérieur comme si, placées en retrait de la lumière du jour, elles l'eussent été également du cours ordinaire de la vie.

Ce passage s'appelait la galerie Vero-Dodat, nom dont la résonance était empreinte de l'étrangeté humble et, pour un peu, grotesque qui s'attachait aux parapluies aigus et fanés, aux fleurs de celluloïd, aux appareils d'orthopédie et, plus encore, aux « procédés » qu'on trouvait là.

En dépit de l'emphase des grandes lettres dorées à l'ancienne qui, dans le demi-jour, signalaient chaque boutique, le commerce dans la galerie Vero-Dodat semblait s'adresser à une clientèle parcimonieuse et lui proposait surtout des articles soldés, des produits secondaires et des procédés de remplacement. Dans leurs vitrines, la plupart des boutiques vantaient certains de ces procédés s'appliquant à la cuisine, au tricot, à l'entretien des planchers ou, du moins, les avaient vantés un jour car, souvent, si elles continuaient de les exposer ce n'était qu'à la faveur d'un lointain oubli et, jaunis par le temps ou livrés à la poussière, les appels imprimés à la pratique n'évoquaient plus que les efforts démesurés et machinaux de l'aphasie.

Lorsque nous étions en groupe, quelques-uns de mes camarades s'amusaient à pousser des cris en passant dans la galerie et à s'y poursuivre. Je restais silencieux et en arrière, moins par réprobation ou par gêne que par modestie. Je ne pouvais encore m'égaler aux autres. Vivant à Paris, ils prenaient, chaque semaine, de l'avance sur moi et j'étais auprès d'eux plus un invité qu'un des leurs.

Distancé dans la galerie Vero-Dodat, je pressais le pas pour les rejoindre et je souriais. L'amitié n'était encore pour moi que ce contentement solitaire, ce sourire donné aux vitres sombres du passage qui me rendaient une image enfin inconnue de moi-même.

Parfois, je remarquais dans une boutique un détail singulier que les autres n'avaient pu observer dans leur hâte bruyante et lorsque je les avais rejoints, je leur faisais part de ma découverte en la commentant.

— Mais il a de l'esprit ! s'écria, un jour, Bergmann.

Le compliment me fit rougir de plaisir. Je me sentis promu. L'esprit était la qualité que mes camarades prisaient le plus. Sans doute trouvaient-ils dans l'irrévérence verbale le moyen de prendre une revanche facile sur un monde qui les impressionnait, dont ils se croyaient exclus alors qu'ils n'en étaient peut-être que gardés. Quelquefois, leur désinvolture se révélait un peu courte, montrait la timidité qu'elle voulait cacher et n'était plus, dans ces moments-là, que le ricanement attardé de l'adolescence.

Bergmann, qui était parmi les plus âgés d'entre nous, jouait un peu le rôle d'aîné dans notre groupe. Il donnait le ton, le signal de la turbulence et celui de l'apaisement. C'était un grand garçon, large d'épaules, aux courts cheveux blonds frisés, aux joues colorées, aux yeux vifs. Il portait presque en toutes saisons des chaussures de basket-ball qui lui donnaient une démarche un peu dansante. En fait, c'était là moins le caoutchouc que le bonheur.

Je n'avais jamais rencontré un être aussi libre, aussi à l'aise dans son corps. Il sifflotait ou chantonnait en marchant avec ce jeu aisé des hanches qu'on n'observe, en général, que chez les hommes de couleur, il regardait l'un de nous, se mettait à rire et les autres se mettaient à rire avec lui, moi à sourire.

Les premiers temps, je m'efforçais de me remémorer les propos échangés un peu plus tôt, afin de découvrir celui qui était l'objet de cette allusion muette qui ranimait les rires près de moi. Puis je compris que Bergmann ne faisait allusion à rien sinon à tout ce qui l'entourait, à tout ce qu'il vivait, le jour présent, l'heure qu'il était, nous ensemble et, quand je passai enfin du sourire au rire, je découvris que parfois, moi aussi, je riais simplement d'exister avec eux.

Bergmann habitait, rue Jean-Jacques-Rousseau, un appartement où la mort de son père, un homme doux à la barbe grise que j'avais aperçu deux ou trois fois gravant pour les bijoutiers, et la retraite de sa mère à la campagne l'avaient laissé seul. Sa porte nous était ouverte à chaque heure et sa table à chaque repas, charge à nous de la garnir en partie car Bergmann était pauvre. Nous ne l'étions pas moins. Bergmann connaissait cependant un double privilège : il avait un appartement et il étudiait. Il voulait devenir architecte. Nous, nous ne savions guère ce que nous deviendrions et nous logions, en général, dans des chambres prises sur les solitudes carrelées des sixièmes étages, le long de couloirs écaillés par le choc des brocs d'eau.

Nous étions presque tous orphelins, soit de père soit de mère. Nous n'avions eu d'études que celles commencées dans le feu des projets familiaux, interrompues, reprises, restées inachevées en raison de la mort du père ou de la mère, de la pauvreté ou de la ruine, quand ce n'était pas pour deux de ces raisons à la fois.

D'une origine plus bourgeoise que les autres, les trois frères Cazelle

avaient dû ainsi, pour se retrouver un jour de plain-pied avec nous, éprouver de graves vicissitudes familiales dont moralement ils s'étaient d'ailleurs assez vite remis. Leur père, industriel ruiné au jeu, s'était suicidé dans son bureau déjà aux trois quarts vide de ses meubles. Après l'enterrement, il n'était rien resté, sauf Angèle, la vieille gouvernante des enfants, une mèche sur le front, des yeux d'oiseau perdu, et portant les dernières valises.

Les valises avaient été déposées dans une chambre carrelée, au quatrième étage d'une maison ancienne de la place de Valois. Une étroite cuisine y attenait. Il n'y avait qu'un lit. Mme Cazelle et la gouvernante le partagèrent. Angèle resta déférente. Depuis la Révolution française, il n'y avait pas eu sans doute d'autre exemple d'un tel instinct de subordination dans la familiarité du malheur.

Les trois frères qu'en retour Angèle tutoyait avec violence se logèrent dans un maigre hôtel de la rue toute proche des Bons-Enfants. La largeur de la façade de l'hôtel ne laissait place qu'à deux fenêtres à chaque étage. A leur hauteur, les Cazelle n'en avaient qu'une pour eux trois. Ils se querellaient souvent et ne s'aimaient guère, en apparence. Les deux plus grands vivaient mal de représentations commerciales qui les obligeaient à se promener constamment en tenant à la main une valise pleine d'échantillons. Représentants, ils représentaient surtout, avec leurs éternelles valises, un destin familial que la mort du père et la ruine condamnait désormais à l'errance.

Le plus jeune des trois frères n'avait que seize ans et occupait un emploi de bureau. Je le voyais encore moins souvent que je ne voyais les autres. Il me disait « vous ». Je le tutoyais, sans oser cependant l'appeler « Fanfan », diminutif altéré de son prénom d'Adolphe que mes camarades, qui le tenaient de sa mère, lui donnaient volontiers. Ses deux frères, eux, l'appelaient « le mioche » sans qu'il s'en offensât : la hiérarchie familiale impliquait ce ton de protecteur mépris.

Trois ou quatre autres garçons, dont mon frère Jacques, tous un peu plus âgés que moi, orphelins de père ou de mère, vivant comme ils pouvaient et n'ayant qu'un foyer parcouru d'air, d'arrière-pensées et d'absence, comme si chaque fois qu'ils s'asseyaient dans leur maison ils avaient été là avec un carreau cassé dans le dos, faisaient aussi partie de notre groupe. Quand leur travail leur laissait quelque liberté ou quand, tout simplement, ils décidaient de se rendre libres, ils couraient rue Jean-Jacques-Rousseau.

Les fenêtres de l'appartement de Bergmann donnaient sur une cour un peu grise, contre un mur de laquelle se dressait une statue de femme dans le goût mythologique du début du siècle dernier. Pour ne pas risquer de monter en vain les quatre étages, on signalait sa présence, depuis le bas, en sifflant sous le nez de la Junon de pierre les premières mesures de l'ouverture des *Saltimbanques*.

Cette phrase musicale de code avait été choisie par Bergmann qui avait un goût avoué pour le répertoire d'opéra-comique, jouait de façon passable de trois ou quatre instruments et, tête basse, les bras croisés, les yeux clos comme à la communion, laissait s'ouvrir sur lui, deux fois par an au concert, les déluges beethovéniens de Pasdeloup. Aux mesures des *Saltimbanques* sifflées depuis la cour, la fenêtre s'ouvrait. On montait l'escalier ciré et sombre, on tournait la clef qui restait sur la porte, on entrait au milieu d'une feinte indifférence dans la pièce enfumée.

En arrivant rue Jean-Jacques-Rousseau, l'après-midi où je m'évadai de la banque, je trouvai Bergmann et Paulo, le deuxième des frères Cazelle, qui jouaient aux dames dans la salle à manger vieillotte déjà assombrie. Bergmann montrait au jeu de dames une maîtrise pleine de condescendance : il aurait préféré les échecs et nous reprochait souvent d'avoir la tête trop faible pour ce jeu. La vérité, c'était que nous ne possédions guère le pouvoir de nous recueillir. Nous vivions d'impatiences.

Bergmann et Paulo ne relevèrent pas la tête lorsque j'entrai dans la pièce. Paulo fit seulement observer à Bergmann que ma banque venait sans doute de faire faillite. Je m'assis près d'eux et les regardai jouer un moment. Puis je commençai de leur raconter ma fuite et ce que j'avais enduré là-bas depuis des mois. Ils avaient repoussé le damier, ils me regardaient et l'excitation réveillait leurs visages. Nous n'avions rien et nous accueillions chaque événement comme un don.

Paulo me demanda si je n'avais rien dit à mon chef de bureau en partant. Quoi, je ne l'avais même pas injurié ? Paulo était un garçon d'assez petite taille, râblé, au visage dur. Manquant de confiance en lui, sans doute à cause de sa taille, il se montrait ménager à l'extrême du peu qu'il possédait et qui, à force de soins, pourrait peut-être faire oublier un jour sa précarité initiale : il s'adonnait au sport, était précautionneux avec l'argent et, à la dépense des sentiments, préférait une ironie peu coûteuse. Non, je n'avais rien dit à mon chef de bureau. J'étais parti, en somme, sur la pointe des pieds.

— Crois-moi, mon vieux, tu ne peux pas rester sur ce silence, me dit Bergmann.

Il s'était levé et marchait à travers la pièce sur ses semelles de caoutchouc. Paulo se mit à rire puis, sous le regard de Bergmann, passa sa main sur sa bouche et retrouva sa gravité. Il répéta avec une emphase narquoise la formule que Bergmann venait d'employer : bien sûr, je ne pouvais pas rester sur ce silence-là.

Je répondis que je devais écrire au directeur pour lui signifier ma démission et que, lui donnant les raisons de mon départ, je me déchargerais de ce que j'avais sur le cœur.

— C'est cela, faisons cette lettre tout de suite ! dit Bergmann.

La malveillance et la vulgarité du chef de bureau l'avaient indigné. Il lui importait peu, sans doute, que je sois en cause. A travers moi, l'injustice s'était exercée et cela suffisait pour qu'il s'échauffât. J'aurais

préféré que Bergmann éprouvât de la peine au lieu de colère : il me semblait qu'ainsi j'aurais été plus présent.

Bergmann pensait qu'il fallait que je me montre très dur dans la lettre et que j'y manifeste cette déférence cinglante devant laquelle les banquiers, sereinement sourds aux basses injures qui avilissent ceux qui les profèrent, pâlissent dans le secret de leurs bureaux feutrés. Paulo me conseilla de dire, chaque fois, à voix haute la phrase que je m'apprêtais à écrire. Bergmann et lui pourraient ainsi juger si le ton convenait.

Je fis comme il me demandait de faire mais, tout de suite, ils exprimèrent, l'un et l'autre, leur déception : les mots étaient trop imprécis, je m'engageais dans une longue récrimination pleine d'humilité et de réticences... Qu'étaient ces « méthodes que je ne m'attendais pas à trouver dans une banque » et dont je parlais là ? Pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom et préciser qu'il s'agissait tout simplement de méthodes de coercition ?

— D'odieuses méthodes de coercition, dit Paulo.

Ses yeux riaient. Je devinais qu'il souhaitait que je me rende ridicule.

On siffla dans la cour. Bergmann alla passer la tête à la fenêtre. Paulo relut par-dessous mon épaule ce que je venais d'écrire. Il me désigna un endroit de la lettre où le mot « caporalisme » serait, pensait-il, bien venu. Avec l'éveil de l'Allemagne nationale-socialiste, le mot recommençait à avoir cours. Je haussai les épaules. Paulo s'éloigna.

— C'est une élégie qu'il écrit, dit-il à Bergmann qui venait de refermer la fenêtre. Il ne sait pas être cinglant...

— Cinglant avec qui ? demanda Loudier qui entrait.

Loudier venait de dépasser vingt et un ans, mais par la sûreté de ses gestes et par la rigueur de sa mise il anticipait sur son âge. Les cheveux légèrement cosmétiqués, une perle à la cravate, le menton haut, il imitait non sans bonheur ces vendeurs bavards et prompts au baisemain avec les dames qu'on voyait évoluer sur le linoléum rutilant des magasins d'automobiles.

Il rêvait de mener des affaires, s'y apprêtait longuement devant sa glace chaque matin, mais malgré des dispositions aussi évidentes, malgré ce sourire si bien obtenu, les affaires ne venaient pas et Loudier faisait penser à un garçon d'honneur se dépensant au milieu d'une noce fantôme. Fils du chef des gardiens du Palais-Royal et privé de ressources familiales, il subsistait grâce à un petit héritage dont il taisait l'origine et sur lequel, le ventre souvent creux, il payait son tailleur. Loudier était le seul d'entre nous qui acceptât la société sous sa forme présente : il était sûr d'y être riche un jour.

On lui expliqua mon affaire. Il hocha la tête, alluma une cigarette à un briquet minuscule qu'il tira de son gousset et s'empara de la lettre que je venais d'écrire. Le style lui en plut. Loudier n'avait pas de grandes exigences intellectuelles. Ses études avaient été sommaires. Il n'en parlait jamais et se contentait d'approuver avec une gravité muette

lorsque dans nos discussions nous recourions à des références classiques.

La présence de Loudier au sein de notre groupe eût été tout à fait inexplicable si, en dehors des mystérieux phénomènes de la sympathie, elle n'avait représenté une sorte de mise réciproque. Certains d'entre nous croyaient pouvoir un jour, par l'entremise de Loudier, gagner un peu d'argent et lui-même, privé encore de relations et sentant ces appétits autour de lui, pensait pouvoir recruter sans peine l'équipe dont il aurait besoin pour ses vastes entreprises futures.

— Moi, je ne trouve pas cela assez vigoureux, dit Paulo. Bergmann est de mon avis...

Bergmann ne répondit pas. Il venait de s'asseoir au piano et jouait des arabesques.

Loudier protesta. Il estimait, au contraire, que j'allais fort loin. Ne terminais-je pas en écrivant : « Je suis, Monsieur le Directeur, votre respectueuse victime » ? La formule lui semblait pleine de force et de dignité. Cette fois, Bergmann approuva. Je ne lui avais pas encore lu cette phrase finale : oui, pour lui, elle était assez bien frappée. Paulo me cherchait encore querelle à propos du ton de la lettre lorsqu'un peu plus tard ses deux frères s'annoncèrent dans la cour en sifflant et nous rejoignirent.

L'aîné des frères Cazelle était le plus âgé d'entre nous. Il venait d'accomplir son service militaire. On l'appelait « Grand ». Sa taille justifiait ce nom d'où le ton de la protection n'était pas absent, car Jean Cazelle était un être débonnaire, sans prestige et plutôt silencieux.

L'éternelle pipe, souvent éteinte, sur laquelle il serrait les dents était l'alibi de son mutisme. Il souriait ou riait même bruyamment sans jamais l'enlever de sa bouche. Autant qu'un trait de sa nature, ce laconisme cordial était une défense. Engagé par un chanteur d'opérettes marseillaises qui faisait fructifier ses revenus dans le commerce, Grand plaçait chez les pharmaciens un remède contre l'impuissance sexuelle. Du matin au soir, il devait faire front sous des bordées de plaisanteries. Il s'en tirait en souriant, les dents serrées sur sa pipe.

Il sourit encore en relevant les sourcils en signe d'étonnement lorsque Paulo lui apprit que j'avais quitté ma banque et il alla s'asseoir près du piano sur lequel Bergmann jouait maintenant un de ses morceaux préférés : *España*.

Fanfan qui était resté près de la porte, à demi dans l'obscurité, s'approcha de moi :

— Et qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

Il détournait déjà son regard. Je haussai les épaules : je n'en savais rien mais j'avais confiance, malgré tout... Son regard venait enfin sur moi, non pas droit mais un peu de biais, chargé de l'ombre de l'arcade sourcilière car, dans la timidité, Fanfan avait coutume d'incliner la tête de côté.

Le regard de nouveau détourné, il passait maintenant sa main sur

ses cheveux châtains ondulés, la faisait descendre dans son cou pour la ramener ensuite sur sa bouche dans une lente et inutile mimique de perplexité. Il avait un visage régulier et beau, encore à peu près imberbe. Il aurait fait penser à une fille, si la gravité de sa voix traînante et sa démarche qui manquait un peu de grâce, bien qu'il fût souple et mince, n'avait attesté une virilité dont il s'efforçait maladroitement d'accentuer les marques.

Ses mains étaient blanches et fines, les ongles douteux, parfois. Il avait la timidité de ses mains et les escamotait. Ce n'était pas à cause de ses ongles : dans ses rapports entre les sexes, Fanfan craignait de n'être pas pris au sérieux.

Son frère Paulo l'avait gagné à l'ironie. Les deux frères ne s'aimaient guère et le plus jeune avait dû emprunter les armes de celui dont il avait à se garder. Et puis, dans notre groupe où tous étaient plus âgés que lui, il devait plus qu'aucun autre payer en bonne monnaie et essayer de faire rire. Il y parvenait sans efforts mais il ne trompait personne : on le savait prompt aux effusions, aux larmes, à la joie, aux sentiments.

On connaissait ses cultes. Ils étaient disparates et nombreux, car il mettait une passion têtue là où d'autres n'auraient au plus montré qu'un goût marqué. Ces cultes révélaient, en lui, un besoin féminin de personnaliser ses tendances, de trouver chaque fois l'archétype humain de ses aspirations.

L'ambition le faisait adorer Napoléon, dévorer tous les livres qui parlaient de son grand homme et réunir une iconographie bonapartiste malheureusement bon marché. Le désir de se libérer de la morale bourgeoise et de solliciter, au mépris des règles quotidiennes, toutes les saveurs de la vie entretenait, en lui, une admiration frémissante pour Gide dont *Les Nourritures terrestres* ne quittaient pas sa table de chevet. Fanfan pleurait aussi à Mozart. Il avait enfin un dieu plus inquiétant : le bandit Dillinger, alors ennemi public numéro 1 aux U.S.A.

Fanfan aurait voulu avoir beaucoup d'argent et, pour s'en procurer, était enclin à choisir les voies illégales. Il avait le goût du délit. La facilité l'attirait, mais aussi le trouble que le délit procure. Surpris alors qu'il fracturait la cassette d'un appareil téléphonique du métro, il n'avait dû qu'à des circonstances providentielles de n'être pas conduit devant le tribunal pour enfants. Le commissaire de police qui l'interrogea était allé, six mois plus tôt, constater le suicide de M. Cazelle et ne voulait pas ajouter aux malheurs d'une famille jusqu'alors estimée. Dans la maison de commerce où il était employé, Fanfan volait maintenant des timbres.

Bergmann et les autres riaient de ces larcins. S'ils n'avaient pas, eux, le goût du délit, ils n'en avaient guère non plus la notion. Je n'osais encore prendre parti. Fanfan expliquait que ces petits détournements lui payaient ses cigarettes. Je lui disais qu'il fumait beaucoup trop. Il

me regardait furtivement, souriait et, prenant par jeu le ton d'un écolier, répondait :

— Oui, monsieur.

— Après tout, ce ne sont là que les accidents de la puberté, disait Bergmann.

— Mais, mon cher, qu'est-ce que tu vas penser là ? répondait Fanfan, rougissant mais décidé à faire face. Je suis encore impubère, Dieu merci...

Afin de le déniaiser, Bergmann et deux ou trois autres l'entraînaient, certains soirs, à l'Académie Jullian où posaient des modèles nus. Surmontant son trouble, Fanfan continuait de plaisanter et s'appliquait au dessin. Il y montrait des dons et s'inventait une vocation. Il passait la matinée du dimanche au musée du Louvre. Déjà, dans son cœur, Rembrandt avait rejoint Gide et Dillinger.

Fanfan lut sans sourire la lettre que je venais d'écrire au directeur de la banque :

— Comme vous écrivez bien, me dit-il en me la rendant.

Son frère Paulo s'exclama : Fanfan m'admirait ! Rien d'étonnant, bien sûr : il avait, lui aussi, une mentalité d'employé.

— Qui dîne ici ? cria Bergmann en refermant le clavier du piano.

Tout le monde voulait dîner. Loudier nous invita à déposer de l'argent sur la table. Il y mit le premier un billet de 5 francs. Les autres l'imitèrent avec plus ou moins de générosité.

— Est-ce que je peux payer en timbres ? demanda Fanfan.

Les autres se récrièrent, son frère Paulo surtout qui n'avait donné que 3 francs. Je regardai Fanfan. Il tenait à la main une bande de timbres. Il souriait. Je déclarai que je payais pour lui et je mis 10 francs sur la table. Fanfan ne me remercia pas. Quand je tournai mes yeux vers lui, il évita de rencontrer mon regard et rangea avec soin les timbres dans un vieux petit carnet où il disait qu'il notait ses pensées.

Loudier faisait déjà le compte de l'argent. Il n'y en avait pas assez pour que nous puissions espérer un dîner véritable. Mais les Halles étaient proches. On y vendait, au coin des rues, des saucisses cuites et des frites. On emportait le tout dans le café voisin et l'on mangeait sur des tables de marbre dans la rumeur des maraîchers qui, debout un peu plus loin, parlaient en caressant de leurs larges mains rouges le zinc gras du comptoir.

Ce soir cependant, on ne sortirait pas.

— Nous avons à parler, dit Loudier en regardant Bergmann d'un air entendu.

J'ignorais l'objet de ce colloque. Bergmann décréta que Fanfan irait donc acheter les frites et les saucisses et les rapporterait dans un grand saladier. Qu'il n'oublie ni le pain, ni le vin, ni le fromage ! Fanfan objecta qu'il n'avait que deux mains.

— Je viens avec toi, lui dis-je.

J'étais heureux d'avoir tout à fait pris pied dans le groupe et j'étais prêt à tout pour m'y faire aimer. Bergmann me rappela que j'avais à poster la lettre et tendit à Fanfan un grand saladier de faïence.

Nous allions sortir lorsque mon frère et Roussy arrivèrent. Nous avions donné la lumière et, voyant les fenêtres éclairées, ils étaient montés sans s'annoncer sur l'air des *Saltimbanques*. Ils nous dirent qu'ils ne resteraient pas : un rendez-vous les attendait. Leur désinvolture en disait long et ils auraient été fort contrits qu'on ne l'entendît pas : ils avaient une affaire de filles.

Roussy portait beau. Il était fonctionnaire au ministère des Finances. Confondant la distinction et les traditions vestimentaires de l'officialité, il s'habillait de pantalons à rayures, de vestons noirs, portait une cravate grise, un chapeau melon et accrochait à la saignée de son bras gauche un parapluie strictement enroulé. Il vivait chez son père veuf qui tenait la loge d'un immeuble modernisé de la rue de Valois et qui, ancien maître d'hôtel, avait souvent, dans les maisons où il servait, bavardé avec Proust.

Roussy avait la passion des femmes et vivait toujours deux ou trois aventures à la fois. A minuit passé, alors qu'il rentrait chez lui alourdi de quelque fatigue amoureuse, un jupon le détournait encore de sa porte, l'entraînait dans une poursuite qui se terminait par le face-à-face blafard du désir au pied d'un réverbère ou par le bruit d'un battant noir qu'on fermait à son nez.

Il entretenait cependant des fiançailles avec une jeune fille qui habitait rue du Bouloi. C'était la seule fille qui eût des attaches avec notre groupe, bien que depuis la mort des parents de Bergmann elle n'eût jamais mis les pieds rue Jean-Jacques-Rousseau. Roussy l'avait connue quelques mois plus tôt, lorsque, amené par mon frère, il s'était joint à nous. Depuis, bien que ses entreprises amoureuses l'eussent éloigné de nous, il gardait des contacts avec le groupe qui, responsable de ses fiançailles, continuait en somme de parrainer ce qu'il y avait de sérieux dans sa vie. Roussy avait une voix de ténor léger assez agréable et suivait des cours sous la direction d'un chanteur d'opéra connu qui l'avait remarqué et auquel nous prêtions perfidement des mœurs équivoques.

Les vocations étaient, au sein de notre groupe, assez nombreuses et assez diverses pour que la plupart des Beaux-Arts y fussent, sinon vraiment représentés, du moins portés à un honorable degré de virtualité.

L'architecture avait Bergmann, le dessin et la peinture avaient Fanfan, le *bel canto* Roussy, la composition musicale un garçon nommé Limousin, que sa vanité et sa mythomanie nous faisaient fuir, j'écrivais des vers, mon frère enfin voulait devenir acteur.

Mon frère avait trois ans de plus que moi. Il recueillait des placards de publicité pour un magazine. Il allait être appelé pour accomplir son service militaire et, appréhendant la morne vie des garnisons de l'Est où les recrues de Paris étaient envoyées, il se jetait depuis quelque

temps dans les excès. Roussy l'y entraînait mais y montrait, nous semblait-il, beaucoup plus de talent que lui.

Mon frère hocha la tête avec ennui lorsque je lui annonçai que j'avais quitté ma banque. Il me prédit les plaintes paternelles. Je haussai les épaules et je sortis en compagnie de Fanfan.

— Votre frère n'a pas l'air de très bien vous comprendre, me dit Fanfan dans l'escalier.

Peu m'importait et je ne répondis pas. Fanfan avait changé de ton depuis que nous avions quitté l'appartement. Je retrouvais cette absence de familiarité qu'il introduisait toujours dans nos rapports et qui, ce soir-là, m'irritait. Il était le seul du groupe qui me traitait comme si j'avais eu encore mes raisons de vivre à Versailles. Je lui demandais de me tutoyer : ce vouvoiement était ridicule, ne le croyait-il pas ?

— Ah ! ce n'est pas trop tôt ! s'écria Fanfan en riant. Tu avais quand même un sacré toupet de me laisser te dire « vous » depuis si longtemps...

Nous longions la Bourse du Commerce obscure que la vie des Halles investissait déjà. Une petite pluie d'automne passait dans la lumière violente que les boucheries projetaient sur la rue. On poussait contre nous des légumes dont la pluie réveillait l'odeur de crudité. Des hommes aux tabliers sanglants s'interpellaient pour des histoires de palans, de ridelles, de verres à payer. Des camions s'ouvraient, on entendait des chaînes qui tombaient sur l'asphalte. Des conducteurs de diables sifflaient dans notre dos. J'aimais ce quartier où, chaque soir, la nuit débarque dans les cris.

— Je te remercie de m'avoir avancé ma quote-part, tout à l'heure, me dit Fanfan. Je suis très juste. Réduit à prendre mes repas chez la mère Cazelle où il y a si peu à manger que j'ai toujours l'impression de prendre la part du chat. Et puis, la pauvre femme m'assomme...

Je le priai de ne pas me remercier : cela mettait entre nous trop de distance.

— Ils sont durs avec moi, là-haut, reprit Fanfan en renversant le saladier afin d'en protéger l'intérieur de la pluie.

Je protestai : tout le monde l'aimait. Quand il n'était pas là, on s'inquiétait toujours de son absence. Mes paroles ne le convainquaient pas.

— Maintenant, tu seras là plus souvent, me dit-il. Tous les deux, nous ferons bloc. Nous avons le même âge à peu près... Quand même, j'aime bien Bergmann, ajouta-t-il plus bas comme s'il craignait de s'être montré injuste, un peu plus tôt, en se plaignant, Loudier non plus n'est pas mauvais, ton frère et Roussy ont des qualités et je dirai même que Limousin...

Il ne restait, en somme, que ses frères. Je devinais que, si je l'avais poussé, il en serait venu à faire, dans ses amitiés, une place à Grand

et à reconnaître qu'après tout Paulo... Mais nous avions atteint l'angle des rues où se tenait le marchand de frites auquel nous réservions notre clientèle. C'était un gros homme âgé coiffé d'un passe-montagne de laine grise retroussé en casquette. Il pêchait les frites dorées à la surface d'une cuve où de la graisse bouillonnait.

La pluie redoubla alors que nous donnions notre commande et, venues de biais, sous la toile de tente, quelques gouttes grésillèrent dans la friture.

— Ah, mes enfants ! La noire va être encore dure, nous dit le marchand.

Il parlait de la nuit, de la nuit agitée aux lumières couchées dans l'éclat noir des pluies, vivante de charrois et qui, ce soir, pour moi, libéré du devoir du sommeil, était un peu comme un avènement.

— La noire sera dure, répéta, un peu plus tard, en emportant son saladier plein, Fanfan que le mot du marchand de frites enchantait.

Je crus que Fanfan faisait allusion à la conversation que Loudier avait annoncée et je lui demandai s'il savait de qui Loudier voulait nous parler.

— Nous parler ? s'écria Fanfan, tu veux dire parler aux autres ! Sois sûr que nous sommes, tous les deux, tenus à l'écart de leurs projets !

Mais quels étaient donc ces projets ? Fanfan l'ignorait. Il avait bien senti, depuis un certain temps, que quelque chose était dans l'air, rue Jean-Jacques-Rousseau, mais on avait négligé de lui donner des lumières. Enfin, l'objet de cette conjuration, nous allions le connaître, puisque les autres semblaient décidés à parler ce soir devant nous. Je fis observer à Fanfan qu'ils n'avaient peut-être pas attendu notre retour.

— Crois-moi, il faut que nous défendions nos intérêts, me dit Fanfan.

Il hâta le pas. D'ailleurs, la pluie avait repris.

Quand nous entrâmes dans l'appartement, mon frère et Roussy s'apprêtaient à sortir. Bergmann leur souhaita, avec des mots crus, de prendre du plaisir. S'adressant à mon frère, ce souhait me fit rougir. On dressa la table et nous y prîmes place. Dans la cuisine, Bergmann et Grand faisaient réchauffer les frites en chantant.

Une suspension de cuivre éclairait la salle à manger où les meubles familiaux, sculptés et sans style, brillaient encore faiblement sous la poussière que personne ne songeait plus à enlever maintenant. Aucun des napperons, des bibelots qui rappelaient cette dévotion du logis à laquelle les femmes de la petite bourgeoisie se livrent, n'avait changé de place.

Tout disait encore l'ordre, le devoir, l'encaustique, les silences du soir sur la famille enveloppée de cette paix sévère qui ressemble à l'ennui. Il allait être neuf heures, l'heure qui venait jadis au bas d'une page de journal trop longtemps regardée, au bas de la page d'un livre de classe ou d'un livre de prix, au bout d'une rangée de mailles de tri-

cot, l'heure où l'on se levait pour aller dormir comme si on levait un siège : on avait vécu tout le jour mais la vie ne s'était pas rendue.

Et maintenant nous avions porté là notre agitation, nos paroles, nos clameurs, notre mépris de l'heure, nous avions porté notre révolte au milieu du pitchpin.

— Tu couches ici, me dit Bergmann en revenant de la cuisine. Enfin, si le cœur t'en dit. Tu as la chambre de mes parents pour toi seul.

— Pardon, je reste ici, dit Loudier. Nous aurons à faire de bon matin, demain.

Bergman répondit que le lit était grand. Il y avait d'ailleurs de la place par terre et des couverture autant qu'on en voulait. Récemment, on avait dormi à cinq, ici même. Fanfan rappela qu'on lui avait marché sur la figure pendant la nuit.

— La belle affaire ! cria quelqu'un. J'étais pieds nus...

Je n'entendais pas les rires. L'offre m'éblouissait. Je n'avais pas espéré une adoption aussi rapide. Bergmann m'expliqua qu'alerté par une lettre de la banque, mon père pourrait monter dans ma chambre me surprendre de bon matin. J'évitais, en restant ici, son premier mouvement de colère. Mon frère qui venait de me voir rassurerait mon père sur mon sort. Je ne me montrerais que dans quelques jours.

Bergmann exagérait le péril auquel je me serais exposé en allant dormir rue des Bons-Enfants, mais je me gardai de lui donner un quelconque apaisement. On m'aimait proscrit, en rébellion contre les banques et on regrettait sans doute que celle que je venais de quitter n'ait pas lancé à mes trousses des policiers qu'on aurait pu berner.

— Dans quelques jours, d'ailleurs, me dit Loudier, tu pourrais aller tranquillement voir ton père et lui dire : j'ai perdu ma situation mais regarde un peu celle que j'ai trouvée.

Je ne comprenais pas.

— Explique-lui de quoi il s'agit, dit Bergmann à Loudier. Tu parles par énigmes.

— Il parle par énigmes, répéta lentement Paulo en prenant un air extasié.

Paulo en avait au langage. Les lieux communs, les expressions proverbiales, les formules courantes dans l'emploi desquelles il décelait une adhésion à l'ordre bourgeois et à sa solennité le jetaient, chaque fois, dans un émerveillement narquois.

— Eh bien ! oui. Il parle par énigmes ! s'écria Bergmann avec irritation, il n'y a pas d'autres mots pour dire la chose... Enfin, fais-toi comprendre, reprit-il, plus bas, à l'adresse de Loudier et accordant, malgré lui, à Paulo le repentir souhaité.

Loudier posa son couvert, tira sur ses manchettes et se mit à nous parler de l'affaire.

Une maison d'apéritifs qui venait de se créer le faisait agent général des ventes pour un certain nombre d'arrondissements de Paris. Il

aurait un bureau depuis lequel il dirigerait l'activité de représentants recrutés par lui-même. Il lancerait des campagnes de publicité, ferait des enquêtes sur la psychologie du public. C'était, en un mot, un travail de direction.

Le bureau serait installé ici-même, dans l'ancien atelier du père de Bergmann. Les meubles étaient commandés, le téléphone serait bientôt posé. Loudier paierait tout cela sur le maigre héritage qu'on savait. Bergmann qui avait des idées et des loisirs serait co-directeur, Paulo chef de groupe des ventes. Un poste de sous-chef de groupe restait à pourvoir mais on en parlerait plus tard. Pour l'administration et la comptabilité, on venait de penser à moi. J'étais, sans aucun doute, le plus apte : mon passé dans la banque...

— Qu'est-ce que tu y faisais ? me demanda Loudier.

Je répondis :

— Les traites...

— Ça ne pouvait pas mieux tomber ! s'écria Loudier. Sois tranquille : des traites, nous en aurons...

J'aurais préféré n'en plus voir jamais et Loudier le comprit.

— Mais il y aura aussi de la correspondance, des rapports à établir et avec la plume que tu as...

— Il faudra qu'il se déshabitue de l'élégie, dit Paulo.

— L'élégie ne court, bien sûr, aucun risque avec toi, répondit Fanfan à ma place.

Loudier ramena le silence. Ce poste de sous-chef de groupe, il était peut-être bon qu'on en parlât sans plus tarder. Grand qui ne disait rien ? N'était-il pas tenté ? Avait-il peur des risques ? Loudier lui expliqua qu'il pouvait fort bien, au début, représenter à la fois son produit contre l'impuissance et cet apéritif... Je m'informai de sa nature :

— A base de vin cuit, dit Loudier. Ça s'appelle « Le Rassini ».

— Les deux produits ne s'adressent pas à la même clientèle, répondit Grand.

Bergmann et Loudier se récrièrent : mais le Rassini était un tonique, après tout !

Grand prit sa pipe et la secoua : nous n'y connaissions rien.

— D'abord nous déconseillons fermement l'alcool sous toutes ses formes pendant le traitement, dit-il.

— Mais alors, reprit Loudier, nous devons voir en toi un ennemi !

Cette constatation déclencha un vacarme. Je n'y pris pas part. Je regardais Fanfan. Il restait calme, lui aussi, mais son visage indiquait que c'était plutôt par l'effet d'une bouderie. Grand leva enfin la main : eh bien ! soit, chaque soir, quand il en aurait fini avec les pharmaciens, il s'occuperait de ce vin cuit. Loudier sortit un carnet de sa poche et, faisant le compte à voix haute, dressa le tableau des effectifs. Le silence etait revenu.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens là-dedans ? dit Fanfan.

— Mais tu as ta fabrique de... je ne sais plus au juste, dit Loudier en refermant son carnet, de pâtes alimentaires, je crois, enfin, disons : ta fabrique de timbres...

— Non, répondit Fanfan, je viens de démissionner.

Tout le monde se mit à rire, sauf moi. Une démission par jour suffisait. Je n'avais quand même pas eu, en quittant ma banque, l'intention de déclencher une grève générale des employés. Quand et comment avait-il démissionné, d'abord ?

— Il y a un quart d'heure déjà, dit Fanfan. Dans ma tête...

— Sa tête, comme si cela comptait... dit Paulo.

— Enfin, vous voici placés devant vos responsabilités, dit Fanfan. Depuis un quart d'heure, je suis sans travail et sans ressources...

— Allez, mioche, cela suffit, dit Grand. Tes ressources, tu les retrouveras demain, en allant au travail comme chaque jour.

— Pour ce qui est de l'autorité, je ne saurais trop te conseiller de suivre d'abord le traitement que tu prescris à ta clientèle, répondit Fanfan.

Grand haussa les épaules. Fanfan avait rougi :

— Ils me rendront vulgaire, murmura-t-il. Et puis, je suis bien léger de poser ainsi ma candidature ! s'écria-t-il, retrouvant son aplomb. Cette affaire d'apéritif est-elle seulement sérieuse ? J'aimerais bien qu'on m'en montre, du Rassini, qu'on m'en fasse goûter, encore que ce nom d'anarchiste italien ne me dise rien qui vaille...

Bergmann se leva sans dire un mot et alla dans la cuisine. Il en revint tenant une bouteille.

— Tu brusques tout ! dit-il à Fanfan. Nous la gardions pour les toasts.

Il nous versa à boire à la ronde. Loudier éleva son verre sous la suspension :

— Jolie couleur, vous ne direz pas non ?

— Quoi, c'est rouge, dit Fanfan, on n'a encore jamais vu un apéritif qui soit bleu.

L'apéritif était sucré. J'en fis la remarque.

— C'est vrai, ça se rapproche un peu du sirop pour la toux, dit Paulo.

— Parfaitement écœurant, dit Fanfan.

Ces appréciations laissaient Loudier serein.

— Excellent test ! s'écria-t-il. Vous avez tout à apprendre, mes petits pigeons. Aucun de vous n'a deviné ce qu'il manquait : un zest ! Qui dit Rassini, dit fraîcheur et zest... A ce propos, il va falloir que vous fassiez un peu travailler vos méninges. Nous avons besoin de slogans. Les idées d'affiches ne sont pas dédaignées, non plus. Avis aux inspirés ! Mais, avant tout, il faut que vous croyiez au Rassini. Deuxième épreuve, dit-il en emplissant nos verres, cette fois.

— Épreuve, on ne saurait mieux dire, dit Bergmann que sa foi de co-directeur ne soutenait plus.

— Mais le plus étrange, c'est qu'on s'y fait ! s'écria Fanfan en reposant son verre. Question de discipline. Le tout est d'imposer cette discipline aux masses.

— Voyez, le plus récalcitrant finit par y prendre goût, dit Loudier, et après avoir dîné, encore...

— Voilà une raison pour me permettre d'associer mes destinées à celles de ce triste breuvagé, dit Fanfan à Loudier. Va, inscris-moi dans ton carnet.

— C'est que je ne vois pas très bien dans quelle rubrique, répondit Loudier en sortant son carnet de sa poche. A moins... reprit-il au bout d'un moment d'examen, oui, à moins que nous te chargions des besognes de bureau secondaires : aller à la poste, à la maison-mère...

— L'idiot qui fait les courses, en un mot, dit Fanfan. Mais ça ne fait rien, j'accepte. La vie sédentaire me déprime.

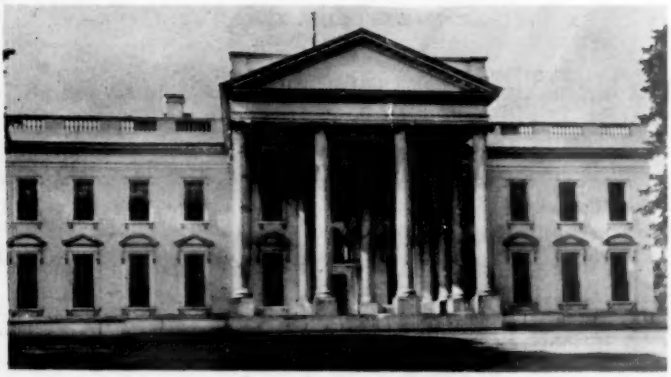
Loudier lui indiqua qu'appartenant au personnel administratif, il serait sous mes ordres.

— Mes respects, me dit Fanfan en me saluant d'un profond signe de tête.

Dès ce soir-là, une vie nouvelle commença.

(*A suivre.*)

PIERRE GASCAR



LA CAMPAGNE ÉLECTORALE AMÉRICAINE

par Jean Canu

Ce n'est plus qu'une affaire de semaines. Cependant un observateur tombé de Mars, et qui ne saurait pas lire, serait loin de se douter que les États-Unis vont bientôt renouveler presque tout leur personnel politique, des conseillers municipaux au président de la République en passant par la plupart des juges, les membres des Parlements locaux, les gouverneurs des États, toute la Chambre des représentants et un tiers du Sénat. N'oublions pas un certain nombre de fonctionnaires, grands et petits, trésoriers-payeurs, commissaires de police, directeurs de l'enseignement, ordonnateurs des travaux publics, inspecteurs des services de santé, etc., qui, dans ce pays démocratique, sont choisis par leurs concitoyens sur le même interminable bulletin que les autorités politiques de la ville, de l'État et de la République fédérale.

L'événement est considérable, mais l'électeur reste dans un état d'apathie relative. C'est ce qui inquiète en ce moment les professionnels de la politique. Aux États-Unis, les citoyens ne sont pas inscrits d'office sur les listes électorales. C'est à chacun d'entre eux d'aller en personne demander que son nom y figure. Cette démarche suffit à écarter les insouciants, les paresseux. En outre, beaucoup d'États exigent un droit d'inscription, relativement léger, un dollar par exemple, mais il y a tant d'autres manières plus agréables de dépenser un dollar. Dans le Sud, à ce paiement s'ajoute un examen : vous devez montrer non seulement que vous savez lire et écrire, mais encore que vous connaissez et que vous comprenez la Constitution fédérale. Moyen d'éliminer des Noirs (le jury n'est composé que de Blancs).

Le premier travail de chaque organisation politique est donc d'amener ses partisans à se faire inscrire. Les deux grands partis sont d'accord pour faire de cette formalité un devoir de conscience. Ils poussent la charité chrétienne jusqu'à recommander à leurs fidèles d'agir en ce sens auprès de leurs ennemis mêmes. Sait-on jamais d'ailleurs ? Certains de ces aveugles, peut-être, verront un jour la lumière. L'essentiel, c'est qu'ils participent au jeu. L'inscription, bien entendu, ne suffit pas. Il faut, le grand jour venu, le mardi 6 novembre prochain, amener tous les inscrits à voter. Chaque militant a son pâté de maisons à surveiller. Chaque membre du parti doit rappeler à ses voisins leur devoir. Le vote par correspondance est admis pour tous ceux qui se trouvent éloignés de leur domicile, soldats, marins, voyageurs de commerce, par exemple, ou qui y sont retenus par la maladie. En dépit de ces efforts et de ces facilités, le nombre des électeurs dépasse rarement 60 p. 100 de celui des citoyens. On prévoit cette année-ci un léger recul sur le chiffre atteint il y a quatre ans.

Que voulez-vous ? Les affaires marchent bien, le chômage est insignifiant, l'atmosphère internationale est à la conciliation, paraît-il. Pourquoi se passionner pour des luttes de partis qui ne risquent guère de changer la vie quotidienne de chacun ? Jadis, la politique dominait tout. Suivant que vous étiez du camp des vainqueurs ou de celui des vaincus, fonctionnaire vous gardiez ou perdiez votre emploi, ouvrier vous aviez du travail ou n'en trouviez plus, homme d'affaires vous pouviez compter sur les faveurs et commandes de l'État ou y renoncer pour quatre ans. Aujourd'hui, beaucoup de postes changent encore de main, à Washington et surtout dans les différents États et dans les administrations municipales, d'après le résultat des élections, mais la distribution des dépouilles est limitée par des règlements qui garantissent le maintien de leurs emplois à la plupart des fonctionnaires. Les ouvriers sont protégés par leurs syndicats et les patrons jouent sur les deux tableaux. Seuls, les militants de profession dépendent, pour leur confort sinon pour leur pain quotidien, du triomphe de leur parti.

Les admirateurs systématiques des pays anglo-saxons s'extasient volontiers sur leur sagesse en matière de politique : « En Angleterre, comme aux États-Unis, affirment-ils, deux partis seulement se divisent en fait l'opinion publique, les conservateurs d'un côté, les réformistes de l'autre. De leur sage équilibre, de leur heureuse alternance proviennent l'évolution souple et régulière des institutions politiques et sociales et la stabilité relative des gouvernements. Tandis que nous autres, infortunés Latins... » Aux États-Unis, il est vrai, au moment des élections, tout ce qui n'est pas républicain est démocrate, et tout ce qui n'est pas démocrate est républicain, ou peu s'en faut. Les « petits partis » ont pratiquement disparu. Les socialistes ont renoncé à présenter des candidats : dans leurs meilleures années, ils étaient à peine arrivés à grouper derrière ceux-ci un vingtième des électeurs. Les communistes, réduits à

une poignée d'hommes obscurs, ne font guère parler d'eux, et pour cause. Les sudistes intransigeants, partisans du maintien intégral de la supériorité des Blancs sur les Noirs, ont bien songé à s'organiser en parti indépendant, mais sûrs d'avance d'un insuccès total, ils n'en feront sans doute rien. Il y aura probablement, comme d'habitude, un candidat végétarien, un candidat prohibitionniste, un candidat inflationniste, chacun porte-parole aphone d'un ou deux milliers de fanatiques et d'eux seuls connu, sans parler des inévitables fantaisistes à la Ferdinand Lop chez nous, mais qui n'ont ni son entrain, ni sa notoriété. Balayons tout cela... Il ne subsiste que les deux géants, rivaux de longue date et de force comparable, le parti républicain et le parti démocrate.

Chacun d'entre eux proclame qu'il est tout l'opposé de l'autre, et pourtant ils se ressemblent comme des frères. Tous les deux, et avec une sincérité égale, ils professent et éprouvent le plus grand respect pour la Constitution fédérale de 1787 comme pour le principe sacrosaint de la propriété privée. Ils honorent à qui mieux mieux toutes les religions sans vouloir en favoriser aucune. Ils se déclarent les amis du genre humain.

Comment distinguer ces fils jumeaux d'une puissante mère ? Les Américains eux-mêmes n'y parviennent pas. Sans doute, l'un de ces deux colosses est-il plus que l'autre disposé à laisser faire ces bonnes lois naturelles qui assurent la sélection des meilleurs. Il entend en principe réserver aux individus le plus de liberté et d'initiative possible. C'est le parti des forts par la naissance, l'éducation, la richesse, l'activité créatrice. Les fils des vieilles familles se mêlent dans les rangs du parti républicain aux parvenus, petits et grands, fiers de leur gloire neuve ; ils leur laissent même volontiers le devant de la scène, et ceux-ci se montrent souvent plus conservateurs que ceux-là.

Les démocrates, disent leurs adversaires, sont des faibles qui comptent sur l'intervention de l'État pour subsister. Si on les laissait faire, ils iraient jusqu'à tout réglementer, tout nationaliser, tout socialiser.

Hier, ils ont permis aux syndicats de s'assurer des droits exorbitants sur les ouvriers comme sur les patrons. Aujourd'hui, ils parlent de faire supporter par le Gouvernement fédéral la plus grande partie des frais de l'éducation de la jeunesse et de la protection de la vieillesse, sans parler bien entendu de l'entretien des chômeurs et de la hausse artificielle des prix agricoles. Demain, ce sera, comme en Angleterre, la médecine gratuite pour tous, à moins que la ruine pour tous ne survienne auparavant.

Les démocrates, en effet, se présentent, aujourd'hui comme hier, comme le parti des petits contre les gros, du petit cultivateur, du petit commerçant, du petit homme d'affaires, du petit ouvrier. De là à les situer à gauche, il n'y a qu'un pas que les Européens franchissent vite, et quelques Américains en font autant. C'est ignorer ou oublier que les démocrates, amis et protecteurs empressés du petit peuple dans le

Nord, sont dans le Sud les champions acharnés des Blancs contre les Noirs, des patrons contre les syndicats, du laisser-faire contre l'interventionnisme, des protestants de vieille souche contre les nouveaux venus, trop souvent catholiques ou juifs. Impossible d'imaginer contraste plus marqué qu'entre le sénateur Eastland, du Mississipi, raciste sans réserves et réactionnaire avoué, et le sénateur Lehman, de l'État de New York, israélite et socialisant : tous les deux n'en appartiennent pas moins au même parti.

Les républicains, eux non plus, ne se ressemblent guère. Ceux de la côte Atlantique sont généralement des libéraux, à l'esprit ouvert. Plus vous allez vers l'Ouest, plus ils font passer avant tout les intérêts du capitalisme américain et englobent dans une même méfiance l'activité syndicale, le contrôle de l'État sur les grandes compagnies et le souci des autres pays du monde. Le grand art du président Eisenhower et de son entourage, c'est d'avoir su réduire au silence, au moins pour un temps, l'aile nationaliste et ultra-conservatrice du parti républicain.

C'est donc à deux groupements hétérogènes que nous avons affaire, qui ont chacun leur gauche, leur centre et leur droite. Admettons que dans l'ensemble les républicains soient un peu plus portés à maintenir ce qui est, les démocrates à y ajouter quelques nouveautés. La nuance est subtile, et ce n'est généralement pas d'après elle que vous fixerez votre choix. Beaucoup d'Américains naissent républicains ou démocrates, comme ils naissent catholiques, épiscopaliens, méthodistes ou juifs. C'est une tradition qui se poursuit pieusement de père en fils. Là encore, il faut distinguer suivant les régions. Sur la côte Est, toutes les vieilles familles sont républicaines, à l'exception des Roosevelt, et encore, d'une certaine branche de ceux-ci, la plus obscure. Dans le Sud, ne pas être démocrate suffirait à vous exclure de la bonne société. La religion a aussi quelque chose à voir avec ces attitudes politiques. Les premiers catholiques à arriver en masse aux États-Unis ont été des Irlandais. Les Anglo-Saxons d'origine, protestants et républicains, leur ont fait longtemps grise mine. Les Irlandais ont grossi les rangs du parti démocrate, et en forment encore aujourd'hui les cadres les plus solides. Les autres catholiques ont suivi, à moins que, comme les Français canadiens, ils n'aient voulu secouer le joug trop lourd des politiciens irlandais et soient devenus républicains. Il s'agit plutôt, entre les deux partis, d'une concurrence entre deux organisations rivales, comme entre deux sociétés sportives ou commerciales, que d'une opposition entre deux doctrines politiques.

Les statistiques donnent depuis une vingtaine d'années l'avantage au parti démocrate. En ce moment, 44 p. 100 des Américains, paraît-il, aiment à se recommander de cette étiquette. 32 p. 100 seulement arborent la cocarde républicaine, à en croire le fameux Institut Gallup, qui s'est fait une spécialité d'analyser par toutes sortes de sondages les mouvements de l'opinion publique. Il passe pour être plutôt favorable aux

républicains, parmi lesquels il recrute la plus grande partie de ses clients, banquiers, industriels, gros commerçants, intéressés par leurs affaires à connaître les goûts et préférences du grand public dans les domaines les plus variés. Nous pouvons le croire lorsqu'il affirme, sans être d'ailleurs démenti par personne, que le parti républicain est nettement en minorité par rapport aux démocrates.

Ceux-ci, cependant, n'atteignent pas à la majorité absolue. Entre leurs adversaires et eux se glissent 24 p. 100 d'indécis, d'hésitants, de réticents, de partagés, qui aiment bien s'affubler du beau nom d'indépendants, espoir et désespoir de chaque camp. Il faut compter aussi avec les partisans qui changent de côté pour une raison ou pour une autre. Laissons les convaincus qui savent déjà, et souvent dès leur naissance, pour qui ils voteront. Le seul problème, en ce qui les concerne, est de les amener à l'urne le moment venu. Tenons compte aussi du fait que beaucoup de muets ou de soi-disant indifférents ont déjà fait leur choix dans le secret de leur cœur. Restent les vrais indéterminés, un cinquième à peu près des votants présumés, douze millions d'hommes et de femmes qui ne veulent pas se laisser enrégimenter, et qui décideront de l'élection. Comment les gagner ?

C'est là qu'apparaît, capitale, la personnalité des candidats. Chaque parti a éprouvé déjà de la difficulté à trouver deux hommes capables de rallier tous ses membres. Il ne lui a pas fallu moins de deux ou trois ans de pourparlers et d'intrigues entre les dirigeants, suivis de l'élection de délégués et de la réunion d'une convention nationale, pour aboutir à un résultat à peu près satisfaisant. Il faut maintenant que ses candidats à la présidence et à la vice-présidence groupent derrière eux la majorité du pays. De ce point de vue, les républicains reprennent l'avantage. Ils ont eu la chance d'annexer à leur parti, il y a quelques années, un homme qui n'avait jamais fait de politique auparavant, mais qui avait conduit les armées alliées à la victoire et était ainsi connu de tout le monde. Le culte d'Eisenhower commençait. Il n'a fait que croître et embellir depuis lors. Les démocrates eux-mêmes évitent avec soin toute attaque personnelle contre le président sortant.

Le voilà bien, le héros populaire, fils d'une famille nombreuse aux ressources modestes, né dans le Texas, élevé à la dure dans le Kansas, loin de la corruption des grandes villes, gagnant sa vie de bonne heure tout en préparant l'école militaire de West Point, officier modèle, ami du service, plus ami encore du soldat, étranger aux coteries, arrivant sans impatience, par son seul mérite, à la direction suprême des armées américaines, puis des forces alliées, grand général sans doute, mais surtout grand administrateur, et gardant au milieu des honneurs la simplicité, le naturel, la grammaire fautive, de tout bon Américain. La guerre terminée, l'entente assurée parmi les peuples d'Occident, il ne demandait qu'à se retirer, qu'à aller jouer au golf et planter ses choux

sur la ferme qu'il venait d'acheter, moderne Cincinnatus. Il a cédé au vœu de son peuple qui voulait se débarrasser de l'équipe démocrate, corrompue par trop d'années passées au pouvoir, et portée aux aventures guerrières pour échapper aux conséquences de sa politique intérieure.

Depuis plus de deux ans, la jeunesse américaine se battait et mourait dans la lointaine Corée, sans savoir pourquoi. Eisenhower alla en Corée, il vit, il rétablit la paix. Cette paix, il l'a maintenue, en dépit de diplomates et de militaires qui auraient volontiers lancé les troupes américaines dans de nouvelles expéditions, en Chine, en Indochine, tout récemment en Égypte, pour les beaux yeux de telle ou telle puissance étrangère. En même temps, les impôts ont diminué, le dollar a presque cessé de perdre de son pouvoir d'achat, le travail abonde, les salaires ont augmenté, les ouvriers satisfaits ont perdu l'habitude de faire grève. Le Président donne l'exemple de toutes les vertus publiques et privées, mari parfait, grand-père attendri, croyant sincère, qui, ayant attendu jusqu'à son élection pour faire partie d'une Église, rattrape le temps perdu en ne manquant pas l'office presbytérien un seul dimanche et en invoquant le nom de Dieu en toute occasion.

Quelle belle image d'Épinal ! Mais moins belle encore, moins captivante que l'homme qu'elle met en scène. Eisenhower n'a jamais prétendu être un Adonis, il en a passé l'âge, ses cheveux blancs deviennent si rares, dit-il, qu'il s'amuse à donner un nom à chacun d'entre eux. Il n'en plaît pas moins aux femmes et même aux hommes par la magie de son sourire, sourire d'enfant espiègle et timide à la fois qui soudain le rajeunit, par son allure, décidée et maladroite, par ses bras qu'il lève au-dessus de sa tête pour répondre aux acclamations de la foule, non pas le geste noble et distant du général de Gaulle, invitation à regarder avec lui très haut, toujours plus haut, trop haut peut-être, mais signe de participation à la joie populaire, désir de se mêler, de se confondre avec la foule. Le génie d'Eisenhower, c'est d'avoir porté au sublime le type de l'Américain moyen, de l'homme de bonne volonté, et cela sans effort ou affectation. Ses travers ajoutent encore à sa gloire. Généralement calme et courtois, il lui arrive de se mettre soudain en colère, et même en public. Pourquoi jouerait-il la comédie de l'impassibilité aux critiques et aux attaques ? Le golf le passionne au moins autant que la politique : n'avons-nous pas nous-mêmes notre passe-temps favori ? Son vocabulaire est pauvre, son élocution incertaine : tant mieux, il parle comme l'un d'entre nous, et non comme un professeur ou une dame du monde.

Sans doute, mais son accident cardiaque d'il y a un an ? Son opération urgente d'il y a six mois ? Les compagnies d'assurances n'accorderaient que trois ans de vie à un homme de son âge victime de ces deux alertes successives. Considérations déplacées, répondent la plupart des Américains, qui vivent dans la terreur des maladies et de la mort et ne

veulent jamais en entendre parler. D'ailleurs, le Président donne l'impression d'être parfaitement rétabli. Il a tenu, au début de la campagne électorale, à se faire voir de près, à se mêler à la foule, à parcourir à pied une assez grande distance en s'arrêtant pour distribuer des poignées de main et engager des conversations. Il a déclaré lui-même qu'avec l'aide de Dieu, il pourrait faire face à tous ses devoirs. Que demander de plus ?

S'il devait cependant disparaître avant la fin de son nouveau mandat, c'est le personnage depuis quatre ans déjà associé à sa politique qui lui succéderait, le vice-président actuel, Richard Nixon. Là, l'unanimité favorable disparaît. Qu'a fait cet homme jeune, quarante-trois ans à peine, éveillé, actif, d'aspect plutôt agréable, pour soulever tant de méfiances, pour compter tant d'ennemis, pour servir de tête de Turc aux attaques de tous les démocrates ? Certains à coup sûr lui reprochent sa jeunesse, envient son élévation trop rapide. Il a donné souvent l'impression d'un politicien professionnel, d'un arriviste sans scrupule, toujours prêt à hurler avec les loups, et c'est en effet en jouant de la hantise anticommuniste, en laissant entendre que ses adversaires étaient, sinon les partisans, du moins les complices ou les dupes de Moscou, que ce démobilisé sans fortune et sans emploi a réussi à se faire élire en un temps record représentant, puis sénateur de la Californie, et finalement vice-président.

Cette année-ci, sur les indications d'Eisenhower, il a changé sa manière. Le « nouveau Nixon » est doux, bénin, correct, réservé, discret, autant, du moins, que son tempérament combatif le lui permet. Il s'agit de se gagner les modérés et de leur persuader qu'à l'occasion Richard Nixon pourrait faire un président convenable. En attendant, notre homme est le meilleur agent de liaison entre Eisenhower et l'organisation officielle du parti républicain, beaucoup plus conservatrice et nationaliste que son chef. Tout compte fait, il aide plus qu'on ne le croit au succès probable de l'équipe républicaine.

Infortunés démocrates ! Ils n'ont trouvé personne qui puisse rivaliser avec la popularité d'Eisenhower. Stevenson est sans aucun doute un honnête homme, capable, intelligent, brillant même et éloquent parfois. Il a fait de bonnes études, il a de la lecture, mais il ne résiste pas assez au plaisir d'une allusion ou d'une remarque ironiques. Les vulgarités, les platitudes d'une campagne électorale lui déplaisent. Plutôt que de flatter ou d'endormir le peuple, ne vaut-il mieux l'instruire, l'éveiller aux réalités de notre temps ? C'est ce qu'il avait essayé de faire en 1952, avec le résultat que l'on connaît. L'Américain moyen se méfie des « têtes d'œuf » (*eggheads*) : ainsi surnomme-t-il les intellectuels, qui ne savent que parler, et comment mériteraient-ils son respect puisque après tant d'années d'études, ils ne gagnent pas plus en moyenne qu'un bon ouvrier ?

Ajoutez que Stevenson est né « une cuillère d'argent dans la bouche », d'une famille riche et considérée. Par un surcroît de malheur, il a

divorcé. Nixon, chevaleresque, conseille aux dames républicaines scandalisées de ne pas parler de ce détail de la vie privée de son adversaire, mais les commentaires vont leur train dans les milieux religieux, catholiques et protestants.

Bref, Stevenson irrite trop le conformisme de la plupart de ses compatriotes. Au surplus, homme impossible : ne proclame-t-il pas que son programme d'éducation publique entraînerait un relèvement des impôts ? Il refuse toute contribution financière qui porterait atteinte à son indépendance. Étonnez-vous que le parti démocrate dispose de dix fois moins d'argent que la maison d'en face, ait contre lui trois journaux sur quatre, et doive réduire au minimum ses heures de propagande à la radio et à la télévision !

Le sénateur Kefauver, le candidat démocrate à la vice-présidence, est beaucoup plus simple d'allures. Il prodigue de meilleure grâce poignées de mains, sourires et caresses aux bébés. Les braves gens du Centre le préfèrent de beaucoup à son chef de file. Hélas ! Cet homme du Sud a pris nettement parti pour l'intégration scolaire des Noirs et des Blancs ordonnée par la Cour Suprême, la question brûlante qui menace en ce moment de susciter, sinon une nouvelle guerre civile, du moins une sécession scolaire du Potomac au Mississipi. Du coup, Kefauver est un faux frère pour tous les Blancs de cette région. Eisenhower, lui aussi, encourage la suppression progressive des barrières entre les races, mais on peut pardonner davantage à un homme qui n'est pas du pays.

Le programme des démocrates est fait pour plaire à la majorité des électeurs. Il leur promet à la fois des salaires plus élevés et des impôts mieux répartis, des retraites plus fortes et des écoles meilleures, des cours agricoles en hausse et la baisse du prix de la vie, de quoi soulever l'enthousiasme des réunions publiques. Au coin du feu, les contradictions de cette propagande démagogique apparaissent davantage. Pourquoi ne pas se contenter du bien-être existant, qui, d'après Stevenson lui-même, contente les désirs d'au moins quatre-vingts Américains sur cent ?

Plus grave encore, les candidats du parti n'arrivent à susciter ni l'enthousiasme des militants, ni l'intérêt des indépendants. Ils réuniront plus de voix qu'en 1952, parce que les cultivateurs sont mécontents de ne pas profiter de la prospérité du reste de la nation, que tout parti au pouvoir s'use peu à peu, et que l'influence des hommes d'affaires et des grandes sociétés sur la politique républicaine aurait pu être plus discrète, mais, à tort ou à raison, on juge généralement peu probable qu'ils l'emportent.

Par contre, si les républicains ont de solides chances, grâce au prestige personnel d'Eisenhower, de conserver la présidence, les démocrates garderont vraisemblablement, accroîtront peut-être leur majorité au Sénat et à la Chambre des représentants. Cette situation ne devrait pas entraîner l'impuissance du pouvoir exécutif : les partis, on le sait, sont loin d'être homogènes, et la Maison Blanche peut se servir de majorités de rechange

suivant les questions. Cependant, par le jeu de la séniorité, règle d'or dans ce pays neuf, les commissions du Congrès qui contrôlent le travail législatif tomberont entre les mains des démocrates du Sud, adversaires déclarés de toute évolution libérale.

« Et la politique extérieure ! direz-vous. Quel rôle joue-t-elle dans tout cela ? » Un rôle faible, avouons-le. Par tradition comme par ignorance, la plupart des Américains s'y intéressent peu. « Les autres pays existent, bien entendu, et les moyens actuels de communication ne permettent plus d'ignorer leur existence, mais ils nous ont valu beaucoup plus d'ennuis, pour dire le moins, que de profits. Ils n'ont de valeur pour nous que dans la mesure, toujours incertaine, où ils sont capables de nous aider dans notre rivalité avec le monde communiste. » Tel est le sentiment général, et, avec des nuances, celui de la majorité des hommes politiques. Une élite plus éclairée s'efforce de connaître et de comprendre les difficultés propres des divers pays étrangers. Elle est persuadée que seule une coopération plus étroite de l'Amérique avec les Nations-Unies permettrait de résister à la nouvelle tactique communiste, à cette offensive de paix et de conciliation, beaucoup plus dangereuse que les menaces guerrières du regretté Staline. Le gouvernement Eisenhower a mis en avant un programme de désarmement méthodique, contrôlé par les Nations-Unies. Il accepterait de confier aussi à cette organisation le soin de répartir l'aide économique aux nations sous-développées, mais comment amener le Congrès, et plus encore l'opinion publique, à admettre que les forces armées américaines et les dollars américains tombent sous la dépendance d'une autorité internationale où communistes, anticommunistes et neutralistes siègent côte à côte ?

En tous les cas, ce n'est pas en pleine campagne électorale qu'un pareil effort d'éducation peut commencer. Ce n'est pas non plus, pour le parti sortant, le moment d'admettre que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Les chefs républicains savent que la situation internationale est loin d'être rassurante. Il faudrait qu'ils soient des saints pour le proclamer à un corps électoral qui admire surtout en eux les mainteneurs, sinon les garants de la paix. Toutes les enquêtes sont d'accord à ce sujet : la question capitale que se posent les citoyens est celle de savoir laquelle des deux équipes en jeu est la plus capable de maintenir la paix. Beaucoup de cultivateurs, mécontents de la politique agricole d'Eisenhower, n'en déclarent pas moins qu'ils voteront encore pour lui : « Il a arrêté la guerre de Corée... C'est grâce à lui que nos fils travaillent aux champs à nos côtés plutôt que de se battre en Chine ou au Viet-Nam. » L'Amérique est en paix, le monde est en paix. N'en demandons pas davantage. Il sera temps, après les élections d'examiner ce que vaut cette paix. Telle est l'attitude des chefs républicains qui tiennent à se présenter avant tout comme le parti de la paix.

On conçoit leur embarras quand, le 25 juillet dernier, Nasser mit la main sur le canal de Suez. La première réaction du Gouvernement amé-

ricain fut de soutenir la France et l'Angleterre, et d'obliger le dictateur égyptien à respecter les obligations internationales de son pays. Il fallait donc lui donner l'impression que les États-Unis ne reculeraient pas au besoin devant l'emploi de la force pour assurer le triomphe du droit. Il n'était pas nécessaire, d'ailleurs, qu'ils agissent eux-mêmes. Il suffisait qu'ils donnent leur appui moral et économique à leurs alliés occidentaux. Quelques jours après, le Département d'État battait en retraite, et il n'a pas cessé de le faire, dans la crainte d'encourager une guerre en Orient entre les deux grandes puissances coloniales et les Arabes groupés autour de Nasser. Le souci de maintenir la paix, les apparences de la paix, ne connaît plus de limites. Il a poussé M. Dulles jusqu'à séparer nettement la politique américaine du « colonialisme » de ses alliés. Seule la peur panique de l'électeur peut expliquer une telle reculade.

L'opposition a souligné les maladresses du secrétaire d'État, mais s'est refusée à une attaque à fond sur ce terrain. Stevenson et Kefauver reçoivent depuis plusieurs semaines les rapports secrets sur la situation politique internationale qui, en temps normal, vont au seul président. Ils n'ont pas voulu ajouter aux difficultés présentes de leur pays et du monde en critiquant la politique extérieure du Gouvernement. D'ailleurs, auraient-ils eu une meilleure solution à conseiller ? Les États-Unis se trouvent dans une position extrêmement difficile, pris qu'ils sont entre leurs meilleures alliées, la France et l'Angleterre, et le monde arabe qui joue de l'antagonisme entre communistes et anticommunistes. En subissant ce chantage, ne risquent-ils pas de perdre sur les deux tableaux ? C'est ce que pensent les meilleurs journalistes américains. Ils constatent impartialement que les deux partis n'ont que de bonnes intentions à offrir dans le domaine de la politique extérieure.

Les démocrates, que ce soit Stevenson ou Dean Acheson, l'ancien secrétaire d'État de Truman, réclament à bon droit une politique de large compréhension, veulent à la fois que les États-Unis améliorent leurs relations avec leurs alliés occidentaux et gagnent la confiance du monde arabe et du monde asiatique, mais ils reconnaissent eux-mêmes qu'ils ne voient pas pour le moment moyen de concilier ces propositions apparemment contradictoires, pas plus qu'ils n'expliquent comment ils feront, sur le plan intérieur, pour accroître les dépenses et diminuer les impôts. « Qui veut peut », répondent-ils aux curieux d'indications précises. A dire vrai, ce n'est peut-être pas à nous de leur jeter la pierre. La cohérence et la clarté que nous cherchons en vain dans la politique américaine, se découvrent-elles si nettement dans la nôtre ?

La vie sérieuse recommencera pour les Américains le 7 novembre prochain. Quelle que soit l'équipe qui l'ait alors emporté, elle aura à faire face aux réalités un instant oubliées : à l'intérieur les menaces d'inflation, le problème de l'intégration scolaire dans le Sud, à l'extérieur la sournoise poussée communiste dans le Proche et le Moyen Orient, la révolte grondante ou ouverte des peuples pauvres et naguère protégés

contre l'Occident inquiet et divisé. En ce bel automne doux et lumineux, laissons-nous aller quelques jours encore à l'illusion qu'il suffira de conserver à la tête du gouvernement le George Washington du xxe siècle ou de le remplacer par un nouveau Jefferson, aimé des intellectuels, pour que les États-Unis entraînent le reste du monde vers quelque nouveau Paradis terrestre, où capitalistes et communistes, Juifs et Arabes, colonialistes et colonisés, vivront en paix comme jadis tigres et gazelles, loups et brebis, sous l'œil de l'innocent Adam.

JEAN CANU

CHRONIQUE DES LIVRES

L'OMBRE DU DINOSAURE

par Arthur Koestler *(Calmann-Lévy)*

Le premier volume d'essais de Koestler, *le Yogi et le Commissaire*, paru en Angleterre en 1944 et en France en 1949, était centré sur les problèmes que pose le totalitarisme. Il y a plus de variété dans ce second volume, dont la composition s'échelonne entre 1946 et 1953 : de la critique littéraire, une très divertissante « Anatomie du Snobisme », un « Petit Manuel des Névroses Politiques », des textes de conférences ou de causeries, un chapitre très hétérodoxe sur la position des Juifs dans le monde depuis la création de l'Etat israélien. Dans le dernier chapitre, Koestler essaie de dégager les traits d'une philosophie ou d'une foi nouvelle qui convienne à nos connaissances. Ce chapitre a donné son titre au recueil. Mais au fait, que devons-nous voir dans ce « dinosaure » ? Le mélancolique survivant de l'âge du libéralisme, ou un spécimen des monstres que produit notre planète ? Peu importe. L'on retrouvera ici à chaque page la vigueur intellectuelle de l'auteur, son ironie mordante, sa haine des lieux communs, des jardins d'enfants et des paradis illusoires.

P. F.

STEINBERG

Gallimard publie un album de dessins de Saül Steinberg. C'est une célébrité aux U.S.A. Beaucoup de ses confrères l'estiment assez pour le copier, exemple que suivent d'ailleurs certains dessinateurs français. Steinberg est un caricaturiste triste, qui excelle à dégager le ridicule des hommes et paraît avoir une horreur profonde du couple. Il n'est pas un seul de ses ménages qui ne soulève le cœur, ce qui est un bon exemple d'efficacité artistique. On ne peut jamais dire, d'ailleurs, qu'il voie faux, mais il préfère ce qui est bas ou absurde. Du point de vue de la facture, c'est un véritable artiste qui réussit constamment à se renouveler. Certains de ses dessins font songer à Daumier, d'autres à Dubout, d'autres à des dessins d'enfant. Il a un goût marqué pour les arabesques et les pattes de mouche — et on le voit soudain se lancer dans une sorte de broderie de lignes qui fait penser aux lingeries 1900. Avec quelques courbes en bouquet, il peut évoquer, en virtuose, une gare et les lignes de chemin de fer qui y convergent. Ex-architecte, il fait des caricatures d'architecture, souvent spirituelles, toujours tourmentées. D'aucuns l'admirent beaucoup de loger des photographies au milieu de ses dessins et de fabriquer des bonshommes en juxtaposant des empreintes digitales. Oui, c'est imprévu, c'est curieux, comme ces feuilles de température qu'il emploie aussi pour figurer un gratte-ciel qu'il plante au milieu d'un tas de microbes qui sont des hommes. Son imagination peut être dépravée : il adore coller une perruque sur des jambes féminines. Au total, cet humoriste désespéré est habile, surprenant, parfois agaçant. On peut éprouver une solide aversion pour sa vision de l'humanité, on a maintes raisons de trouver que son invention manque de spontanéité, mais on ne peut contester son talent.

M. T.

(Suite de la chronique des livres page 71.)

HENRI IV

FAILLIT ÊTRE SAUVÉ

par Philippe Erlanger

Le cas de la demoiselle d'Escoman qui voulut sauver Henri IV, puis le venger et subit de ce fait un véritable martyre, est pathétique entre tous. Cette créature intrépide n'a pas seulement épouvanté de son temps les premiers personnages de l'État, elle a irrité après sa mort nombre d'historiens aux yeux desquels on ne pouvait contester sans sacrilège que le crime de la rue de la Ferronnerie fût l'acte isolé d'un demi-fou. Aussi les calomnies, les outrages, les faux dédains n'ont-ils cessé de la poursuivre. Et, pourtant, il ne manque pas de documents connus ou inédits pour confirmer ce qu'un examen objectif des faits aurait dû laisser pressentir ; la noblesse, la bonne foi, l'incroyable courage d'une femme, victime de son loyalisme à un souverain qui ne connut même pas son existence.

La d'Escoman faillit jouer dans l'Histoire de France un rôle décisif. Elle y fit une entrée fort discrète en 1608, alors que Henri IV et la Maison d'Autriche se préparaient à un duel apparemment inévitable. Certes, le Béarnais ne songeait pas à réaliser le Grand Dessein tel que, longtemps après, Sully devait le décrire en dictant ses *Mémoires*. Mais il était résolu à briser l'hégémonie des Habsbourg, à rompre l'étau dans lequel l'Espagne et l'Empire menaçaient d'écraser la France. Depuis deux ans, il travaillait à former un puissant réseau d'alliances qui lui permettrait, le moment venu, d'arriver à ses fins.

L'Espagne, consciente de la menace, s'efforçait par tous les moyens de l'écarter. Fort habilement, elle identifiait sa cause à celle de l'Église, de la Catholicité tout entière. En France, à la Cour, chez la reine en personne, un parti puissant voyait ainsi les choses, croyait Henri IV prêt à se muer une fois encore en champion du protestantisme. Au vrai, il s'agissait bien d'un conflit idéologique. Déjà, les prédicateurs tonnaient contre les funestes projets du roi. Déjà s'étaient regroupés les artisans de la conspiration permanente formée depuis son avènement contre l'ancien excommunié.

— Ci-dessus cliché Bulloz.

A cette conspiration appartenaient les Concini, favoris florentins de la reine Marie de Médicis, la maîtresse du Vert Galant, Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil, et le duc d'Épernon, colonel général de l'Infanterie, jadis « vizir » de Henri III.

Henriette ne pardonnait pas à Henri de lui avoir promis le mariage et de lui avoir manqué de parole malgré la naissance de leur fils Gaston. En 1604, l'Espagne avait reconnu les droits de cet enfant. A la suite de quoi s'était tramé un vaste complot impliquant le meurtre du roi.

L'affaire découverte, le Béarnais n'en avait pas moins rouvert les bras à cette Dalila qui voulait sa mort. Mais, en 1608, son amour commençait de s'éteindre et Henriette se voyait avec horreur privée d'époux, privée d' « état » devant une existence manquée. L'esprit de vengeance, l'espoir d'épouser le duc de Guise malgré l'opposition du roi la rejetaient vers le parti espagnol. A tel point que Concini avait réussi à la réconcilier avec sa rivale détestée, Marie de Médicis. Car la reine, arrière-petite-fille de Charles-Quint par sa mère Jeanne d'Autriche, révérait le Roi Catholique et « avait l'Espagne dans le cœur ».

Envers le duc d'Épernon dont il se savait haï, Henri IV agissait comme Napoléon devait agir envers Talleyrand : sans mettre hors d'état de nuire cet homme puissant et redoutable, il lui infligeait des vexations constantes, avivait sa haine. Quoique les preuves de ses trahisons fussent toujours restées invisibles, le duc redoutait une guerre victorieuse à l'issue de laquelle son maître se sentirait assez fort pour le briser. Au demeurant, un traité secret le liait à l'Espagne depuis 1595.

Des intérêts concordants unissaient donc autour de la Maison d'Autriche la reine et son entourage, Mme de Verneuil et l'ancien favori de Henri III. Deux ministres au moins, Villeroy et Sillery, partisans eux aussi de l'alliance espagnole, servaient la même cause. Entre ces personnages disparates s'agitait une petite femme bientôt sexagénaire, sèche, brune, méchante, mais non dépourvue de charme, ni d'esprit, mêlée à toutes les intrigues de la Cour : Mlle Charlotte du Tillet avait été la maîtresse d'Épernon qui lui restait fort attaché, elle était dame d'honneur, confidente de la reine, amie intime de la marquise de Verneuil. Elle devait être la cheville ouvrière d'une entreprise qui visait d'abord à imposer les mariages espagnols, c'est-à-dire ceux du dauphin avec une infante, et de Madame Élisabeth de France avec le prince des Asturies. Après quoi, la voie s'ouvrirait devant le renversement du jeu diplomatique, la revanche des ultra-catholiques en France, un changement de règne enfin. Toutes espèces de prédictions et de signes surnaturels n'annonçaient-ils pas la mort prochaine de Henri IV ?

***

Jacqueline Le Voyer, native du village d'Orfin, était une créature un peu boiteuse, un peu bossue, dotée d'une assez jolie figure et d'une langue

habile, discrète pourtant, non moins que rusée, fort experte en intrigue. Elle n'avait pas un sol vaillant. Son mariage avec un soldat aux gardes, Isaac de La Varenne, sieur d'Escoman, fut une source de malheurs. Ce sacripant, qui la battait comme plâtre, obligea l'infortunée à se prostituer avant de l'abandonner sans ressources ainsi que leur enfant.

Ayant mis son fils en nourrice, Jacqueline essaya de se placer dans l'hôtel de quelque Grand.

Des âmes compatissantes la recommandèrent à la reine Marguerite[1] qui se renseigna sur elle. On aurait pu croire la scandaleuse Margot disposée à pardonner des « galanteries ». Ce fut le contraire. Rebutée, la demoiselle d'Escoman — on la nommait ainsi parce qu'elle n'était pas noble — parvint à être admise chez une sœur de la marquise de Verneuil. Elle y joua le rôle d'une *dariolette*[2], faisant les commissions délicates, organisant les rendez-vous clandestins, gardant jalousement les secrets de sa maîtresse.

Là-dessus, Henriette d'Entragues qui venait de manquer sa rentrée à la Cour et recommençait à filer des trames dangereuses, éprouva le besoin d'avoir auprès d'elle une personne sûre. Sa sœur lui céda la d'Escoman.

La curiosité était le moindre défaut de cette femme, dont les yeux et les oreilles restaient constamment ouverts. Bientôt Jacqueline, traitée en confidente, fut le témoin, parfois l'instrument, des étranges menées de la marquise. Habituée aux histoires d'amour, elle s'étonna sans le montrer de se voir jetée en pleine politique. Et quelle politique !

Mme de Verneuil recevait « des Français d'apparence, mais non de cœur ».

Ils parlaient de convaincre Madrid que, lié par sa Cour, son Conseil et l'opinion publique, le roi était impuissant à réaliser ses projets personnels et que, sous cette triple pression, il serait bientôt contraint de venir à l'alliance espagnole. Le Roi Catholique devait donc attacher peu de créance aux propos de M. de Vaucelas, représentant de Henri IV, mais en croire l'ambassadeur de la vraie France.

Cet ambassadeur, Concini l'avait choisi, mis au centre de la conspiration : c'était celui du grand-duc de Toscane près de Philippe III. On le renseignait si exactement sur tout ce que se disait, s'élaborait, s'accomplissait au Louvre, à Fontainebleau, au sein même du Conseil, que son autorité écrasait celle du malheureux Vaucelas.

Les informations — parfois obtenues grâce aux bavardages du Béarnais qui tenait mal sa langue — prenaient la route des Pyrénées non sans être passées à travers d'étranges mains.

Henriette avait des créatures tels Thomas Robert, prévôt de Pithiviers, ou Sedain, banni depuis 1604 et caché à Paris. Celui-là, courrier fidèle, acheminait vers l'Espagne les pièces qu'il recevait souvent de Jacqueline.

Écoutant des palabres, portant des documents, la jeune femme était

1. Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, qu'il avait répudiée en 1599.
2. Dans *Amadis de Gaule*, Dariolette porte les lettres d'amour.

parvenue à démêler bien des choses. Sauf une, la plus stupéfiante et dont hélas ! elle n'avait aucune idée : le lien qui unissait à Marie de Médicis la favorite et ses inquiétants alliés.

L'humble fille révérait naïvement le héros et sa compagne. Elle ne pouvait prêter à la reine d'autres traits que ceux d'une épouse exemplaire.

On entra dans la semaine de Noël (1608). La pieuse marquise de Verneuil se rendait chaque jour à l'église de Saint-Jean-de-Grève où un peuple nombreux écoutait la parole du Père Gonthier.

Les prêches de ce fougueux Jésuite rappelaient le temps de la saint Barthélemy. Les protestants y étaient couramment traités de canailles et de vermines. Quant au monarque, des allusions transparentes lui prêtaient l'hypocrisie des Pharisiens, les mœurs des Infidèles.

Le jour de Noël, la foule avait envahi l'église de Saint-Jean-de-Grève. Cependant, à travers deux rangées de stalles situées derrière un pupitre, on voyait un seul homme en prières : c'était le duc d'Épernon.

L'office divin avait déjà commencé, lorsque entra la marquise de Verneuil que suivait la demoiselle d'Escoman. Henriette marcha jusqu'à M. d'Épernon, s'assit à ses côtés. La d'Escoman prit place devant eux, au milieu d'une rangée entièrement vide. Ainsi, elle les séparait des oreilles indiscrètes. Sous sa garde, le duc et la favorite pouvaient deviser à loisir.

Ils ne s'en privèrent point. Leur entretien dura longtemps et se poursuivit, tandis que du haut de la chaire, le Père Gonthier évoquait l'Apocalypse.

Jacqueline, malgré ses efforts, percevait mal le sens de leur murmure. Elle comprit pourtant qu'il s'agissait de Sa Majesté dont le nom revenait constamment. Au bout d'un moment, elle n'eut plus de doute : ces propos mystérieux « concluaient à la mort du roi ».

Un grand trouble envahit la pauvre créature, suivi d'une exaltation singulière. Jacqueline devinait soudain le sens de sa misérable vie et comment elle rachèterait ses péchés. La Providence l'avait conduite à travers d'horribles chemins pour lui permettre de sauver le roi et le royaume.

Lorsque la d'Escoman quitta l'église Saint-Jean-de-Grève sur les pas de sa maîtresse, cette pensée lui avait donné l'exaltation qui suscite les visionnaires, les héros et les martyrs.

Jacqueline résolut d'agir quand elle détint une lettre compromettante destinée à toucher Sedain, d'abord, le Conseil de Madrid ensuite. Cette pièce lui servirait de passeport.

Auprès de qui ? Qui écouterait une fille galante accusant sa patronne ? Qui, ayant su comprendre l'affreuse vérité, posséderait assez d'autorité pour faire partager sa conviction aux Grands de la Cour ?

Jacqueline chercha longtemps. Puis Dieu, pensa-t-elle, l'illumina. Et l'ancienne prostituée s'en fut trouver la personne la plus vertueuse, la plus savante, la plus sage de Paris : Mlle de Gournay, fille spirituelle de Montaigne.

Mlle de Gournay fut troublée en écoutant son étrange visiteuse. On l'eût été à moins. Elle hésita quelque temps, songea à prévenir une femme de chambre de la reine, puis, se ravisant, demanda au comte de Schomberg de venir la voir « tout présentement ». Schomberg, grand ami de Sully, dînait précisément chez le ministre. Il se rendit à la convocation de la vieille demoiselle, revint, bouleversé, et conta ce qu'il venait d'apprendre.

On pensera que Sully s'alarma, fit chercher la d'Escoman afin de l'interroger, mit la police en alerte et avertit le roi. Mais non.

« La chose, dit-il en ses *Mémoires*, était trop de conséquence pour la mépriser ou la tenir sous le silence ; d'un autre côté la révéler à Sa Majesté, c'était s'exposer à se faire autant d'ennemis implacables de tous ceux sur qui tombait l'accusation... Nous convînmes que Schomberg en parlerait au roi avec *le plus de circonspection que faire se pourrait* et que, si Sa Majesté demandait à connaître les complices, il lui indiquerait les deux femmes qui viennent d'être nommées comme celles qui étaient le plus en état de l'instruire. » Quelle circonspection en effet !

Mlle de Gournay et Schomberg en montrèrent davantage encore quand ils découvrirent le détestable passé de la demoiselle d'Escoman.

Le roi apprit néanmoins qu'on parlait d'un nouveau complot de sa maîtresse. Il le lui dit au cours d'une scène où, repris par la jalousie, il lui reprocha amèrement ses amours avec le duc de Guise. Mais il ne l'attaquait qu'afin d'être vaincu et Henriette fit sans aucune peine croire à son innocence.

Sortie de ce mauvais pas, la marquise se demanda qui la trahissait. Elle songea à la dariolette et jugea prudent de la confier à la garde de Mlle du Tillet. Jacqueline accepta volontiers de loger chez l'ancienne maîtresse d'Épernon. Elle devait affirmer à son troisième procès y avoir rencontré deux fois Ravaillac. On verra plus loin ce qu'il en faut penser.

Quelques semaines après, le départ imminent d'un nouveau courrier pour l'Espagne décida la demoiselle d'Escoman à révéler une fois encore la trahison et le complot. A ce coup, l'audacieuse ne s'embarrassa point d'intermédiaires. Elle s'en fut droit au Louvre, parvint jusqu'à l'appartement royal et fit appeler la femme de chambre Catherine. Catherine la reçut. Jacqueline demanda une audience de la reine, déclarant qu'elle voulait rendre à Leurs Majestés un service d'importance. Elle ajouta — imprudemment — qu'elle détiendrait le lendemain des lettres destinées au Conseil espagnol et grâce auxquelles serait prouvée la véracité de ses dires.

Catherine disparut quelque temps avant de livrer la réponse. La reine devait se rendre à Chartres : elle accueillerait la solliciteuse à son retour, trois jours après. Trois jours... La d'Escoman ne pouvait retarder le courrier si longtemps sans risquer d'être découverte. Elle laissa donc le paquet suivre sa route, mais ne manqua pas de revenir au Louvre à l'heure prescrite.

Introduite dans le cabinet même de Marie de Médicis, elle attendit. Elle attendit toute la journée. Le soleil se couchait quand l'huissier vint lui apporter des excuses : la reine l'avait oubliée et maintenant roulait vers Fontainebleau !

Jacqueline rentra chez Mlle du Tillet. Pendant quelques semaines elle se tint coite, puis une résolution plus farouche la remit en mouvement. On la vit frapper à la porte de la maison des Jésuites et demander le P. Cotton, confesseur du roi. Le Père Cotton étant absent, la visiteuse fut invitée à revenir le lendemain. Le lendemain, le confesseur avait, lui aussi, gagné Fontainebleau. Comme Jacqueline insistait, on la conduisit chez le Père Procureur.

La pauvre femme se crut au port, raconta son histoire et pria le Père d'en informer immédiatement le Père Cotton afin que celui-ci pût avertir le roi.

— Je ferai ce que Dieu me conseillera, répliqua froidement le Père Procureur. Allez en paix et priez Dieu.

— Mais, mon Père, si l'on tue le roi ?

— Le roi est bien gardé, mêlez-vous de vos affaires ou l'on vous accusera d'être de la partie.

Jacqueline s'enflamma :

— Si vous manquez d'écrire au Père Cotton, j'irai à Fontainebleau et vous accuserai devant Sa Majesté d'avoir souhaité sa mort !

Cela radoucit immédiatement le Jésuite qui promit d'agir.

Le diable menait apparemment cette affaire, car, peu de jours après, le « nourrisseur » chez lequel d'Escoman avait mis son fils somma la malheureuse de le payer ou de reprendre l'enfant. Payer ? Mme de Verneuil, dont la défiance s'était fortifiée, avait resserré d'autant les cordons de sa bourse. Jacqueline dut aller quérir son fils.

Qu'en pouvait-elle faire sans argent dans une maison de conspirateurs qu'elle trahissait ? Elle prit l'affreuse décision de l'abandonner sur le Pont-Neuf. Or, elle était étroitement surveillée depuis ses démarches. C'est dire qu'on l'arrêta sans retard.

L'exposition d'enfant méritait la mort. Ayant subi une longue détention à l'Hôtel-Dieu, puis au Châtelet, puis à la Conciergerie, la d'Escoman fut condamnée. Elle se pourvut en appel, eut la chance de rencontrer des juges compatissants qui cassèrent l'arrêt et la reléguèrent en un couvent aux frais de son mari.

Pendant son double procès, elle ne dit pas un mot du complot et ce silence lui a causé grand tort auprès des historiens. Mais, après de telles expériences, n'était-elle pas fondée à craindre qu'une parole imprudente achevât de la perdre ?

Au demeurant, elle n'abandonna pas sa mission. Du fond d'une geôle infecte, sous la menace du supplice, cette femme héroïque essaya encore de sauver le roi. Elle trouva moyen de parler à un apothicaire de la reine et le chargea d'un dernier message. Cela n'éveilla aucun écho.

Des mois passèrent. Le 14 mai 1610, Henri IV tomba sous le couteau de Ravaillac, le lendemain du sacre de la reine, cinq jours avant de commencer la guerre à laquelle il s'était résolu et qui pouvait changer l'évolution de l'Histoire. Sa mort sauvait la Maison d'Autriche comme l'avaient servie à point nommé les meurtres de Coligny, de Guillaume le Taciturne et de Henri III. Elle assurait en France le triomphe du parti espagnol.

La d'Escoman, toujours en captivité, ne demanda pas à être entendue et certains ont voulu voir dans ce silence une preuve de son imposture. Mais la malheureuse savait que, si elle parlait, elle courait un risque terrible, vraisemblablement inutile. L'affaire du prévot de Pithiviers démontra bientôt ce qu'il en coûtait à un prisonnier de la Conciergerie d'avoir été trop bavard.

Ce Thomas Robert, serviteur fidèle des Entragues, jouait aux boules à Pithiviers au moment où le crime se perpétrait. Soudain, ne pouvant se contenir, il s'écria :

— Le roi vient d'être tué ! Il est mort à cette heure, n'en doutez pas !

Quand l'événement fut connu, on arrêta le prévot, on le mena à Paris, on le jeta en un cachot de la Conciergerie. C'est là qu'on le trouva étranglé par les cordons de son caleçon [1].

Jacqueline évita de s'exposer à subir le même sort. Elle ne parut pas à l'étonnant procès de Ravaillac où, sauf le Père d'Aubigny, Jésuite, qui s'en tira de son mieux, nul ne fut interrogé parmi les multiples personnages mêlés à l'aventure du « parricide [2] ». Celui-ci fut expédié dès le 27 mai. Il mourut « saintement », selon l'expression du nonce Ubaldini, ayant attesté qu'il n'avait point de complice, mais non sans avoir dit plusieurs choses qui, en d'autres circonstances, auraient fait « rebondir l'affaire » : il connaissait Épernon, gouverneur de sa ville natale, Angoulême ; il s'était gardé de frapper avant le sacre de la reine, assurant ainsi la régence à Marie de Médicis (le sacre avait eu lieu le 13 mai, le meurtre le 14) ; il avait été « persuadé » que le peuple voulait la mort de Henri IV ; il avait consulté plusieurs religieux sur le meurtre des rois, et cela en dehors de la confession.

Lorsque, à la fin de l'année, la d'Escoman fut libérée, tout cela semblait déjà lointain. La France était « retournée comme un gant ». Marie de Médicis exerçait la régence grâce à un coup d'État accompli par Épernon moins d'une heure après le crime. L'Europe avait été abandonnée à l'Espagne qui contrôlait le gouvernement de la France même :

1. Cette mort rappelle de manière saisissante celle d'Almeyreda.

2. Ravaillac avait conté ses « visions » au Père d'Aubigny, lui avait montré son couteau, parlé du cœur royal qu'il fallait « changer » et dit son intention de « voir » Henri IV. Le Père, affectant de ne rien comprendre, lui avait conseillé « de manger de bons potages et de prier Dieu ». Il fut seul à être interrogé parce que le Parlement haïssait les Jésuites. Il répondit à la question du juge : « Nous sommes religieux qui ne savons ce que c'est que le monde », et nia avoir jamais vu Ravaillac. Celui-ci donna la preuve du contraire.

son ambassadeur siégeait au Conseil ! Sully attendait sa disgrâce. La Cour, les Grands, les Concini dilapidaient joyeusement le trésor de Henri IV.

La petite bossue osa troubler cette fête. Le 15 janvier 1611, elle se rendit chez la reine Marguerite, réussit à être reçue, écoutée. Elle conta son histoire et celle de ses vaines démarches, accusa le duc d'Épernon, la marquise de Verneuil, Mlle du Tillet, d'avoir comploté la mort du roi.

Marguerite de Valois avait traversé trop de drames politiques pour être désarçonnée. Elle enjoignit à Jacqueline de revenir le surlendemain. Entre temps elle avertit la régente et le duc lui-même. Le 17, quand la d'Escoman développa son récit, Épernon et quelques envoyés de la reine, cachés derrière une tenture, ne perdirent pas une de ses paroles.

Selon le rapport de l'ambassadeur vénitien Foscarini, la jeune femme déclara « que l'assassin allait très souvent chez Mlle du Tillet, favorite dudit duc ; que la marquise de Verneuil avait eu une grande part dans l'affaire parce qu'elle espérait que naîtrait un soulèvement dans le royaume, être, elle, épousée par le duc de Guise, qu'elle se serait fait proclamer régente, le marquis de Verneuil roi et le duc d'Épernon connétable ; qu'elle avait les moyens de prouver ces vérités ».

Épernon n'en put entendre davantage : il bondit dans la pièce, accabla la dénonciatrice d'injures, la menaça. Jacqueline soutint sa fureur sans se troubler. Le président Jeannin (un des principaux ministres) parut à son tour et lui demande quels mobiles la faisaient agir.

— Pour décharger ma conscience ! répondit l'intrépide créature.

Le jour même elle était arrêtée, reconduite à la Conciergerie. Il faut admirer sa vaillance, car, selon les lois du temps, elle devait prouver ses dires ou être mise à mort.

En prison, elle articula une nouvelle accusation contre Henriette d'Entragues, coupable, dit-elle, d'avoir fait assassiner le prévôt de Pithiviers. L'opinion se passionna aussitôt. « On ne peut encore savoir si ladite demoiselle agit par folie ou désir d'offenser le duc et les autres », écrivit Foscarini le 18 janvier.

On confronta Charlotte du Tillet et la d'Escoman. Les deux femmes se chantèrent pouilles, se frappèrent, se lancèrent mutuellement à la tête leurs débordements et leurs secrets scandaleux. Cela fit beaucoup rire. Mais, quand un valet de Mlle du Tillet avoua avoir vu Ravaillac chez sa maîtresse, nul ne rit plus. Jacqueline commençait à toucher par son courage et son obstination : « Elle parle bien et de bon sens, notait L'Estoile, résolue, ferme et constante sans aucune variation en ses réponses et ses accusations, munie de preuves très fortes qui rendent les juges tout étonnés. »

Le procureur La Guesle, créature de la Cour, tenta une diversion, réclama le supplice de la d'Escoman pour « sorcellerie, fabrication de fausse monnaie, et d'autres crimes encore ». Le premier président Achille de Harlay, hors de lui, chapitra durement La Guesle, lui reprocha son

ingratitude envers le roi défunt et lui ordonna de sortir. L'avocat général Servin demanda l'arrestation d'Épernon. Il ne l'obtint pas. « Pour l'importance du sujet, il fut décidé d'avoir plus mûre considération », écrivit Foscarini. Ayant appris la chose, Épernon menaça Servin de le tuer.

Le 30 janvier, le premier président convoqua à son hôtel Mme de Verneuil et l'interrogea *pendant cinq heures*. Aussitôt après, la reine, inquiète, lui fit demander « ce qui lui semblait de ce procès ».

— Vous direz à la reine, répondit Harlay au messager, que Dieu m'a réservé de vivre en ce siècle pour voir et entendre des choses étranges que je n'eusse jamais cru pouvoir voir, ni ouïr de mon vivant.

Un autre gentilhomme, voulant le sonder, lui dit que la d'Escoman parlait sans preuves :

— Il n'y en a que trop, s'écria le vieil homme levant les bras au ciel, il n'y en a que trop !

Cependant Épernon vivait dans une angoisse mortelle. On le voyait courir à toute heure chez son ami, le président Séguier. Un jour, n'y tenant plus, il se rendit auprès du premier président lui-même, mais ne pouvant forcer son naturel, il y alla botté, éperonné, l'épée au côté. M. de Harlay en fut scandalisé :

— Je n'ai rien à vous dire, je suis votre juge.

— C'est en ami que j'ai pris la hardiesse de venir.

— Je n'ai pas d'amis, je vous ferai justice. Contentez-vous de cela.

Le duc se plaignit à la reine qui fit prier Harlay de le traiter moins brusquement.

L'affaire parut bientôt si grave, que les juges décidèrent de tenir les interrogatoires secrets, jurèrent solennellement sur l'Évangile de n'en rien révéler à quiconque. Heureusement, la République de Venise avait de bons espions : le 2 février, Foscarini informait la Sérénissime de l'aveu capital :

« *Mlle du Tillet a confessé qu'elle connaissait l'assassin du roi à qui elle a donné plusieurs fois de quoi vivre, point que les juges ont estimé important...* Le Parlement montre résolution d'aller plus avant et de trouver le fond de tant de malignité, *mais beaucoup croient que la main qui a déjà dirigé et assoupi toute l'histoire avec le moindre mal est à l'affût...* La Coman se montre de très bon esprit et personne ne dit plus qu'elle est poussée par la folie. »

Des juges soucieux de connaître la vérité auraient pu partir de là pour chercher des réponses à beaucoup de questions troublantes : Épernon, gouverneur de la ville natale de Ravaillac et qui le connaissait, Épernon avait-il pu ignorer que ce visionnaire avait consulté maint religieux sur le « tyrannicide » et multiplié ouvertement les démarches afin d'approcher le roi ?

Comment le misérable illuminé était-il instruit des choses de la politique au point d'avoir attendu le sacre de la reine, ce sacre qui donnait

au parti espagnol l'assurance de saisir le pouvoir, dès la mort de Henri IV ?

Pourquoi Ravaillac, enfin décidé après force hésitations avait-il, une troisième fois, entrepris le voyage d'Angoulême à Paris, quand précisément la date du sacre venait d'être fixée ?

Comment était-il informé qu'entre le sacre et le départ du roi pour l'armée, le 14 mai serait le seul jour propice à un attentat [1] ?

Qui l'avait « persuadé » de la haine du peuple contre le fauteur d'une guerre impie ?

Comment la marche des événements avait-elle été connue dans ses détails, au moins depuis le 2 mai ? (Une foule de gens en Allemagne et aux Pays-Bas savaient dès cette époque que le roi serait tué *à coups de couteau* avant de commencer la guerre [2].)

Pourquoi Épernon, enlevant Ravaillac de l'hôtel de Retz où on l'avait d'abord conduit, l'avait-il gardé en sa propre maison du 16 au 17 mai ?

Mais le Parlement tremblait de faire des découvertes capables de provoquer un soulèvement, une guerre civile. Voulant circonscrire le péril, il poussa uniquement la dénonciatrice sur son point faible, c'est-à-dire sur ses relations avec Ravaillac.

Jacqueline affirmait avoir rencontré l'homme d'Angoulême à l'Ascension et à la Fête-Dieu (1609). C'était plausible, puisque, lors de son second voyage, le meurtrier se trouvait à Paris « vers la Pentecôte », comme il le déclara. En revanche, Ravaillac, encore flottant à cette date, ne pouvait avoir confié à la dariolette son horrible projet. Soit que la captivité eût exalté son imagination, soit qu'elle pensât rendre son histoire plus convaincante, la d'Escoman y ajoutait des éléments inventés. Elle ne put montrer un billet par lequel Mme de Verneuil lui aurait recommandé Ravaillac. Elle fut confondue devant le *plancher* de la chambre où le monstre, disait-elle, avait brisé son couteau en le laissant choir *entre deux carreaux*.

Ces mensonges, dont tirèrent profit les juges dévoués à la Cour, devaient également desservir Jacqueline aux yeux des historiens. Ils ne méritaient pas, cependant, d'effacer tout le reste *qui jamais ne fut démenti* : la conspiration du parti espagnol en France pour trahir le roi au profit de la Maison d'Autriche ; les courriers franchissant régulièrement les Pyrénées et portant à Madrid les secrets du Conseil de France (confirmés notamment par une lettre de l'ambassadeur Vaucelas à Henri IV) ; l'entrevue entre Épernon et Henriette à Saint-Jean-de-Grève ; l'étrange accueil réservé aux démarches tentées auprès de la

1. Le 15 mai, le roi devait passer la journée à la chasse, le 16, assister à l'entrée de la reine à Paris, les 17 et 18, présider aux fêtes du mariage de sa fille Vendôme, le 19, rejoindre son armée. A ces dates, il aurait été constamment entouré de courtisans et de soldats. Le 14, au contraire, Henri s'occupant de ses affaires privées, s'exposait, selon son habitude, à tous les contacts.

2. Comme le prouve tout un dossier conservé au Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale.

reine, des Jésuites, de Mlle de Gournay et, grâce à cette personne, auprès de Sully lui-même qui reconnaît le fait en ses *Mémoires*.

Plusieurs auteurs ont tourné en ridicule les mobiles prêtés à Mme de Verneuil et à Épernon. Sans doute, nul ne songeait en 1609 à couronner le petit Verneuil, mais tel avait bien été le but du complot de 1604. Les Entragues ne cessaient de pleurer cette espérance morte et il n'y a pas lieu d'être surpris si l'humble fille, ayant recueilli de tels propos, ne les situait pas exactement. Quant au mariage Guise, Henriette y aspirait bel et bien [1]. Pourquoi s'étonner, d'autre part, qu'Épernon ait ambitionné de succéder au vieux connétable de Montmorency ?

Le Parlement pensait à ces choses et ne savait comment sauver ensemble l'autorité de la régente et les droits de la justice. Il dut se résigner à rendre, le 5 mars, un arrêt stupéfiant : l'affaire était ajournée « vu la qualité des accusés » ; seule, demeurait en prison la malheureuse obligée maintenant de défendre sa vie.

Avant que son sort fût fixé, il importait aux anciens conspirateurs d'écarter un premier président vraiment trop enclin à se prendre pour Caton. Achille de Harlay avait quatre-vingts ans. On lui découvrit soudain des infirmités incompatibles avec sa charge que le vieillard dut vendre, non à son illustre ami de Thou, mais à un élève des Jésuites.

Le Parlement mit encore quatre mois à se décider sur la d'Escoman. Il dut avoir grand'peine à le faire, car la sentence rendue contre elle fut prononcée *par neuf voix contre neuf*. La loi et la logique voulaient que la dénonciatrice fût libérée ou subît la peine du gibet. Épernon avait passionnément réclamé sa mort. Il ne l'obtint pas. *C'est donc que Jacqueline n'avait pu être convaincue de faux témoignage.*

L'infortunée se vit condamner à la prison perpétuelle. On l'isola au fond d'une sorte de niche où, vivant dans une horreur et une saleté sans nom, elle trouva encore la force d'écrire son *Véritable Manifeste sur la Mort de Henri IV*.

Une rétractation l'eût sauvée. Sa persistance réduit à néant l'accusation selon laquelle le besoin d'argent suffirait à expliquer ses actes.

La chute même de Marie de Médicis et de Concini ne la délivra point. Ses révélations inspiraient trop de terreur à tous. Quand Luynes accéda au pouvoir, il la fit passer de la Conciergerie au couvent des Filles Repenties. Là aussi, on lui bâtit une loge murée, à l'abri des regards. Jacqueline d'Escoman y mourut comme une lépreuse.

« A se bander contre les Grands pour le bien public, on n'attrape que des coups de bâtons. » Telle fut, écrite par L'Estoile, l'oraison funèbre de cette femme, héroïne et martyre de la cause du roi Henri.

PHILIPPE ERLANGER

1. Elle le prouva par sa fureur quand Guise épousa Mlle de Montpensier.

BEATA BEATRIX

par Jean Reverzy

Les derniers temps, il semblait avoir du mal à s'endormir, et c'est alors qu'il commença de parler seul. Couchée près de lui, elle faisait semblant de ne pas l'entendre. Certes autrefois, au moment de leurs ennuis, elle l'avait surpris à prononcer des mots qui ne voulaient rien dire. Mais elle s'inquiétait de l'entendre maintenant appeler sa mère. « Il a quelque tracas qu'il me cache, pensait-elle. Ce serait indiscret de lui demander. » Et elle feignait de sommeiller. Lui, comme rassuré, allumait une cigarette et, à voix plus forte, appelait encore. Elle se disait alors que c'était naturel qu'il appelât sa mère et que, s'il n'en parlait jamais, il devait beaucoup la regretter. N'est-ce pas humain d'invoquer les morts ? D'un autre monde, sa mère, peut-être à la même heure, appelait-elle son fils ; et leurs voix pouvaient se rencontrer. Mais il parlait toujours et, troublée, elle eût voulu ne plus l'entendre ; car il racontait des choses singulières : « que les adieux d'aujourd'hui se font sans mouchoir ; que nul encore n'a rien compris au vol des hirondelles ; qu'il faut les voir, de son lit, un jour d'été, par la fenêtre grande ouverte ; qu'ainsi les observent les malades. » Là-dessus, il interpellait des ombres : « Tous des idiots !... Ah ! qu'ils s'en aillent ! » Cependant, un soir, tremblante, elle se redressa pour lui demander : « Mais qu'est-ce que tu as ? Serais-tu souffrant ? » Il répondit : « Je n'ai rien, je parle. » Ce n'était pas pour la rassurer, mais elle n'osa lui en demander davantage : il cachait bien son jeu ou sa détresse. Et elle fit semblant une fois de plus, de s'endormir, alors qu'il appelait encore sa mère. Mais elle s'interrogeait toujours : « Peut-être une lumière pareille à celle de notre lampe éclairait-elle la chambre, la nuit où elle mourut. Je ne me souviens pas, mais, lui il a de la mémoire : et c'est au fond, un inquiet et un tendre. Quand il est nerveux, cette lumière peut lui rappeler des choses. » Réflexions qui la tranquillisèrent à moitié, cependant que, au-dessus d'elle, il continuait de divaguer : « Les idiots ! Ils croient à la charité, à l'avenir, et au malheur des vendredis treize ! » ; et qu'il éclatait d'un rire qui lui fit peur. Pour ne plus l'entendre, elle se cacha la tête sous les draps.

Le matin, elle le retrouvait paisible et reposé. Pas une fois, le jour, elle ne le surprit à parler seul : pas plus que dans le noir d'ailleurs, car il se taisait dès qu'il avait éteint la lampe. Et elle se disait encore que : « C'était seulement un passage ; que beaucoup d'hommes de son âge parlent seul ; qu'il n'est pas que les fous pour divaguer de la sorte ; et qu'il avait toujours été trop sensible. » Alors, elle se fût complètement rassurée s'il n'avait si souvent appelé sa mère, car elle avait lu que les moribonds appelaient leur mère : que cet appel était le dernier de l'agonie des hommes. Et elle frissonnait, cependant qu'adossé à l'oreiller, il faisait des ronds de fumée et murmurait, en les regardant monter au plafond, « que les augures auraient mieux fait d'interpréter le vol des hirondelles, couchés dans leur lit, les jours où ils avaient la fièvre ». Au bout de trois semaines, elle s'inquiéta moins de l'entendre : c'était déjà une habitude qu'elle respectait et qu'elle eût presque craint de déranger. Il lui avait d'ailleurs toujours imposé ses préférences, ses idées et ses rêves ; et elle avait composé avec ses exigences.

Ce n'est que les tout derniers temps qu'elle découvrit en lui d'autres changements, lorsqu'elle le vit, un matin, guindé, une main au revers de son veston, posant devant un miroir : tel, il ressemblait aux personnages de vieilles photographies de famille, accoudés à des guéridons, dont on ne connaît plus le nom. Et il ne broncha pas lorsqu'elle lui demanda s'il s'admirait. « Non, répondit-il, je me regarde. » Ce fut longtemps après qu'elle s'étonna de cette simple réponse : chaque mot qu'il disait semblait déjouer le mystère ; mais ce « je me regarde » lui était resté dans l'oreille. On ne parle pas sur ce ton, au grand jour, et ainsi la nuit, il lui avait répondu : « Je n'ai rien. Je parle ». Oubliant le sens de ses paroles, elle comprit qu'il lui avait fait chaque fois la même réponse, d'une voix qui était en accord avec la nuit. « Et je ne savais pas, pensa-t-elle, que l'on ne parle pas de la même façon à la lumière d'une lampe qu'à la clarté du jour. Ma voix, à moi aussi, doit subir un pareil changement. Et maintenant, quand il se regarde dans une glace, il parle comme il parlerait la nuit. »

Au son de la voix nocturne, elle le regardait mieux et elle le comparait à l'image familière de l'être qu'elle n'avait pas quitté un jour depuis dix ans : le même, certes, mais un peu réduit ; et plus fin, plus net dans les lignes générales, les traits du visage et jusque dans les plis du vêtement. Et aussi plus précis dans le geste : admirable, en somme, par cette sûreté de mouvement qui semblait imposer une volonté contenue pour mieux se manifester à son heure.

Autour de la ville, chaque après-midi, ils faisaient la promenade des ménages. La vie à deux a tôt fait de dessécher les êtres purs : après la flamme, l'amour survivant n'est plus qu'accord de paroles. Dès longtemps, en leur dialogue, les mots quotidiens avaient pris leur place : chacun le savait. Il parlait ; elle l'écoutait : c'était son bonheur de l'entendre et de l'admirer, car elle n'avait jamais douté qu'il fût né avec

des dons rares ; qu'en d'autres circonstances, ou s'il l'avait voulu, il eût occupé une place éminente dans la Politique, les Lettres ou la Marine ; et que, pour son plaisir, de loin en loin il était bon de lui rappeler. Et il suffisait de dire : « Tu aurais pu... », pour qu'il reprît : « Certes, j'aurais pu. Mais, que veux-tu, je suis né avec une cuiller d'argent dans la bouche, ainsi que l'on dit en Amérique — c'était un souvenir de lecture — Après tout, si je ne me suis pas élevé, j'ai tenu. Et nous avons gardé notre rang. » Et, devenu soudain pensif, il semblait faire le compte de ses œuvres : elle le félicitait, en son cœur, bien qu'elle sût qu'il n'avait jamais travaillé et qu'il ne travaillerait jamais... Puis il parlait des bouleversements du monde, de l'évolution irréversible, du déclin des élites et des fortunes : considérations faites à voix de plus en plus basse, à mots jetés, et dont chacun paraissait comme un écho du tintement de la cuiller en argent, qu'à sa naissance il avait tenu entre ses dents. Et, une heure durant, c'était cette joie du langage, cette kermesse de la parole égayant le dialogue étiré sur leur vie. Après quoi, il concluait en affirmant qu'au fond ils étaient tous deux « des gens d'autrefois ». Et, alors, elle s'imaginait en crinoline, sous une ombrelle ajourée, un jour de soleil, parcourant lentement une allée.

Les mots demeuraient encore à leur place. Le soir, après la tisane et avant de monter dans la chambre, il supputait le temps qu'il ferait le lendemain : ç'avait toujours été sa seule préoccupation d'avenir. Et il s'inquiétait de dépressions sur l'Islande, d'un vent modéré soufflant sur l'Aquitaine, de perturbations menaçant la Bretagne. A l'entendre s'exprimer avec des mots choisis, et au trouble de cette voix souterraine, disant d'anciens espoirs et des tendresses, elle croyait plus que jamais à ses grands dons inemployés. Lui, gêné par le regard qui le suivait, s'interrompait, puis reprenait sèchement : « Demain, j'ai rendez-vous avec le notaire. L'après-midi, nous assisterons à l'Office des Ténèbres. » Car il redoutait l'effusion ou, par pudeur, refusait de s'y abandonner.

Tout à fait vers la fin, avant de s'endormir, il parlait seul presque sans s'interrompre, et elle en venait à s'inquiéter qu'il se tût. Il s'en prenait toujours à ceux qui regardent trop les oiseaux : « Ils parlent de petits oiseaux, comme si tous les oiseaux étaient petits. Moi, j'ai tout de suite jugé un homme qui parle de petits oiseaux... C'est un peu comme la petite fleur des champs !... Si, au moins, la religion consentait à se tenir droite ! »

Elle ne disait rien : l'heure n'était pas encore de lui prendre la main et de répondre. Certes, naguère elle avait parlé ; mais ç'avait toujours été comme si elle eût gardé le silence : il fallait bien que quelqu'un suscitât la question et la réponse. Une fois seulement — et cela s'était produit il y a très longtemps — elle avait élevé la voix pour le contredire. Le jour où il avait affirmé « qu'aux yeux d'une femme, le dernier qui a couché avec elle a toujours raison ». Après, ils étaient restés une heure à ne rien se dire.

Beata Beatrix ! Le moment de son bonheur est proche. Il l'entretenait jusque-là de son orgueil ; et maintenant il sait qu'il pourra bientôt lui adresser la parole, et qu'elle répondra. Et c'est bien vrai qu'il avait de grands dons inemployés : mais comme il est sage, il les a réservés pour la fin. C'est pourquoi, chaque nuit, il s'exerce au délire. Déjà il a le ton et, s'il appelle si souvent sa mère, c'est pour trouver l'inflexion la plus vraie de la fidélité et de l'amour. Il mettra tous ses talents à se composer une agonie en accord avec le long sentiment de sa vie et le tintement dernier de la cuiller, agitant la potion de la mort douce. Ceux qu'il interpelle ne sont pas des fantômes, mais les vivants qu'il veut confondre et abolir, pour se trouver seul avec elle, quand le moment sera venu. Alors elle connaîtra le secret de leur histoire et de leur parole. Lui, il voit où il va, il sait ce qu'il fait et ce qu'il dit : il se contient encore en ses discours, car il attend l'heure de la mort pour lui expliquer sa tendresse.

JEAN REVERZY

CHRONIQUE DES LIVRES

FRAPPE, MAIS ECOUTE

roman de M. Enrique Meneses *(Olivier Perrin, éditeur)*

En une fort bonne traduction de M. Guy d'Arcangues, voici un saisissant roman de M. Enrique Meneses, écrivain espagnol. *Frappe, mais écoute* nous offre une peinture de la guerre civile qui, dans les années 1930, déchira l'Espagne. Le ton naturellement passionné s'en attache néanmoins à demeurer humainement impartial. Ne cachant pas les égoïsmes, les incompréhensions, les iniquités du Conservatisme espagnol, l'auteur ne cèle en rien les inqualifiables violences, les barbares cruautés des révolutionnaires. Le plus ardent et le plus noble désir de démêler et de servir la vérité au milieu de la tourmente anime Juan Lopez, le héros de *Frappe, mais écoute.* Hélas, à force d'hésiter si consciencieusement entre les deux partis, de ne savoir auquel se vouer de préférence, le malheureux perdra tout. L'obligation de se ranger d'un côté ou de l'autre sans tant de scrupules et d'arguties est l'une des plus profondes calamités de ces luttes fratricides. Condamné à mort par les conservateurs dont il a tant blâmé les idées périmées, les négligences à l'égard de la pauvreté et de la souffrance, Juan Lopez s'évadera de prison. Il passera chez les « rouges », estimant qu'il s'y emploierait peut-être à une cause plus juste. Bientôt ceux-ci l'incarcéreront à leur tour pour avoir réprouvé finalement leur tyrannie effrénée, leur folie communiste au détriment de la commune patrie ; et ils mettront le comble à leur sauvagerie en le faisant lacérer par un taureau, dans une *corrida,* sous les huées et les applaudissements de la foule.

Noir et terrible livre, dont on voudrait faire disparaître quelques touches de facile « poésie » et de banal « romanesque ».

M. P.

(Suite de la chronique des livres page 153.)

UN SUJET EN OR

par Olivier Renaudin

Il est dix heures du soir quand nous sortons du restaurant. Nous avons dîné en vingt minutes. Le garçon n'est pas près de nous oublier.

— Il n'y a plus du tout de vent, dit Raymond. Cette tempête m'a l'air finie.

Je ne réponds pas. Raymond me précède dans la rue, tenant dans chaque main un sac bleu que la Pan American Airways lui a offert le mois dernier. Il y range son matériel de photo. Arrivé sur la place, il pose brusquement les deux sacs par terre. Je vois, de dos, ses cheveux affolés, son pantalon qui tremble et son écharpe qu'il renoue précipitamment. Il se retourne, hilare.

— Ce n'est pas du tout fini. Dépêche-toi.

Sur le siège de la voiture, j'ai laissé le message de l'agence France-Presse qui est apparu tout à l'heure au télescripteur du journal. Je le relis tout haut, pour Raymond.

« La Haye. — 23 décembre. — Les menaces d'inondations aux Pays-Bas.

» Des instructions viennent d'être envoyées d'extrême urgence aux commandants de toutes les garnisons des forces de terre néerlandaises,

— Ci-dessus : Tempête, par Everdingen (Bulloz).

leur enjoignant de tenir leurs effectifs en état de prêter secours en n'importe quel point du territoire, en cas d'inondation. Les violentes rafales, qui ont pris une nouvelle force après deux jours et deux nuits de tempête, ont fait deux morts ce matin. A Breda, le toit d'une école où se trouvaient une centaine de fillettes s'est effondré. Une enfant de dix ans a été tuée. A Rotterdam, un cycliste a été renversé par la tempête et précipité sous les roues d'un autobus. Il est mort dans l'ambulance qui le transportait à l'hôpital. »

— C'était une bonne photo, le cycliste, dit Raymond.

— Une photo horrible, tu veux dire.

— Oui, quand je dis bonne, je pense techniquement. Le vol plané, depuis le guidon du vélo jusqu'aux roues de l'autobus, c'est très difficile à faire. Il faut « shooter » juste au bon moment, tu comprends.

— Oui. Et le toit de l'école qui s'effondre ?

— C'est moins bon. Evidemment, si tu es dans l'école à ce moment-là et à un endroit où le plafond ne tombe pas, et avec assez de recul pour prendre toute la scène, c'est la photo unique. Mais autant demander la lune.

— Demain, en passant à Breda, tu pourrais peut-être photographier l'école de l'extérieur ? C'est toujours un élément.

— Ça ne vaut rien. Les toits effondrés courent les rues, on les a faits cent fois.

Nous ne parlons plus. Raymond est tout à la conduite. De temps en temps, il jure parce qu'une rafale de vent déporte la voiture. La route est jonchée de branches d'arbre, il faut freiner sans cesse.

Nous sommes dans les faubourgs d'Anvers quand la radio annonce qu'en Hollande la marée haute de deux heures, cette nuit, risque d'emporter les digues. Les vents atteignent en certains points la vitesse de cent trente kilomètres à l'heure. Sur les plages, des patrouilles militaires de trois hommes, munies de postes émetteurs de radio, se tiennent en contact permanent avec le ministère des Eaux, à La Haye.

Malheureusement, il est déjà une heure et demie du matin et la marée risque de provoquer la catastrophe sans que nous soyons là. Il faut encore passer la frontière hollandaise et, comme le vent augmente, la moyenne de Raymond tombe. Ensemble, nous flétrissons le caractère hésitant de Daniel, notre rédacteur en chef, qui a réfléchi plus de trois heures avant de se décider à nous envoyer sur place.

— Tous les photographes hollandais sont sur les plages, tu penses, dit Raymond. Ils ont déjà la photo des patrouilles de l'armée. Et elle est excellente, crois-moi. Des uniformes, des casques sur une plage déserte... Ça change un peu des estivants.

— Remarque que s'il s'agit d'une tempête comme celle de 1952, tu as tout le temps de faire tes photos.

Le reportage avait duré près de trois semaines.

— J'ai l'impression que cette fois-ci, ce n'est pas sérieux. Je parie qu'aucune digue ne va céder.

— Tant mieux puisqu'on arrive trop tard.

A la frontière hollandaise, il est plus de trois heures et nous dormons assis. Le grand douanier a l'air parfaitement calme, c'est très choquant. Il parle bien le français.

— Savez-vous, dis-je, si la tempête a démoli les digues cette nuit ? Nous venons de Paris pour la tempête. Nous sommes journalistes.

— Ah ! il est déjà passé deux journalistes vers minuit qui venaient de Paris. Pour la tempête aussi.

De quel journal ? Le douanier ne sait pas mais ils étaient deux et aussi jeunes que nous. Raymond est certain qu'il s'agit de l'hebdomadaire qui est en lutte ouverte avec le nôtre. Les trois heures d'avance qu'ils ont sur nous leur ont-elles permis d'atteindre la côte au moment de la marée ? Le douanier pense que oui, malgré le vent et les branches d'arbres. Je dis que ce n'est pas sûr, mais Raymond décide que nous sommes « marrons ». Nous avons oublié la tempête. J'y reviens mais le douanier n'a pas d'autres nouvelles.

— En Hollande, dit-il, les digues nouvelles sont plus fortes que les anciennes qui avaient craqué il y a deux ans. Alors, n'est-ce pas, je crois qu'elles vont tenir. Au revoir, messieurs, et bon Noël.

Il n'aurait pas dû dire bon Noël. Raymond est tout jeune marié et il s'aperçoit que sa femme passera ce premier Noël sans lui. L'ambiance n'y est plus du tout sur cette route de Hollande où les arbres disparaissent. A Breda il reste un hôtel ouvert. Nous nous y arrêtons sans remords. Le veilleur de nuit ne sait rien de la tempête. Alors, elle attendra bien jusqu'à demain. Les draps sont humides, ils auraient pu les mettre à la fenêtre, avec ce vent c'était sec en cinq minutes. Encore une pensée avant de m'endormir : qu'est-ce qu'on fout ici. Qu'est-ce que je fous ici ?

Dans le hall de l'hôtel, les journaux hollandais viennent d'arriver. Ils ont tous d'énormes titres « à la une ». Il est question de la tempête naturellement, je vois partout le mot « vaater » qui veut évidemment dire l'eau. Pour la traduction des articles, je vais mettre le portier à contribution. Mais déjà, Raymond me rassure. En bon photographe il a regardé toutes les photos publiées, négligeant les manchettes. Pour lui, c'est clair : pas de catastrophe cette nuit. Voilà en première page la photo de la patrouille militaire de trois hommes qui est excellente comme prévu : les godillots à clous s'enfoncent dans le sable blanc. Voilà dans un autre journal une vue de la mer en furie : photo plutôt artistique, pour concours d'amateurs. Un autre cliché montre les habitants d'un village en train d'empiler des sacs de sable le long d'une digue, en prévision de la tempête probablement. Ah ! voici tout

de même une photo plus sérieuse : c'est une jetée dont le revêtement est arraché sur une très longue distance. Où est le portier ?

Le portier confirme que la catastrophe ne s'est pas produite cette nuit. Les digues ont gagné la partie. Des détails, s'il vous plaît. Tenez ici, je lis « Stavenisse » dans le titre. Il y a deux ans, c'est le village qui a le plus souffert des inondations. Qu'est-ce qu'on en dit ? On dit qu'un détachement du génie y a pris position la nuit dernière mais qu'il n'y a pas eu d'alerte. Les habitants de Stavenisse et les soldats ont placé des sacs de sable contre les digues. « C'est la photo », dit Raymond. Et la photo de la jetée démolie, où a-t-elle été prise ? A Scheveningen, la plage de La Haye. Encore une question : que dit le bulletin météorologique de ce matin ? La tempête est en voie d'apaisement sur tout le territoire. La menace d'inondation semble écartée. Allons, tant mieux ! Au revoir, monsieur, merci. Au revoir, messieurs, joyeux Noël !

Nous roulons vers La Haye. Nous avons pensé que pour voir la situation d'ensemble, il convenait de se rendre au célèbre ministère de l'Eau, le Vaaterstaat. On nous a écrit l'adresse sur une feuille de papier : c'est Binnenhof, numéro 20.

Voilà Rotterdam. Les maisons rouges se suivent et se ressemblent. Derrière chaque fenêtre, le sapin de Noël est paré pour le réveillon. La parure, d'ailleurs, est la même partout. Des boules multicolores qui s'allument électriquement. Des fenêtres, des sapins, des boules, des sapins, des boules, des fenêtres... A la sortie de Rotterdam, nous sommes écœurés.

— A Paris, ce soir, commence Raymond, j'avais un réveillon chez des amis de ma femme. Et toi ?

Binnenhof, numéro 20. C'est ici. Un bâtiment massif en briques rouges avec une belle cour intérieure. Dans le bureau des renseignements, le jeune homme blond ne comprend que l'anglais. Nous désirons voir quelqu'un du service de presse qui parle français ou anglais. Justement, ce monsieur existe, il va arriver tout de suite. Et, en effet, ce fonctionnaire courtois descend de son bureau pour venir nous chercher. Il nous offre un excellent café et déplie sur la table une grande carte de la Hollande.

— Vous n'aurez pas beaucoup de travail, d'après les derniers renseiments, les digues n'ont cédé nulle part.

— Nulle part vraiment ?

— Non !

— Alors, dit Raymond, où pensez-vous, monsieur, que je puisse prendre des photos ?

— Mais, je crois qu'il n'y a pas de photos à prendre puisque la tempête n'a pas eu de conséquences, n'est-ce pas ?

— Evidemment, dit Raymond. Malheureusement, je dois rentrer à Paris avec beaucoup de photos. Pour le directeur du journal, vous comprenez. Il nous envoie spécialement en Hollande, il faut lui montrer que nous avons travaillé.

— Eh bien ! dit le fonctionnaire, vous pouvez photographier la mer. Elle est formidable en ce moment, les vagues sont particulièrement puissantes, vous savez.

— Où sont les plus belles vagues ? demande Raymond sérieusement.

— Vous pouvez aller voir Scheveningen, c'est tout près d'ici. La jetée a été démolie.

— Aucun village n'a été inondé, monsieur ? dis-je.

— Ah si, il y a un petit village qui s'appelle Ridderkerque. Tenez, ici, sur la carte. Vous avez là quelques maisons qui sont inondées.

— Y a-t-il des sinistrés ?

— Nous avons évacué les maisons. Vous trouverez les réfugiés dans l'école, je crois. Mais il faut demander à la police l'autorisation de prendre des photos.

— Nous la demanderons.

— Ce sont de très bonnes photos pour nous, ajoute Raymond, rayonnant.

Nous avons donc pour le moment deux photos à faire : la plage de Scheveningen et les maisons de Ridderkerque. L'horizon s'éclaircit et nous avons l'impression qu'avec un peu de chance, nous allons rapporter un bon reportage. Au travail, et d'abord à Scheveningen qui est à quatre kilomètres de La Haye.

La première chose que l'on voit, c'est la foule. Une foule du dimanche qui déambule à petits pas sur toute la longueur de la jetée. Des dizaines de gosses blonds ramassent en criant les briques que la tempête a arrachées cette nuit et les jettent dans les vagues. Les parents, les mains dans le dos, contemplent les gros rouleaux qui déferlent. Il y a un vent terrible qui déporte les mouettes et qui oblige les gens à hurler pour se parler.

— Voilà la Hollande en alerte, ricane Raymond. Scheveningen, le spectacle à la mode, permanent de midi à minuit. Et si tu vois une patrouille militaire de trois hommes, préviens-moi. En attendant, prends les sacs.

Quand un rédacteur et un photographe font ensemble un reportage, c'est le rédacteur qui porte le ou les sacs de matériel. Car le photographe, pour travailler, a besoin d'avoir les mains libres. Je veux dire qu'il a dans les mains ses appareils, mais rien de plus. C'est connu et admis. Mais c'est blessant pour le rédacteur. Il pense en vous rencontrant, la bretelle à l'épaule, que vous le prenez pour le porteur du photographe. Ce qui est satisfaisant avec Raymond, c'est que ses sacs ne se portent pas à l'épaule puisque ce sont des sacs à main distingués, de couleur bleue, cadeau des Pan American Airways. Je prends donc les sacs dont Raymond a extrait un appareil Rolleiflex et un appareil Leica qu'il place en sautoir sur sa poitrine. Il a ainsi les mains libres et pourrait porter un sac au moins. Mais il n'y a rien à tenter. Il me répondrait que dans un hebdomadaire, les photos priment le texte et que s'il n'était pas là,

je pourrais toujours écrire un chef-d'œuvre sur la tempête, il ne serait pas publié sans photos, alors que si lui était venu seul en Hollande et rapportait au journal de bonnes photos, elles seraient publiées avec un texte d'accompagnement que n'importe quel imbécile est capable d'écrire de Paris, sans s'être dérangé.

Maintenant le travail commence. Je suis Raymond qui joue alternativement du Rolleiflex et du Leica. Mon rôle est de lui donner des idées et de lui tendre des pellicules vertes ou jaunes pour remplacer les rouleaux achevés. En aucun cas, je ne puis toucher aux appareils, l'usage l'interdit.

— Les gosses sont dans la boîte, dit Raymond après dix minutes. Les familles aussi. Ça ne vaut rien, cette jetée esquintée. Les briques sont trop éparpillées pour la photo.

— Alors, tu n'as rien de bon ?

— Rien.

— Pourtant, la mer est déchaînée. Je n'ai jamais vu de vagues pareilles.

— Mais on s'en fout, des vagues. Il y a partout d'énormes vagues. Va à Biarritz au moment de l'équinoxe, tu verras encore mieux. Je suis venu voir un désastre...

— Nous sommes venus.

— ... Et il n'y a rien. On va se faire sonner au journal, fais-moi confiance.

Je ne peux pas lui dire qu'en ce moment je m'en soucie peu. Je n'ai jamais regardé une mer aussi belle et je me sens très heureux. A côté de moi, tous ces Hollandais aussi sont heureux : ils rient en hurlant leurs phrases à cause du vent. Et ils sont fiers, naturellement ; les journaux de ce matin leur ont appris que les nouvelles digues ont tenu tout le long du pays. C'est la Hollande qui a élevé ce rempart tout de suite après la catastrophe. Le vent de cette nuit était aussi fort qu'en 1952 et il n'y a pas une brèche. Je les comprends.

Raymond continue à braquer ses appareils dans toutes les directions, mais il n'appuie pas sur le déclic. Si je mitraille, dit-il, je me ferai encore plus engueuler. Partons d'ici, c'est foutu.

Nous retournons à La Haye dans le silence. Il va être midi, c'est l'heure d'appeler Daniel, notre rédacteur en chef, au téléphone.

— Tu lui parles ou je lui parle, demande Raymond. Mettons-nous d'accord sur ce qu'on va dire.

— La vérité, pourquoi pas ? La tempête est finie, pas d'inondations. Il va nous dire de rentrer, sûrement.

— S'il le dit, on part tout de suite pour être à Paris ce soir. Pour la messe de minuit. Laisse, c'est moi qui vais lui parler.

— Allô Daniel, c'est Raymond. Je t'appelle de La Haye. Dis-donc, il ne se passe rien ici. C'est complètement « bidon » cette tempête. La météo annonce du beau temps.

— ...

— Je n'ai pas fait de photos, puisque je te dis qu'il n'y a rien. Si, ce matin, j'ai fait un tour sur la plage de La Haye ; la digue a été un peu secouée, mais comme photo, c'est zéro.

— ...

— Non, il n'y a pas d'inondations. Au ministère, on nous a juste signalé qu'il y avait un village avec quelques maisons dans l'eau. Mais pas sur la côte, à l'intérieur. Tu sais, à Paris, on a beaucoup exagéré.

— ...

— D'accord, Daniel. On va faire le village. Est-ce qu'on pourra rentrer après ? Ce n'est pas la peine que le journal dépense du pognon pour... Oui, il est là, je te le passe. Salut !

— Allô, Daniel, comment vas-tu ?

— Je vous conseille de vous remuer tous les deux. Il me faut des photos d'ambiance, tu m'entends. S'il ne s'est rien passé, faites la Hollande en alerte. Les patrouilles militaires sur les plages...

— Les patrouilles, mon vieux, je crois qu'on est arrivé trop tard. Comme la tempête est finie, les gars vont rentrer chez eux. C'est Noël ce soir, ils vont tous être en perme.

— Vous n'avez qu'à les reconstituer. Prenez des types dans une caserne, habillez-les et mettez-les devant la mer. C'est pas trop difficile, non ?

— Entendu, on va essayer.

— Il faut que vous alliez voir ce village sinistré. Est-ce que les gens sont toujours dans les maisons ?

— Non, d'après le ministère, on les a évacués dans une école.

— C'est peut-être très bon ça, justement le soir de Noël. Dis à Raymond de bien faire les enfants. Des photos émouvantes, s'il peut. Est-ce qu'il y a d'autres journalistes français ?

— Il paraît qu'il y en a deux. On ne les a pas vus encore.

— Si tu les rencontres, il faut savoir ce qu'ils ont fait. Appelle-moi à six heures. Adieu !

— Nous pouvons chercher un hôtel, dit Raymond, parce qu'on ne rentrera pas ce soir. Il a l'air d'y tenir à ce reportage. S'il nous avait dit d'abandonner, eh ! bien bravo, au revoir, mais maintenant, il faut faire le maximum.

— Tu as raison. D'ailleurs, je trouve que ça ne commence pas mal. Si le village inondé est bon, les réfugiés, la patrouille, les sacs de sable, une belle vague, ils peuvent publier une double page.

Maintenant, moi aussi j'y crois. Ça devient même amusant. Il s'agit d'illustrer un événement qui n'a pas eu lieu.

***

Le village de Ridderkerque se trouve entre Rotterdam et Dordrecht,

à gauche de la route nationale. Il est entouré de prés bas gorgés d'eau. Le Lek, l'affluent du Rhin, passe tout près d'ici et les pluies qui ne cessent pas depuis huit jours ont dû le faire déborder. En approchant de Ridderkerque, nous roulons à quarante à l'heure car les flaques se multiplient sur la route. Attention aux cyclistes sur les bas-côtés ! Nous venons d'en doucher deux et les jurons bataves nous résonnent aux oreilles. Les prés, maintenant, se transforment en lacs. Ridderkerque apparaît sous le ciel mauve comme un îlot tranquille. On va trouver des photos à la pelle.

Première rue, vide et sèche. Mais elle descend, c'est bon signe. La deuxième rue descend aussi, beaucoup de gens marchent dans notre sens. Un tournant et c'est là. Un alignement de sept maisons, en contrebas de la route, assises dans un mètre cinquante d'eau. Devant chaque maison, des groupes silencieux stationnent.

Dans la voiture, nous jubilons, toutes vitres relevées.

— Ça va mieux, dit Raymond, ça va beaucoup mieux. Cette photo-là est valable et j'ai tout le champ que je veux,

— Dépêche-toi, dis-je pendant qu'il charge ses appareils, le jour tombe déjà. Si l'eau baisse cette nuit, ce sera moins bon demain. N'ayons pas l'air trop gais en sortant de la voiture, ce n'est pas marrant pour les gens qui habitent ici.

La plaque française de la voiture, les appareils sur la poitrine de Raymond et mes sacs bleus attirent les regards. Un grand silence règne, malgré l'affluence. Le vent est complètement tombé, on ne voit pas une ride sur l'étendue d'eau. Si j'étais pêcheur, je jetterais ma ligne de la route et je prendrais une tanche juste entre la fenêtre et la porte. Raymond va et vient sur la route, le Leica à la hauteur de l'œil. Il travaille très vite, avec décision, debout, accroupi, un genou en terre, avançant jusqu'à la limite de l'eau puis reculant jusqu'au fond de la route. Les gens commencent à suivre des yeux cette gymnastique spectaculaire et je suis fier de « mon » photographe (encore une expression interdite), qui a la réputation d'être un des plus rapides de Paris. Il revient vers moi et dans un murmure :

— Ça ne suffit pas, il faut que je fasse l'intérieur des maisons. Tous les rez-de-chaussée sont dans l'eau, c'est excellent.

— Mais comment penses-tu y aller ? A la nage ? (trente mètres d'eau nous séparent des maisons).

— J'ai repéré une barque là-bas qui ne fout rien. On la prend.

— Et si le propriétaire arrive ?

— On n'a pas le choix. Les photos d'intérieur sont bien meilleures.

— J'ai peur que les gens se fâchent. Ils vont croire qu'on s'amuse de leur malheur.

— Tu es journaliste ou fonctionnaire ?

Quoi répondre ? Il est plus fort que moi. J'arriverais peut-être à le convaincre, mais il y a l'impératif des photos. Il vient de le dire :

on n'a pas le choix, celles-ci sont les meilleures. Alors, moi qui désapprouve ce qui va suivre, que puis-je faire ? Me désolidariser de lui. Tu es photographe, fais ton métier. Puisque tu penses que c'est bon, prends la barque et essaie d'entrer par les fenêtres. Moi je suis rédacteur et pour faire mon papier qui est déjà mort, puisqu'il n'y a pas d'événement, je n'ai pas besoin de t'accompagner. Les maisons dans l'eau, je les ai sous les yeux et l'eau dans les maisons, je l'imagine assez facilement pour ne pas avoir à me déplacer. Va, mon vieux, va tout seul !

Hélas, tout cela, je ne peux pas le dire. Car dans la presse hebdomadaire, il existe un principe inviolable qui est celui de l'équipe. « J'envoie une équipe en Hollande, a dit Daniel quand nous sommes partis. » Dans un reportage, l'équipe rédacteur-photographe est réputée indissociable. Après le reportage, par contre, il est permis de s'expliquer au journal. « Je ne veux plus partir avec Untel, nous ne pouvons pas nous souffrir. » C'est chose courante, mais pendant le travail, dissensions internes ou pas, l'équipe est responsable du sujet traité.

— Alors, où est cette barque ? dis-je méchamment. Si elle prend l'eau, c'est une pneumonie.

Le jour décline vite. Je rame avec colère, tandis que Raymond assis en face de moi monte son flash tout tranquillement. Sur la route, le groupe qui nous observe grossit. Au premier plan, plusieurs soldats font des commentaires bruyants en hollandais.

— T'occupe pas d'eux dit Raymond. Le cap sur cette fenêtre, à droite de la porte.

— Voilà. A toi de jouer.

A genoux dans la barque, il colle son visage à la vitre.

— La pièce est vide. Ils ont emmené tous les meubles. Avance jusqu'à l'autre fenêtre.

— Ce sera la même chose.

— Avance, bon Dieu !

L'autre fenêtre.

— Formidable. Il y a un sapin dans la flotte. Le sapin de Noël qui est resté tout seul ! Vite, donne-moi le flash. Ça ne va pas, je suis trop près ; il faut que tu recules de trois mètres.

La manœuvre est faite. Un éclair qui jaillit sur la vitre. J'aperçois le sapin à la dérive dans l'eau noire. Évidemment, c'est assez dramatique. Daniel sera content.

— Il y a un reflet dans la glace. Rapproche-toi, je vais essayer d'ouvrir la fenêtre.

— Impossible, tu vas faire entrer encore plus d'eau. Tu vois bien que l'eau est plus haute dehors que dedans.

C'est vrai et cette fois il n'insiste pas. Mais pour éliminer le reflet qui le gêne, il veut changer d'angle. Je commence à croiser devant la fenêtre, m'éloignant, revenant, et quand Raymond crie : « Ici, arrête,

arrête », je dis que la barque n'a pas de freins et je manœuvre pour revenir en douceur au point qu'il a choisi. Éclair sur éclair. « Il faut que dans le tas, il y en ait au moins une qui puisse faire une pleine page. »

Les badauds qui sont plus d'une centaine ne manifestent toujours pas. Mais ils ne nous lâchent pas des yeux. Les soldats, eux, sont partis depuis belle lurette. Allons ! le spectacle est terminé, nous allons rapporter cette barque où nous l'avons prise.

A mi-chemin du retour, un raclement sinistre sous la barque qui s'immobilise. C'est la grille d'un jardin qui apparaît à fleur d'eau et que dans ce début d'obscurité nous n'avons pas aperçue. Trente secondes de panique. Je rame en avant, en arrière, les deux rames à la fois puis l'une après l'autre, sans bouger d'un pouce, mais en virant sans cesse autour du point d'attache. Nous sommes pris au piège à quinze mètres de la rive. La colère revient d'un seul coup. J'engueule Raymond. Il ne me répond pas. Nos efforts conjugués, debout, arrachant chacun une rame, sont sans résultat. A quinze mètres de la rive ! Nous sommes ridicules et odieux.

Et voilà que de la route, un jeune type en bottes nous lance une corde. Il nous crie quelques mots en hollandais, ce n'est pas la peine, la corde s'explique toute seule. Raymond se précipite à l'avant, la ramasse dans l'eau à une longueur de bras et l'attache à un anneau qui est probablement là pour ça. Sur la route, le garçon appelle et une dizaine d'enfants accourent pour lui prêter main-forte. Ho ! Hisse ! Pour faciliter l'opération, Raymond, debout, rame avec désespoir. Quand la barque, brusquement, se libère, il part à la renverse comme dans un bon film muet. A cinquante mètres à la ronde tout le monde s'esclaffe. Nous avons gagné la partie, malgré tout.

Oui, nous l'avons gagnée. Nous sommes très entourés. Le jeune homme, que nous remercions en français, répond dans notre langue. Une jeune fille vient nous dire qu'elle connaît bien Paris. Les soldats revenus examinent le Rolleiflex de Raymond. Comme ces propos techniques m'ennuient, moi qui n'ai pas pris dix photos dans ma vie, je demande où sont les gens qui habitaient ces maisons. Dans l'école, c'est bien ce qu'on nous avait dit. Auparavant, il faut passer à la police pour l'autorisation de photographier.

En cette soirée de Noël, le policier de service est une armoire à glace, rouge de teint, et vêtu d'un uniforme noir à gros boutons jaunes. Il est absolument stupéfait d'entendre que des journalistes français sont venus spécialement de Paris à Ridderkerque pour voir les effets de la tempête.

— Nous voudrions prendre quelques photos des réfugiés dans l'école, dit Raymond.

— C'est possible, dit le gros homme en se levant. Je vais avec vous tout de suite.

— Ce n'est peut-être pas la peine de vous déranger, dis-je, si vous avez du travail ici. Nous trouverons bien tout seuls.

— Mais, je viens aussi. Vous ne voulez pas ? Et dans un grand rire : Ma femme et mes enfants sont là-bas.

— Ah ! s'exclame Raymond, vous habitez une des maisons qui sont dans l'eau ?

— Oui.

— Laquelle, dis-je ?

— La dernière, sur la route.

— J'ai photographié votre maison, tout à l'heure, dit Raymond modestement. Les autres aussi d'ailleurs.

L'école brillamment éclairée retentit de chansons. Avec une majorité de voix féminines. C'est *Mon beau Sapin,* en hollandais. Au second étage, une haute porte noire. Le policier passe devant.

Au centre de la table, le sapin est immense, les plus hautes branches se courbent au plafond. Les boules multicolores allumées, les cheveux d'ange scintillants, les étoiles de papier, les sachets de bonbons, mais pas de bougies. Tout le monde est assis à table et le chœur fracassant s'amplifie.

— C'est ça les réfugiés, s'écrie Raymond. Au secours !

Dans un coin de la salle, une dizaine de jeunes filles, chemisier blanc, jupe plissée bleue, béret, se penchent sur des caisses ouvertes et en extraient des assiettes, des verres, des couverts. De la pièce voisine, des plats fumants commencent à arriver. On entend le bruit sympathique d'un bouchon qui saute.

Le chœur entonne maintenant : *Vive le vent, vive le vent d'hiver.* Le policier a retrouvé sa famille, il est assis tête nue, une petite fille sur chaque genou. Il fait signe à Raymond de venir le photographier.

— Au boulot, dis-je, la police est avec nous !

— Au boulot, reprend Raymond, tu vas tenir l'extension.

« L'extension », c'est le martyre du rédacteur. Il s'agit, le bras tendu vers le ciel, de braquer sur la scène choisie un flash que l'on n'est pas maître de déclencher, puisque c'est le photographe qui opère. Pour peu que la mise au point soit longue, le bras s'ankylose et les injures viennent à la bouche.

Flash donc sur le gros policier ravi, puis sur les demoiselles du service social qui apportent l'entremets. « Gros plans » des petits garçons rasés, et des fillettes à nattes qui dévorent. Enfin, vue d'ensemble de la distribution des bonbons. Je rends l'extension à son propriétaire et, bloc-notes en main, je vais interviewer un peu mon policier.

— L'évacuation des maisons a-t-elle été dramatique ? Est-ce que l'eau est venue tout d'un coup ? Est-ce que c'était la nuit ?

— Les maisons ont été évacuées deux jours avant que l'eau arrive.

— Où dorment les gens, ici ?

— En dessous, à l'autre étage. Il y a des lits qui ont été apportés

par le service social de Dordrecht. Les jeunes filles viennent de Dordrecht aussi.

— Est-il possible de prendre des photos lorsque les enfants iront se coucher ?

— Oh ! non, ce sont des photos très familières, n'est-ce pas ? Ce n'est pas possible.

— Eh bien ! nous allons vous quitter.

Le dessert est fini, la table chante *Il est né le divin enfant.* Ah non ! voilà une petite fille qui ne chante pas, elle pleure. Sa mère vient de lui allonger une claque. Raymond bondit sur son appareil, s'approche à vingt centimètres, le magnésium éblouit la petite figure ruisselante, les sanglots redoublent. La mère se dresse et fait signe à Raymond de déguerpir.

— J'attendais ça depuis longtemps, dit Raymond. J'ai failli en pincer un pour qu'il pleure. C'est insensé, des réfugiés aussi peinards. Daniel va croire qu'on se fout de lui. Il est sept heure un quart, il y a plus d'une heure qu'on aurait dû l'appeler. Je te fais confiance pour tout lui expliquer.

— Daniel, je t'entends très mal. C'est mieux maintenant. Nous sommes dans le village inondé, nous travaillons depuis trois heures. Raymond a fait deux bonnes photos des maisons qui sont dans l'eau, c'est assez impressionnant. Dans une maison, il y avait un sapin de Noël couché dans la flotte.

— Est-ce que le sapin était décoré ?

— Non, il était tout nu.

— Vous auriez dû y accrocher des bougies, ç'aurait été meilleur. Un sapin de Noël, voyons.

— Impossible, la maison était fermée à clef (toujours se défendre avec un rédacteur en chef). Après ça, nous avons fait les réfugiés. Mais alors en Hollande, tu ne peux pas savoir, ils sont traités comme des rois.

— Et les patrouilles militaires ?

— Je m'en occuperai demain, on n'a pas eu le temps aujourd'hui.

— Tu sais où les trouver ?

— Non, mais je vais me renseigner.

— Allez aussi à Stavenisse, dans l'île de Tholen, je crois. C'est le village qui a été le plus touché en 1952.

— Je veux bien, mais personne n'en parle ici. Il n'y a rien eu là-bas.

— Je te dis d'y aller. René et Jean-Pierre avaient rapporté des photos formidables.

— Ce matin, les journaux parlaient de Stavenisse. Ils disaient que c'était exactement comme ailleurs, aucune digue n'est rompue. Au ministère, on nous a dit la même chose.

— Allez-y quand même. Si tu prends tes informations dans les ministères maintenant, ça va être beau (*il rit*).

— Bon, nous irons demain matin. Moi, je veux bien, j'adore la Hollande.

Il ne relève pas cette phrase dangereuse : le reportage n'est jamais une villégiature. Mais il est visiblement de bonne humeur, il demande à Raymond où nous allons réveillonner.

— Dans nos lits, on est mort.

— Moi, j'ai rendez-vous avec ta femme.

— Tu n'es pas drôle.

— N'oubliez pas d'appeler demain à midi. Appelez-moi chez moi, il n'y aura personne au journal.

25 décembre.

Stavenisse est difficile à trouver. C'est, au bout de l'île de Tholen, un petit village neuf aux maisons blanches. Neuf parce que les inondations de 1952 avaient lézardé les maisons qu'il a fallu ensuite abattre. La route, aux approches du village, ressemble à celle de Ridderkerque : les flaques se touchent. A droite et à gauche, les polders sont noyés, de loin en loin un bouquet d'arbres émerge. Les grands moulins gris semblent navrés. Que d'eau, que d'eau !

Personne dans les rues de Stavenisse. Derrière les vitres, les sapins brillent de toutes leurs boules. Le Hollandais passe en famille la journée de Noël, c'est bien normal. Nous, nous cherchons des photos géniales. Devant l'église, nous venons d'apercevoir un amoncellement de sacs de sable. Stop ! La voilà, la Hollande en alerte.

L'alerte doit être finie, car ces sacs-là ne protègent rien du tout. Ils sont jetés pêle-mêle sans aucun ordre et au sommet du tas, un chien noir dort, le museau sur les pattes.

— Fais-moi barrer ce clébard, dit Raymond, ce n'est pas sérieux.

Une volée de pierres, le clébard détale. Et une photo de plus qui ne vaut « pas un clou ». En voiture. Direction la mer qui est encore à deux bons kilomètres.

— Les chiens, explique Raymond, ne servent à rien pour les photos d'inondations. Par contre un chat est très utile. L'année dernière, en Gironde, j'ai réussi à en prendre un, je l'ai mis dans une barque, j'ai ramé jusqu'à un arbuste qui pointait hors de l'eau et je l'ai collé sur une branche. Il miaulait à mort. Je me suis éloigné de dix mètres et je l'ai photographié « au grand angle ». C'est une photo qui a fait une pleine page dans le journal.

— Oui, je m'en souviens. Qu'as-tu fait du chat après ?

— ... Remarque, les photos « montées » comme celle-ci, je n'aime pas en faire. J'ai l'impression de gâcher le travail.

— Je suis de ton avis.

La mer est de nouveau là, aussi belle, aussi furieuse qu'hier. Le vent nous met en pleurs. Tiens, voilà d'autres sacs de sable, empilés

avec méthode cette fois. Ils forment une barrière d'un mètre cinquante de haut entre deux dunes. Ont-ils servi à quelque chose ? En tout cas, la surveillance des marées a cessé. Pas une patrouille militaire en vue sur la droite où l'horizon est immense, et rien non plus sur la gauche, sauf à cent mètres une étrange silhouette qui se dirige vers nous. C'est un homme vêtu d'un long ciré noir, d'un chapeau de pêcheur blanc et de bottes jaunes. Une paire de jumelles lui bat la poitrine et il a dans chaque main une mouette morte.

Je m'approche.

— Où avez-vous trouvé ces oiseaux ? dis-je en français, puis en anglais.

Il ne répond pas, mais me tend les mouettes en souriant. Raymond les examine. Les plumes sont trempées d'eau de mer, chiffonnées. L'homme nous montre que chaque mouette a une aile brisée.

— C'est la tempête, dis-je, le vent.

— J'ai une idée, dit Raymond ; il a l'air militaire ce gars, avec ses bottes et son ciré. Je vais faire une photo avec lui.

— Venez avec moi. Come, come. Pour une photo. Nous sommes des journalistes français, french journalistes. It is for a newspaper.

Raymond l'a pris par le bras. Ça marche tout seul.

— Ici, maintenant montez sur les sacs, montez. Good, regardez la mer avec les jumelles. Look at the sea. Avec les jumelles. Voilà. Vous êtes un guetteur.

Raymond prend la scène de dos et de profil. Un rouleau entier. Le type conserve la pause sans broncher. A ses pieds, les mouettes mortes témoignent de la violence de la tempête. Merci beaucoup, monsieur. Ces Hollandais sont des anges.

— D'après toi, que fait-il dans le civil ? dis-je à Raymond pendant que l'homme s'éloigne sur le sable.

— C'est probablement un amateur d'histoire naturelle. Il va disséquer les mouettes, ce salopard. Il ne va tout de même pas les bouffer.

— Tu es content de ta « photo montée » ?

— Assez.

Il ne reste plus qu'une chose à faire à Stavenisse, par acquit de conscience. Passer à la gendarmerie pour s'assurer que les fameuses patrouilles ont réintégré leurs casernes.

Le gendarme de Noël nous dévisage avec bonhomie. Je lui explique en anglais que nous avons lu dans un journal que des patrouilles de trois hommes se promènent ces jours-ci sur les plages avec des postes de radio, à cause de la tempête. « Savez-vous où nous pouvons trouver une de ces patrouilles, parce que nous voulons rapporter cette photo-là à notre journal, à Paris. Nous somme venus exprès de France pour cela. »

A-t-il compris ? Il se dirige vers le fond de la pièce, et ouvre une porte avec précaution. Il nous fait signe d'approcher, mais chut ! doucement ! Nous voilà, sur la pointe des pieds. La pièce est obscure, je

distingue trois lits de camp et trois dormeurs. Au mur, un portrait en couleurs de la reine Juliana. L'un des dormeurs se dresse, bâille, et contemple stupidement le gendarme. Le gendarme dit :

— Ils sont très fatigués, ils ont encore patrouillé cette nuit jusqu'à quatre heures du matin.

— Quand aura lieu la prochaine patrouille ? demande Raymond.

— C'est fini maintenant. L'ordre est arrivé ce matin, ils doivent rentrer à Rotterdam.

Catastrophe ! Il faut que le gendarme traduise tout de suite notre programme. Nous emmenons les soldats en uniforme jusqu'à la mer. Nous prenons trois photos sur la plage et nous revenons tout de suite. Ça ne prendra même pas une demi-heure.

Le gendarme traduit. Le soldat conscient répond à peine quelques mots, mais son geste transversal de la main ne nous laisse aucun doute. C'est un refus.

— Toujours la même chose, dans l'armée, dit Raymond. Le service, un point c'est tout.

Il faut pourtant les décider, il y va du reportage. Le gendarme peut-il leur dire qu'il y en a pour vingt minutes à peine ? Il l'a déjà dit ? Bon ! Dites-leur que c'est pour le plus grand magazine français et que nous leur enverrons les photos ; à eux et à leurs familles. Je vais prendre tout de suite leurs adresses.

Cette fois, les deux autres soldats réveillés s'unissent au troisième. Ils veulent dormir. « On se fout des journaux français. » C'est moi qui traduis, le gendarme répétant bêtement : c'est impossible.

— Propose-leur du pognon, souffle Raymond.

— Tu n'y penses pas ? Devant le gendarme ? Il leur collerait un rapport.

Nous n'aurons pas la photo de la patrouille militaire. Mais à Berg-Op-Zoom à 20 kilomètres d'ici, nous allons avoir Daniel au bout du fil. « — Raymond, cette fois-ci, c'est à ton tour de lui parler. »

Daniel a dit : « Bon. Eh bien ! arrêtez les frais et rentrez tout de suite à Paris. » Il s'est à peine informé de Stavenisse et il a oublié les patrouilles dont Raymond ne soufflait mot. La Hollande lui est déjà sortie de la tête, il n'y a pas à s'y tromper.

En déjeunant à Berg-Op-Zoom, nous sommes tombés sur les deux journalistes français qui nous ont tant inquiétés. Ils n'appartiennent pas à un hebdomadaire concurrent mais à un quotidien de province. Le photographe a déclaré à Raymond : « Ça fait trois jours qu'on tourne dans le pays. Je n'ai pas trouvé une seule photo à faire. — Moi, non plus, a dit Raymond. Je n'ai pas ouvert mon Rolleiflex. »

Le long de la route, maintenant, les arbres réapparaissent. La frontière belge est passée, Anvers n'est plus qu'à quelques kilomètres.

— A ton avis, Raymond, avons-nous de quoi faire deux pages dans le journal ? Comment ferais-tu la mise en pages ?

— Le guetteur avec les mouettes peut faire une pleine page, je pense. C'est le symbole de la tempête : la mer, les oiseaux qui meurent, les hommes qui surveillent. Le sapin dans l'eau est peut-être très bon aussi.

— Et pour l'autre page ?

— Pour l'autre page, il y a ton texte. Tu écriras bien vingt feuillets, non ?

— Quarante... cinquante... si tu veux !

— Tu auras huit lignes au maximum. Disons six lignes. Pour remplir la page, il faudra encore quatre ou cinq petites photos. Ils « passeront » sans doute les gosses sur la plage de Scheveningen. Une. Les réfugiés, ce n'est pas compliqué, je n'en ai qu'une, c'est la fille qui pleure. Ça fait deux. Plus le sapin ou le guetteur. Trois. Je ne vois rien d'autre.

— Les sacs de sable ?

— Zéro.

— Les maisons de Ridderkerque ?

— Oui, à la rigueur, bien que ce ne soit pas génial. Ça ferait quatre.

— Eh bien ! Une belle vague.

— C'est ça, une belle vague ! Il n'y aura qu'à la prendre dans les archives ; il y en a cinq mille au journal.

— Et le titre ? Qu'est-ce que tu mettrais ?

— La Hollande a eu chaud.

— Elle a eu froid plutôt.

— Les Bataves ont vaincu la mer. Achetez la digue hollandaise, c'est la meilleure. Non ! Le merveilleux Noël de nos reporters aux Pays-Bas.

Il est enchanté.

Le reportage ne paraît pas. Le ministère vient de tomber.

OLIVIER RENAUDIN

SALON DE COIFFURE

par ALBERTO MORAVIA

CELA devait finir ainsi avec mon beau-frère Raimondo : je le regrette pour ma sœur, mais ce n'est pas moi qui suis à blâmer. Donc, le matin du premier jour de chaleur, après avoir fait un paquet de mon maillot et d'une serviette et l'avoir attaché à la selle de ma bicyclette, je me disposais à prendre l'escalier, ma bicyclette sur le dos, pour m'esquiver en cachette et aller à Ostie. Mais quand on parle de guigne... La première personne que je rencontrai sur le seuil, ce fut Raimondo, Raimondo lui-même entre tous ceux qui habitent chez nous. Tout de suite il lorgna mon paquet et demanda :

— Mais... où vas-tu ?

— A Ostie.

— Et le travail ?

— Quel travail ?

— Ne fais pas l'imbécile... tu iras à Ostie samedi... maintenant, allons au magasin.

Que voulez-vous, Raimondo est un grand jeune homme robuste et je suis petit et frêle... Il me prit ma bicyclette de force, l'enferma dans un recoin et me prenant par le bras me poussa vers l'escalier en disant :

— Allons, ouste, il est tard...

— C'est encore trop tôt pour ce que nous avons à faire, répliquai-je.

Il ne répondit rien, mais je vis à son air que je l'avais piqué au vif. Avec l'argent de ma pauvre sœur, il avait ouvert une boutique de coiffeur, mais les affaires ne marchaient guère, elles marchaient même mal pour tout dire. Nous étions deux à la boutique, lui et moi ; mais pour les clients que nous avions, nous aurions aussi bien fait d'aller nous promener tous les deux en laissant le soin de la boutique à Paolino, le petit commis, pour empêcher au moins qu'on ne nous vole les rasoirs et les blaireaux.

Nous marchions en silence, sous le soleil déjà brûlant. La boutique était à peu de distance de la maison, en plein cœur de la vieille Rome,

rue du Séminaire ; et là avait été la première erreur, car personne ne passait dans cette rue, ce quartier de bureaux et de pauvres gens. Une fois arrivé, Raimondo leva le rideau de fer, enleva son veston pour passer une blouse et je fis de même. Paolino arriva à son tour et Raimondo aussitôt lui mit un balai dans les mains en lui recommandant de balayer avec soin, la propreté étant la première condition pour un salon de coiffure. On pouvait bien balayer... ce n'est pas à coups de balai qu'on change en or ce qui est en fer-blanc. Outre la rue peu commerçante, la boutique avait le désavantage d'être vraiment misérable : toute petite, avec des plinthes peintes en faux marbre, des fauteuils et des tables de bois blanc laqué de bleu, la faïence des appareils, achetés d'occasion, jaunie et écaillée, les serviettes cousues et brodées par ma sœur, du travail fait à la maison, cela se voyait de loin...

Donc, Paolino balaya le sol bien ordinaire aussi avec son carrelage gris et pendant ce temps Raimondo, allongé sur un fauteuil, fumait sa première cigarette. Le balayage terminé, Raimondo d'un geste royal donna 25 lires à Paolino pour aller acheter le journal et, le garçon revenu, il se plongea dans la lecture des nouvelles sportives. Ainsi commença la matinée : Raimondo en train de lire et de fumer, Paolino accroupi sur le seuil, occupé à tirer le chat par la queue ; et moi, assis sur le trottoir, m'abrutissant à observer la rue. Comme je l'ai dit, c'était une rue peu fréquentée, et en une heure c'est tout juste si j'y vis passer une dizaine de personnes, des femmes pour la plupart, qui revenaient du marché avec leur panier à provisions. Enfin le soleil, en tournant derrière les toits, pénétra dans la rue ; alors je rentrai dans la boutique et m'assis comme mon beau-frère sur un fauteuil.

Une demi-heure passa encore, toujours sans clients. Tout à coup, Raimondo jeta son journal, s'étira, bâilla et dit : « Allons, Serafino, puisque les clients ne viennent pas, pour ne pas perdre la main, tu vas me faire la barbe. » Ce n'était pas la première fois qu'il me demandait de le raser, mais ce jour-là, avec cette idée qu'il m'avait empêché d'aller à Ostie, la chose me déplut plus que d'habitude. Sans répondre, j'attrapai une serviette et, de mauvaise grâce, la lui nouai brusquement sous le menton. Un autre aurait compris, lui non. Vaniteux comme il est, il se penchait déjà pour se regarder dans la glace, s'examinant la barbe, se passant les doigts sur les joues.

Paolino, plein de zèle, me passa le plat à barbe, je fis ma mousse de savon et, agitant mon blaireau comme si je montais un sabayon, je barbouillai Raimondo jusqu'aux yeux. Je badigeonnais avec rage, aussi en quelques instants eut-il sur les joues deux énormes tas d'écume. Puis j'empoignai le rasoir et me mis à le raser à grands coups, de bas en haut, comme si j'avais voulu l'écorcher vif. Cette fois, il prit peur et me dit : « Mais, doucement... Qu'est-ce qui te prend ? » Je ne répondis pas mais lui renversant la tête en arrière, d'un seul coup de rasoir, j'enlevai toute l'écume depuis sa pomme d'Adam jusqu'à la fossette du

menton. Il ne souffla mot, mais je sentis qu'il avait frémi. De la même manière je le rasai ensuite à rebrousse-poil, puis il se pencha au-dessus du lavabo et se lava les joues. Je l'essuyai avec de bonnes tapes qui, dans mon esprit, étaient autant de gifles et, à sa demande, je le poudrai copieusement de talc.

Je croyais en avoir terminé, mais lui, s'allongeant de nouveau :

— Maintenant, les cheveux.

Je protestai :

— Mais je te les ai coupés l'autre jour.

— C'est vrai... Mais il faudrait resuivre le dégradé... Les cheveux poussent...

Cette fois encore, je ravalai ma bile, secouai la serviette et la lui attachai de nouveau sous le menton. Il faut reconnaître que Raimondo a des cheveux magnifiques, épais, noirs et brillants, qui lui descendent jusqu'au milieu du front et qu'il coiffe en arrière en longues mèches lui descendant jusqu'à la nuque. Mais ce jour-là, je ne pouvais pas les voir ces cheveux si beaux, et il me semblait retrouver en eux tout son tempérament de fanfaron, vaniteux et paresseux. Il me recommanda :

— Fais attention... Fais le dégradé, mais sans raccourcir.

— N'aie pas peur, grommelai-je entre mes dents.

Et, tout en égalisant des pointes à peu près invisibles, je pensais à Ostie et grande envie me prenait de tailler dans cette masse brillante à grands coups de ciseaux : si je ne le fis pas, c'est par amour pour ma sœur. Lui, il avait repris son journal et semblait se bercer du cliquetis de mes ciseaux comme du pépiement d'un canari. Au bout d'un moment, après avoir jeté un coup d'œil à la glace :

— Sais-tu, me dit-il, que tu as l'étoffe pour être un excellent coiffeur ?

— Et toi, pour devenir un beau souteneur, aurais-je voulu lui répondre.

Après avoir ainsi rafraîchi sa coiffure, je lui présentai le miroir pour lui montrer le travail ; en même temps je lui demandai d'une voix insinuante :

— Et maintenant, nous les lavons ces cheveux ou nous faisons une bonne friction ?

Je plaisantais, mais lui, l'air autoritaire :

— Friction.

Cette fois, je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Mais, Raimondo, nous n'avons en tout que six flacons et tu veux en gâcher un pour te faire faire une friction ? Il haussa les épaules :

— Pense à ce qui te regarde... C'est pas ton argent, n'est-ce pas ?

J'aurais voulu répliquer : « Il est toujours plus à moi qu'à toi », mais je ne dis rien, toujours par affection pour ma sœur qui se meurt d'amour pour cet homme-là et j'obéis. Impudemment, Raimondo choisit son parfum : de la violette, et me recommanda de bien lui frotter les che-

veux et de lui masser le cuir chevelu de bas en haut, de la pointe des doigts. Pendant que je le massais, il ne quittait pas la porte des yeux pour voir si un client n'allait pas entrer et interrompre cette bouffonnerie ; mais comme de coutume, il ne venait personne. Après la friction, Raimondo voulut de la brillantine, la meilleure, celle qui venait de France. Finalement, il me prit le peigne des mains et se coiffa lui-même avec un soin inimaginable. « Ah !... je me sens bien ! » fit-il en se levant de son fauteuil. Je regardai ma montre : il était près d'une heure.

— Raimondo, dis-je, je t'ai fait la barbe, t'ai coiffé, frictionné... Laisse-moi aller prendre un bain de mer... J'ai encore juste le temps.

Et lui, ôtant sa blouse :

— Je rentre manger à la maison... Si tu t'en vas aussi, qui gardera la boutique ?... Écoute ce que je te dis, hein... Tu iras à Ostie lundi.

Il enfila sa veste, me fit un signe d'adieu et s'en alla, suivi de Paolino qui devait m'apporter mon déjeuner de la maison.

Demeuré seul, l'envie me prit de lancer des coups de pied dans les fauteuils, de briser les glaces et de jeter blaireaux et rasoirs dans la rue. Mais en pensant qu'après tout ces objets appartenaient à ma sœur, et un peu à moi de ce fait, je dominai ma colère et m'assis en attendant. Plus personne ne passait dans la rue ; sous le soleil, le pavé était aveuglant ; dans la boutique, les glaces disposées tout autour de moi me renvoyaient ma figure maussade et la vue de toutes ces images, jointe à la faim qui commençait à me tenailler, me faisait tourner la tête.

Heureusement, Paolino arriva avec un plat enveloppé d'une serviette ; je lui dis qu'il pouvait rentrer chez lui et me retirai pour manger en paix dans l'arrière-boutique, un petit réduit que cachait une tenture transparente. Pendant ce temps, chez nous, Raimondo faisait le difficile en face de toutes les bonnes choses préparées par ma sœur ; mais moi, ayant dénoué la serviette, je ne trouvai qu'une portion de macaronis à demi froids, un petit pain et une fiole de vin. Je mangeai lentement, pour faire au moins passer le temps ; et tout en mangeant, je pensais que Raimondo avait trouvé le bon râtelier et que c'était un crime que ma sœur se soit amourachée de lui. Je venais à peine de finir qu'une voix me fit tressaillir : « Je vous dérange ? »

Je sortis en hâte de l'arrière-boutique. C'était Santina, la fille du concierge d'en face. Une petite brune, bien faite, avec un joli visage un peu large du bas et des yeux noirs pleins de malice. Elle venait souvent à la boutique, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre ; et moi, naïf, je me figurais qu'elle venait pour moi. A cette heure, sa visite me fit plaisir ; je l'invitai à s'asseoir et elle s'installa dans un fauteuil : elle était si petite que ses pieds ne touchaient pas terre.

Nous nous mîmes à causer et moi, pour dire quelque chose, je lui dis que c'était vraiment le jour pour aller au bord de la mer. Elle soupira : elle y serait allée volontiers, malheureusement, elle devait cet après-midi étendre le linge sur la terrasse...

Je proposai :

— Voulez-vous que j'aille vous aider ?

Et elle :

— Sur la terrasse ?... Avec moi... Ce serait une folie... Ce que maman me passerait ensuite !

Elle regarda autour d'elle, cherchant un sujet de conversation et finalement :

— Vous n'avez pas beaucoup de clients, n'est-ce pas ?

— Beaucoup ? Personne, vous voulez dire.

— Vous devriez ouvrir un salon de coiffure pour dames ; mes amies et moi nous y viendrions nous faire faire une permanente.

Voulant être aimable, je proposai :

— Une permanente, ce n'est pas de mon rayon... Mais, si vous voulez, je pourrais vous parfumer avec le vaporisateur...

Elle, aussitôt, coquette :

— Oh ! oui... Et quel parfum avez-vous ?

— De l'excellent parfum...

Je pris le vaporisateur et me mis à l'asperger un peu partout, par jeu, tandis qu'elle criait que je lui en mettais dans les yeux et se couvrait le visage de son bras. A ce moment, apparut Raimondo :

— Bravo... Je vois que vous vous amusez, fit-il d'un ton sévère sans nous regarder.

Santina s'était levée en s'excusant ; je replaçai le flacon sur la console. Raimondo me dit :

— Tu sais bien que je veux pas de femmes dans la boutique... Et puis, le vaporisateur est pour les clients.

Santina protesta en minaudant :

— Signor Raimondo, je ne pensais pas faire mal... et elle s'en alla sans hâte.

Je vis Raimondo lui lancer un long regard et j'en fus tout irrité, car je venais de comprendre que Santina lui plaisait comme, à la façon dont elle lui avait répondu, l'idée m'était venue tout à coup qu'il lui plaisait aussi. Je grommelai, de mauvaise humeur :

— Une friction à la violette pour toi, oui... mais un nuage de parfum pour une fille qui m'a, elle au moins, tenu compagnie, non... Il y a décidément ici deux poids et deux mesures...

Raimondo ne répondit pas et s'en fut ôter sa veste dans l'arrière-boutique. Ainsi commença l'après-midi.

Deux heures passèrent, deux heures de chaleur et de silence. Raimondo avait commencé par dormir, la figure congestionnée, la bouche ouverte et ronflant comme un porc ; et puis il s'éveilla et pendant une bonne demi-heure, s'amusa à se couper les poils du nez et des oreilles. Enfin, ne sachant plus que faire, il s'offrit à me faire la barbe. Or s'il était une chose qui me déplaisait plus que de le raser, c'était de me faire raser par lui. Tant que je faisais le garçon et qu'il me demandait mes

services, cela me semblait dans l'ordre, mais que lui, le patron, se mette à me raser, c'était vraiment dire que nous étions deux malheureux sans un chien qui vienne se servir chez nous. Pourtant, comme je m'ennuyais, moi aussi, à ne rien faire, j'acceptai son offre. Et déjà il m'avait enlevé toute la mousse de savon sur une joue et s'apprêtait à en faire autant pour l'autre lorsque, de la rue, la voix de Santina se fit de nouveau entendre : « Je vous dérange ? »

Nous tournâmes la tête, moi avec ma figure à moitié savonneuse, Raimondo avec son rasoir en l'air : Santina, un pied sur le seuil, souriante, provocante, portant sur sa hanche son panier plein de linge essoré, nous regardait.

— Excusez-moi, dit-elle, sachant qu'à cette heure vous n'avez pas de clients, j'ai pensé : peut-être que le signor Raimondo qui est si fort m'aiderait à porter sur la terrasse cette corbeille de linge ? Vous m'excuserez...

Ah ! si vous aviez vu Raimondo ! Il posa le rasoir, me dit :

— Serafino, tu finiras de te raser toi-même, jeta sa blouse par terre et, comme une flèche, fila avec Santina.

Je n'eus pas le temps de recouvrer mes esprits que déjà ils avaient disparu sous la porte cochère du palais d'en face, riant tous deux et se lutinant.

Alors, sans hâte puisque je savais que j'avais le temps, je finis de me raser, me lavai, m'essuyai, puis j'ordonnai à Paolino :

— Va à la maison et dis à ma sœur Giuseppina de venir tout de suite ici... Va, cours...

Au bout de peu de temps, Giuseppina arriva, essoufflée, toute alarmée. En la voyant si mal bâtie et laide, la pauvre petite, avec cette envie, cette tache vineuse qu'elle a sur la joue et qui explique si bien l'histoire de la boutique montée avec son seul argent, j'eus pitié et faillis ne rien lui dire. Mais désormais il était trop tard et je voulais me venger de Raimondo.

— Ne t'affole pas, lui dis-je, ce n'est rien... C'est seulement Raimondo qui est allé sur la terrasse pour aider la fille du portier d'en face à étendre son linge.

— Misère de moi ! fit-elle. Eh bien ! il va m'entendre...

Et elle traversa la rue en toute hâte.

J'ôtai ma blouse, passai mon veston et baissai le rideau de fer. Mais avant de m'en aller, je plantai un écriteau que nous avions trouvé dans le matériel de nos prédécesseurs et qui en lettres imprimées portait ces mots :

FERMÉ POUR DEUIL DE FAMILLE

ALBERTO MORAVIA

TRADUCTION DE CLAUDE PONCET

ALFRED DE VIGNY
OU
L'HÉROÏSME DE L'INTELLIGENCE

par P.-Henri Simon

Que le héros doive participer à la vie de l'intelligence ; que, même, l'héroïsme dans sa plus haute qualité, soit un acte de l'esprit, c'est ce que Vigny a toujours cru, et répété sous des formes diverses. Mais il y mit toujours un accent particulier, qui venait de sa nature profonde et de son expérience de la vie : la conviction que le mal existe, et que seule une petite minorité noble est assez forte pour l'affronter dans un combat inégal et incertain. A l'optimisme des démocrates romantiques, qui voyaient le monde s'élever par la seule bonté des cœurs vers le paradis retrouvé et la République universelle, il oppose son pessimisme aristocratique : non qu'il nie le progrès, ou qu'il rejette la pitié, ou qu'il détourne le héros d'œuvrer et de souffrir pour le bonheur de la foule ; mais il sait que c'est une besogne ingrate et dure, qui ne peut réussir que par le dévouement et le sacrifice d'une élite, et qui exige l'effort d'une pensée cultivée et réfléchie autant que l'élan d'un cœur aimant et pur.

Toutes les expériences de Vigny ont contribué à faire de lui un aristocrate triste. Dernier rejeton d'une bonne souche de noblesse militaire, mais sans grand éclat ni fortune, et ruinée par la Révolution, il grandit dans la France napoléonienne parmi des vieillards distingués et déçus. La véritable religion qu'il reçoit de sa mère, derrière un catholicisme de façade, c'est la religion féodale de l'honneur. Petit vicomte maltraité par ses condisciples bourgeois, jeune officier qui traîne une ambition non médiocre dans l'ennui banal des garnisons, poète difficile et secret qui a essuyé l'indifférence du public, il s'installe de bonne heure dans cette croyance qu'une société vit toujours de la passion solitaire de son élite. Ce qu'il retient de Chateaubriand, c'est surtout l'idée de la solitude fatale du génie : le génie est une malédiction parce qu'il sépare de la communauté humaine celui qui descend de la montagne, le front rayonnant de la double flamme sacrée. Les héros de Byron, et surtout Manfred, lui ont appris davantage : une même loi de fer régit tout l'univers humain ; la volonté d'un Dieu jaloux, si ce n'est la cruauté d'une fatalité aveugle, condamne l'être supérieur, quelle que soit la

nature de ses supériorités, à subir l'hostilité des forces inférieures, et parfois à payer par sa souffrance pour on ne sait quelle faute d'un univers condamné. La fille de Jephté, vierge et pure, sera l'hostie choisie pour apaiser la colère de Dieu :

Seigneur vous êtes bien le Dieu de la vengeance :
En échange du crime, il vous faut l'innocence.

Le noble se dresse contre le tyran et meurt pour la foule, qui ne comprend même pas le sens de son sacrifice : c'est *Cinq-Mars*. Le soldat, par son désintéressement, son courage et son sentiment du devoir, est le meilleur de la nation ; aussi sa vie ne peut-elle être qu'abnégation et souffrance : c'est *Servitude et Grandeur militaires*. Le poète vaut mieux que l'homme du pouvoir ; aussi est-il condamné à périr par lui : c'est *Stello*. Le réformateur religieux incompris, découragé, meurt enfin écrasé par les masses dont il voulait faire le bonheur : c'est *Daphné*. L'homme courageux vaut mieux que la femme, *enfant malade*, amenée à le trahir : c'est la *Colère de Samson*. Tel est le mal : le fait d'une supériorité morale écrasée par une puissance massive, inintelligente, injuste. Le noble trahi ou honni, le soldat opprimé, le poète méprisé, le héros bafoué, l'innocent frappé : ce sont les formes sociales du mal. Le mal, pour Hugo, c'était l'oppression des peuples par les aristocrates tyranniques ; le mal, pour Vigny, c'est, au contraire, la passion inévitable de toute aristocratie bienfaisante, incomprise et condamnée. Mais le mal n'est pas seulement dans la Société ; il est dans un décret plus général et absolument mystérieux qui régit l'univers, humiliant l'esprit devant la matière, l'idée devant la force, l'humanité pensante et souffrante devant la nature aveugle et sourde. Tout ce qui est d'une qualité supérieure est condamné à être meurtri par l'inférieur.

Cependant, la passion du noble n'est pas seulement de subir : elle est aussi réaction de courage, accomplissement d'une mission. Le noble écrasé, s'il accepte son destin dans l'inertie, n'a que la dignité de la victime, non encore la grandeur du héros. Le héros selon Vigny est celui qui proteste et lutte contre le désordre du monde, et ne cède qu'à bout de force, dans une résignation pleine de dédain. Mais cette attitude protestataire prend des nuances différentes selon que la pensée du poète s'oriente davantage soit sur l'idée pathétique d'un Dieu jaloux et cruel, soit sur l'idée, déjà plus philosophique, d'une fatalité insensible et absurde.

Plus fréquente dans les poèmes de jeunesse, la première orientation ne s'abolira jamais complètement. La voici qui s'exprime encore, en 1834, dans le *Journal* : *La terre est révoltée des injustices de la création ; elle dissimule par frayeur de l'éternité ; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime ; tel*

est Satan, tels sont Oreste et Don Juan. Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes. Ainsi, dans l'hypothèse d'un Dieu méchant, le héros, c'est le contempteur, le blasphémateur, le révolté. Il a un modèle et un patron : Satan, qui n'est pas, comme il était chez Byron et le sera chez Baudelaire, l'esprit du mal, le refus de l'ordre divin, mais, au contraire, l'esprit de protestation contre le désordre de l'univers, et contre Dieu en tant qu'il en est l'auteur. Le satanisme de Vigny est une sorte de manichéisme paradoxal, où c'est le Dieu du jour qui est l'auteur du mal, et le Dieu de la nuit qui dispense à l'homme la consolation et l'espoir :

Moi, j'ai l'ombre muette, et je donne à la terre
La volupté des soirs et les biens du mystère.

Ainsi les héros rédempteurs sont du côté de Satan : Julien l'Apostat, qui eut l'ambition de fonder la religion de l'homme ; et Jésus lui-même, le Christ du *Mont des Oliviers*, qui ne veut plus répondre

... que par un froid silence
Au silence éternel de la divinité.

Mais après tout, si la divinité se tait, c'est peut-être qu'elle n'existe pas ; c'est qu'il n'y a rien d'autre que le Destin. Vigny n'a jamais atteint à la conception purement philosophique de la nécessité ; toujours, dans son idée de la fatalité, il a laissé flotter des traces de mysticisme primitif ; il la personnifie, elle est en même temps la μοιρα , le décret mystérieux qui régit chaque existence, et la τυχη, le hasard, la fortune capricieuse et inexorable.

En tout cas, elle lui paraît être la puissance qui meut le monde et contre laquelle se heurte la volonté intelligente de l'homme ; et ce grand duel est l'obsession de sa pensée. Duel, oui, car il est très loin de tomber dans le fatalisme pur : retrouvant la voie royale de la philosophie stoïcienne, en même temps qu'il reconnaît la toute-puissance du *fatum* il affirme la valeur intrinsèque et l'efficacité relative de l'effort humain, même si cet effort doit toujours finir par l'échec, même si le rocher de Sisyphe doit toujours retomber sur sa pente.

Je ne vois nulle part, écrit-il encore dans son *Journal*, *une assez grande place donnée à la volonté humaine* (...). *Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent.* Lutteur, jusqu'à l'extrême de ses forces, tel doit être l'homme supérieur ; *nageur incertain*, il fendra l'eau, *qu'elle soit haute ou basse*, aussi longtemps que son énergie sera supérieure à la pression de la vague ; il soulèvera *le doigt faux et cruel* des Destinées, et portera sa volonté à des *hauteurs sublimes* en attendant le coup fatal qui le renversera *au fond des abîmes*. Et alors, qu'importe que le temple s'écroule sur Samson, que le Christ périsse

conscient de l'inutilité de son sacrifice, ou que le loup s'abatte étranglé par la meute ? Ayant fait *énergiquement sa longue et lourde tâche*, le héros stoïque saura souffrir et mourir sans parler.

⁂

Révolte contre Dieu ou lutte contre le destin, toujours Vigny exige de l'homme une attitude réfractaire et combative ; il exalte la fermeté d'âme et le courage ; il confie aux « grands caractères » l'honneur et le salut de l'humanité. Il n'est pas exagéré de dire que toute son œuvre, toute sa pensée, tourne autour du problème de l'action.

Je suis né, a-t-il écrit, *avec le cœur sauvage et l'esprit civilisé. L'un se sentit tout d'abord effarouché par les hommes, et délicat comme une sensitive, trouva son bonheur à se refermer et à les fuir ; l'autre au contraire, s'élança toujours en avant pour couvrir les blessures de son frère toujours saignant et toujours muet. De ce combat intérieur, qui ne cessera qu'avec ma vie, sortirent toutes mes actions et tous mes écrits.* Tel est bien le conflit de ce poète en qui le Romantisme se surmonte : le cœur sauvage s'isole dans la mélancolie, frôle le désespoir ; l'esprit civilisé incline la volonté à la lutte. Ce ne sont donc pas les forces obscures de l'être qui déclenchent l'action mais, tout au contraire, une instigation morale, une urgence de l'esprit.

Poser le problème de l'action, c'est vouloir en trouver la règle et en définir le plan. Quelles solutions Vigny propose-t-il ?

Sceptique, se défiant de l'esprit de système et des synthèses, ces *magnifiques sottes*, il ne connaît d'autre règle à l'action que l'honneur. Mais qu'est-ce que l'honneur ? La *poésie du devoir*, a-t-il dit, ce qui n'est pas absolument clair si l'on n'a pas, par ailleurs, de critère objectif pour justifier le devoir. Or, justement, le devoir ne se justifie pas autrement que par l'honneur même : Vigny appelle *abnégation* la vertu de l'homme d'honneur qui se sacrifie à une règle acceptée une fois pour toutes, à un impératif dont il ne discute plus le principe ; ainsi le soldat, enchaîné à sa discipline, et dont la servitude, parce que volontaire, fait la grandeur.

Sans doute, Vigny souhaite que l'objet auquel l'homme attache l'idée du devoir soit aussi abstrait, aussi intemporel que possible : il condamne sous le nom de *séidisme* le dévouement aveugle à un chef ; il se défie même des actes que peut inspirer une passion confuse telle que l'amour de la patrie ; mais il admire sans réserve l'homme qui a situé au centre de sa vie le culte de l'honneur : culte qui lui paraît devoir fournir un substitut au sentiment religieux, à la foi chrétienne défaillante, pour fonder une haute morale.

A vrai dire, Vigny n'a jamais parfaitement réussi à se tirer de la con-

tradiction entre sa métaphysique, qui le portait à penser que la loi divine et la loi sociale sont injustes dans leur principe, et sa morale fondée sur l'obéissance au devoir, c'est-à-dire, en fin de compte, sur l'acceptation des lois. L'immoraliste va plus logiquement au bout de ses idées. Mais, quand on est né comte, quand on est d'ailleurs propriétaire foncier et académicien, il est malaisé d'échapper absolument au conformisme. L'hérédité féodale et le milieu conservateur de Vigny lui fournissaient un antidote contre les instigations périlleuses de sa culture : en optant pour l'honneur, il retrouvait ses vérités natales, l'influence de son éducation, et spécialement la ferme doctrine des *Conseils à mon fils* — ce cathéchisme de noblesse que sa mère écrivit pour lui quand, en sa dix-septième année, il revêtit pour quelques semaines l'uniforme rouge des Mousquetaires du Roi.

⁂

Agir selon l'honneur, soit. Mais sur quel plan agir ? Le temps des épopées militaires est clos, le pouvoir n'est plus au soldat. La politique est décevante et souvent infâme ; elle n'est pas métier de poète, *Stello* le prouvait et l'expérience de Lamartine le confirme. L'apostolat religieux a de quoi tenter les grandes âmes ; mais il faut la foi, et d'ailleurs les chances de succès sont précaires pour qui veut fournir un aliment spirituel à la foule ; *Daphné* le prouvait et l'expérience de Lamennais le confirme. Reste la Pensée, et la Poésie qui ne s'en distingue pas, puisqu'elle en est *la perle :*

Poésie ! O trésor ! perle de la pensée.

L'action proprement dite, l'insertion immédiate de la volonté humaine dans les événements, Vigny la repousse ; mais non point l'acte de l'intelligence, le mot juste que le penseur enfante dans la solitude, et qu'il jette dans l'histoire au moment voulu comme une inspiration décisive ; car sa neutralité est une *neutralité armée.*

Vigny n'a jamais cessé de croire que le salut des sociétés repose sur leurs élites ; mais un transfert s'est produit assez vite, et accentué d'année en année : la notion d'aristocratie s'est transportée de l'ordre politique et social à celui de la pensée et de l'art :

J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.

A son ami Th. Carlier, le poète écrivait déjà en 1830 qu'il souhaitait l'avènement d'un temps où le public *sera mieux préparé à recevoir la parole d'en-haut, et plus docile au joug tout divin de la seule aristocratie qui doive régner à jamais sur le monde* (...), *je veux dire celle des esprits*

supérieurs, qui seront les pontifes et les rois de la terre, à mesure qu'elle réunira ses sociétés par une seule famille.

Que, dans cette préférence donnée aux grandeurs de l'esprit, l'influence saint-simonienne ait joué un rôle ; que, par la suite, la pensée d'Auguste Comte et du positivisme ait exercé une action dans le même sens sur l'esprit de Vigny, c'est une chose démontrée. Mais une tendance maîtresse de l'esprit du poète le poussait aussi à ce choix : non seulement ce mélange de timidité et de dédain qui lui fait craindre et mépriser la foule, et plaindre le sort d'un Lamartine obligé par ses fonctions de député à s'occuper *des bureaux de tabac que demandent ses commettants ;* mais, plus en profondeur, le refus de la domination sur les hommes, du pouvoir politique.

Vigny est délibérément contre l'homme du pouvoir, pour les mêmes raisons qu'il est contre Dieu : parce que le pouvoir est, par essence, impur, oppressif, et collabore fatalement à l'œuvre du mal, qui est d'humilier le noble et de frapper l'innocent. Corrigé, dans la pratique, par les influences du milieu social et par les intérêts de classe, il y a, en Vigny, un anarchisme latent, non du type démocratique et moderne, mais aristocratique et féodal ; noble révolté et réfractaire, qui défend ses privilèges et son indépendance contre toute espèce d'absolutisme. Ce qui est frappant, et assez exceptionnel à l'époque où Balzac et Stendhal multipliaient leurs portraits d'ambitieux, c'est que, chez Vigny, l'énergie ne tend nullement à la conquête de la puissance sociale, mais à une action désintéressée, à un apostolat de clerc en faveur de la justice et du progrès.

Il est d'ailleurs notable qu'en même temps qu'il transporte au plan des activités de l'esprit la mission de la nouvelle noblesse, Vigny passe du pessimisme métaphysique à un certain optimisme pratique. A mesure qu'il pousse davantage le héros sur la voie de l'action intellectuelle, science ou poésie, il dépasse la froide résignation stoïcienne, il met l'accent sur le pouvoir qu'a l'homme non seulement d'opposer un fier silence aux pesées fatales de l'univers, mais de soulever cette masse et de la faire reculer : tout le pathétique des *Destinées* est là, dans ce combat de l'esprit de l'homme contre le destin, combat d'abord désespéré, mais où grandit peu à peu une chance de victoire. Par le désintéressement, le labeur, la générosité de l'homme spirituel, l'Idée grandira, qui vaincra peu à peu les misères :

Ton règne est arrivé, pur Esprit, roi du monde !

Et certes, le cœur ne sera pas absent de cette lutte libératrice. C'est lui qui conçoit la pitié ; il entend le grand mot mystérieux qui monte de la peine des villes, il sent l'inégalable *majesté des souffrances humaines.* La Femme est auprès du Héros justement pour entretenir un climat de sensibilité créatrice : l'amour prend ainsi un sens sublime, moins plaisir ou émotion que sacrement et communion spirituelle. Dalila

trahissait sa mission en coupant insidieusement les cheveux de Samson, mais Eva réhabilite la femme en poussant le Berger à devenir le soldat du Progrès et de la Justice :

Tu pousses par le bras l'homme : il se lève armé.

Rien pourtant ici de l'humanitarisme sentimental : car l'intelligence reçoit ses inspirations du cœur, mais sans abdiquer devant lui :

Le vrai Dieu, le Dieu fort, c'est le Dieu des idées.

Le Romantisme, sur sa pente démocratique — Hugo, Michelet, George Sand — avait eu le mérite de remettre le héros au service de l'humanité ; il l'avait voulu bienveillant et bienfaisant, tueur des monstres du passé et agent du progrès. Cependant, abusant des effusions affectives, il avait fini par entamer son énergie ; et, par excès de prédications individualistes, il le mobilisait dangereusement contre les structures nécessaires de la vie sociale.

Il appartenait à Vigny, sensible, entre tous les romantiques, à la réaction, salutaire sur plus d'un point, du positivisme, de réintégrer dans la morale héroïque le sens des valeurs aristocratiques et le goût de l'intelligence : l'homme supérieur dont il rêve ne laisse pas de travailler et de souffrir, pour la marche de la tribu vers la terre promise ; mais, loin de déployer son énergie contre la Société, il la sert et la protège ; et loin de se vanter d'être une force de la nature, il se pense comme un messager de l'esprit.

Et c'est à coup sûr parce qu'il fut le plus réfléchi des grands poètes romantiques que Vigny est aujourd'hui celui dont la voix garde les meilleures chances d'être entendue. Agnostique, il a préféré aux faciles mollesses d'un déisme décoratif et rassurant, la vue lucide du scandale de la condition humaine dans un monde sur lequel ne veillerait aucune providence paternelle, aucune intelligence aimante d'un Dieu personnel et transcendant ; de ce non-sens constaté, il s'est défendu de tirer la conséquence morale d'un désespoir suicidaire, et il a prôné un courage sans espérance, austèrement fermé sur la conscience que l'homme prend de sa liberté et de sa dignité ; puis, dénombrant toutes les puissances du génie humain, il reconnaît la valeur de la raison, humblement soumise à une tâche d'investigation méthodique des faits et des lois, et il la veut toujours inspirée et éclairée par la pitié, pour que l'activité du savant et de l'homme politique ne se tourne jamais en tyrannie, en exploitation des faibles, en création de souffrances. Qui n'aperçoit la surprenante analogie entre l'évolution de l'auteur d'*Eloa* et de *La Mort du Loup*, qui devient celui de *La Maison du Berger* et de *La Bouteille à la Mer*, et la progression qui, cent ans plus tard, a fait passer Camus du stoïcisme lyrique protestataire du *Mythe de Sisyphe* au pragmatisme humanitaire de *La Peste* et au rationalisme positif de *L'homme révolté ?*

P.-HENRI SIMON

LES SATELLITES ARTIFICIELS

par Pierre Rousseau

Par une chaude matinée de l'année 1416, le jeune infant Henri de Portugal arrêta son cheval devant l'édifice dont on venait d'achever la construction. Cet édifice se dressait sur l'échine de la presqu'île de Sagres — l'extrémité sud-occidentale de l'Europe — comme un défi à l'immensité redoutable de l'Atlantique. Mais n'était-ce pas un défi que le prince jetait à la mer Ténébreuse ? Alors qu'aucun Européen n'avait encore osé s'éloigner sur cette étendue sans limite, ne prétendait-il pas y lancer hardiment ses caravelles ? Dans cet édifice, à la fois observatoire astronomique et école de navigation, il se proposait de réunir quelques-uns des cosmographes et des navigateurs les plus réputés d'Europe, en leur donnant à résoudre le problème suivant : comment manœuvrer et se guider sur cet océan dont nul ne connaît les frontières ? Comment échapper aux périls innombrables et terrifiants qui y guettent les explorateurs ?

Au-delà de la Méditerranée familière, au-delà de l'Afrique, l'océan s'ouvrait comme un abîme inconnu. Les hommes qui avaient été assez téméraires pour s'y risquer hors des sentiers du cabotage en rapportaient des récits hallucinants : une mer déchirée de courants hostiles, soulevée de vents qui vous écartaient irrésistiblement de la terre, peuplée de monstres et de dragons et, sous l'équateur, hérissée de gigantesques vagues bouillantes.

Mais il était justement réservé à l'infant Henri d'être le premier à faire justice de ces chimères. Fournissant ses équipages de directives précises, il les poussa jusqu'au cap Bojador, jusqu'au cap Blanc et au cap Vert, de plus en plus loin vers le large. La crainte ne pouvait vaincre totalement la soif de connaître, et les marins qui perdaient la côte de vue en s'enfonçant vers l'ouest, s'ils craignaient à chaque instant d'être écrasés par quelque phénomène fantastique, étaient, en même temps, terriblement tentés d'aller plus loin.

Au temps des grandes découvertes.

... Un peu comme, cinq cent quarante ans plus tard, devaient l'être leurs descendants devant un océan incomparablement plus vaste, où les

îles sont des astres et dans lequel aucun être humain n'a encore lancé le moindre esquif.

Car, en cette seconde moitié du XXe siècle, nous voici revenus à l'époque exaltante des grandes découvertes et des grands enthousiasmes. Comme l'humanité du XVe siècle, à l'étroit sur les bords de sa Méditerranée et brûlant d'explorer l'Atlantique, l'humanité de notre temps, sa planète entièrement conquise, brûle de se lancer dans l'océan de l'espace interplanétaire qui s'étend à l'infini sous ses yeux. Comme au temps de Henri et de Jean II de Portugal, de Bartholomeu Dias et de Martin Behaim, l'océan inconnu s'enveloppe de mystères et de légendes. On le dit sillonné de météorites, parcouru de radiations meurtrières, et les monstres marins qui hantaient l'esprit des équipages d'antan reparaissent même dans les fables de soucoupes volantes et de Martiens.

Sur son rocher de Sagres, la *junte* de don Henri s'était réunie pour faire le départ entre la réalité et la fiction ; de même, en 1956, le Congrès astronautique de Rome s'est assemblé pour débattre la question de la navigation cosmique et pourvoir les futurs astronautes de règles efficaces. Ces futurs astronautes, il n'est d'ailleurs pas question de les éperonner : parmi eux, combien d'émules de Michel Ardan ? Combien de têtes brûlées qui feraient bon marché de leur existence pour la gloire d'être les premiers à plonger victorieusement dans le ciel ?

Oui, nous sommes revenus au temps des grandes découvertes, mais avec cette différence que les gens du XVe siècle disposaient de caravelles, tandis que nous en sommes encore à crayonner l'esquisse du premier vaisseau interplanétaire... D'ailleurs, la Terre est une mère qui s'oppose tenacement à l'évasion de ses enfants. Elle les retient par la chaîne de la pesanteur, dont aucun vivant n'a réussi jusqu'ici à s'affranchir. Et la loi de la gravitation est l'une des rares lois naturelles devant lesquelles ils soient restés impuissants et passifs.

Le problème de l'Astronautique.

Expliquons maintenant la raison de cette impuissance.

Supposons que nous installions, au sommet d'une montagne, un canon tirant horizontalement. A quelle distance tombera l'obus ?

Cela dépend de la vitesse initiale, répondra-t-on.

Effectivement, si nous faisons abstraction de la résistance de l'air, nous constatons qu'avec une vitesse initiale de 100 mètres/seconde, l'obus tombe à 800 mètres ; avec une vitesse initiale de 500 mètres/seconde, à 4 kilomètres ; avec 1 000 mètres/seconde, à 8 kilomètres. Au fur et à mesure que la vitesse initiale augmente, le projectile tombe de plus en plus loin, d'abord parce qu'il est lancé avec plus de force, ensuite parce que la courbure de la Terre se fait de plus en plus sensible et que le sol se dérobe et fuit sous lui. A 7 900 mètres/seconde, la trajec-

toire devient suffisamment tendue pour que sa courbure soit égale à celle de la Terre. C'est-à-dire que l'obus est condamné à circuler parallèlement au sol sans jamais le toucher. Retenu par l'attraction gravifique du globe, il devient son satellite et décrit une circonférence autour de lui.

Si la vitesse initiale s'élève encore, passant à 8 000 ou 9 000 mètres/seconde, l'attraction a de plus en plus de mal à retenir le projectile. Lancé de plus en plus vite, il va de plus en plus loin avant d'obéir à la pesanteur et de revenir. Sa trajectoire se déforme, se change en une ellipse de plus en plus allongée. Une fois passée la valeur critique de 11 180 mètres/seconde, la force qui l'entraîne surpasse même celle de l'attraction terrestre ; au lieu de s'aiguiller sur la branche de son ellipse qui le ramène vers notre planète, il continue « tout droit ». La trajectoire fermée se transforme en une trajectoire ouverte sur laquelle il s'éloigne indéfiniment.

La conclusion de cette série d'expériences imaginaires ? C'est que, pour échapper à la pesanteur et circuler dans l'espace interplanétaire, un engin doit être animé, au départ, d'une vitesse minimum de 7 900 mètres/seconde — toujours en négligeant la résistance de l'air. On comprend que, devant cette exigence, l'homme soit, comme il a été dit tout à l'heure, passif et désarmé puisque, même avec les poudres les plus puissantes, son artillerie ne dépasse pas des vitesses initiales de 1 500 à 2 000 mètres/seconde.

Mais passivité ne signifie pas résignation. Chose bien évidente quand on se rappelle l'invraisemblable débauche d'imagination à laquelle l'humanité se livre depuis des siècles pour essayer de tourner la difficulté. C'est justement cet effort perpétuel qui constitue l'Astronautique.

En quête d'un astronef.

Ne revenons point sur cette histoire, et contentons-nous de mentionner le fameux épisode du canon de Jules Verne. Il imprimait à l'obus une vitesse initiale de 16 000 mètres/seconde, afin de vaincre à la fois la pesanteur et la résistance de l'air. Malheureusement, les voyageurs, passant, le temps d'un éclair, de l'immobilité absolue à une vitesse de 57 600 kilomètres/heure, eussent été, au départ, instantanément liquéfiés. De plus, le projectile, une fois lancé, eût été, non un navire interplanétaire, obéissant à la volonté de son pilote, mais un corps inerte, dont il eût été à peu près impossible de modifier la direction ni la vitesse. On ne s'étonnera donc pas que les modes de lancement genre *Columbiad* soient aujourd'hui abandonnés, même des fabricants de science-fiction, et que la nef astrale de nos modernes argonautes soit désormais la fusée.

De la fusée, tout le monde connaît le mode d'action — ne serait-ce

que pour avoir contemplé un feu d'artifice de 14 juillet. Les gaz engendrés par la combustion de la poudre jaillissent à un bout, et, par réaction, la fusée est projetée du côté opposé. On peut dire que celle-ci, pour foncer en avant, prend appui sur la masse gazeuse qu'elle rejette en arrière. L'air ne lui est donc aucunement indispensable, même comme comburant puisque l'oxygène est chimiquement contenu dans la poudre. Elle apparaît ainsi comme le seul moteur capable de fonctionner dans le vide, ce qui la désigne précisément pour la propulsion des astronefs de l'avenir.

Naturellement, nous ne devons pas nous représenter ce moteur d'astronef comme une vulgaire fusée de feu d'artifice. Un moteur, par définition, est commandé par un pilote, qui en contrôle la marche à son gré. Or, une fusée à poudre ne peut pas être commandée : une fois allumée, elle brûle imperturbablement jusqu'à épuisement. L'homme qui s'avisa le premier de cet inconvénient fut, dès 1914, le physicien américain Goddard. C'est pourquoi il remplaça la poudre par l'essence, et lui fournit le comburant sous forme d'oxygène liquide. De cette façon, il suffisait de tourner des robinets pour régler à volonté l'écoulement et faire varier le régime de la fusée. Autrement dit, celle-ci devenait un véritable moteur.

Les expériences de Goddard durèrent jusqu'aux approches de la seconde guerre mondiale. Sa meilleure performance fut enregistrée en 1935, quand la fusée plafonna à 2 250 mètres avec une vitesse maximum de 1 126 mètres/seconde.

Ce résultat, si méritoire fût-il, n'était pas très excitant. Pourtant, les théoriciens ne l'avaient pas attendu pour étudier l'application de la fusée à la navigation interplanétaire. L'idée première en avait été émise, avant 1900, par le Russe Ziolkowsky ; depuis 1912, le problème était développé sous une forme mathématique de plus en plus serrée par le Français Esnault-Pelterie et, depuis 1923, par le Roumain Oberth. A partir de ce moment, les spécialistes s'appuyèrent sur les travaux expérimentaux de Goddard et les recherches prirent, surtout en Allemagne, une tournure nouvelle. On en connut l'aboutissement quand, en 1944, les V2 commencèrent à s'abattre sur l'Angleterre. Mobilisés par les nazis, les savants allemands avaient poursuivi l'œuvre du physicien américain jusqu'à faire de sa petite fusée, de 25 à 38 kilogrammes, un engin de mort dépassant 13 tonnes et portant à 350 kilomètres à raison de 1 600 mètres/seconde.

Nous terminerons cet historique sommaire en faisant, non moins brièvement, le point actuel de la question. Il semble que le record d'une fusée simple, telle que nous venons de la décrire, soit détenu par la *Viking* américaine, avec une altitude de 250 kilomètres et une vitesse maximum de l'ordre de 2 000 mètres/seconde. La fusée française *Véronique* atteindrait 135 kilomètres à 1 400 mètres/seconde. Quant aux engins soviétiques, nul ne doute que leurs performances ne soient au moins égales à celles de leur homologues américains.

Une science qui piétine.

Assurément, il y a un large fossé entre ces exploits spectaculaires et les modestes essais de Goddard. Cependant — pourquoi ne pas l'avouer ? — il y a un fossé encore plus large, et même un abîme, entre ces exploits eux-mêmes et la conquête de la Lune... Car si nos fusées grimpent présentement à plusieurs centaines de kilomètres, n'oublions pas qu'il y en a 384 000 jusqu'à notre satellite, et que les combustibles liquides les plus énergiques sont loin de donner les 7 900 mètres/seconde nécessaires.

Il y a plus de dix ans qu'abusé par des auteurs optimistes et le pullulement des science-fictions, le bon public se berce de l'espoir d'assister prochainement au débarquement sur la Lune. Rappelons-nous la surabondante production des récits et des films d'astronautique, avec leurs héros. Supermen de la science (?), écrasant la résistance des Sélénites et des Martiens. Souvenons-nous des abracadabrantes nouvelles que nous transmettent, de temps à autre, les journaux d'outre-Atlantique : une agence de voyages interplanétaires qui ouvre ses guichets, une société qui se fonde pour lotir des terrains sur la Lune, un prêtre qui achète une parcelle du cirque Copernic pour y bâtir la première église... Au fond, il est difficile que tous ces gens-là ne trouvent pas que les choses traînent en longueur et que les astronautes mettent bien longtemps à leurs préparatifs.

Il faut dire aussi que les progrès de l'énergie atomique ne rendirent pas, en cet ordre d'application, tout ce que le profane en attendait. Nous avons encore en mémoire les acclamations qui saluèrent son avènement en 1945 : grâce à elle, l'astronef recevrait un combustible aussi puissant qu'abondant, et la construction de la fusée astronautique n'était plus qu'une affaire d'ingénieurs.

Déception qui atteignit son sommet le 29 juillet 1955, quand le président Eisenhower annonça la décision des États-Unis de lancer des satellites artificiels : contrairement à toute attente, aux romans, aux films, et même aux projets sensationnels publiés par les magazines américains, ces satellites ne seraient pas habités ; et même ils ne seraient guère plus gros que des ballons de football...

L'entrée en jeu de ces satellites constitue une utile mise au point. Aux lecteurs qui, nourris, si l'on ose dire, de bandes dessinées et de contes sur la conquête astrale, demanderaient : où en est l'Astronautique ? il suffit de faire observer qu'en 1956, elle en est encore à ces modestes ébauches. Ébauches auxquelles on ne s'étonnera pas que nous accordions pourtant quelque attention, puisqu'elles sont tout de même le premier jalon que la science soit en état de poser dans l'espace cosmique !

Satellites artificiels 1957.

Le satellite artificiel américain ? Une sphère de métal poli mesurant 50 centimètres de diamètre et ne pesant pas plus de 10 kilogrammes. Lancé en Floride, sous le 28e parallèle, dans le courant de l'année 1957, il voyagera autour de la Terre sur une orbite elliptique, dans un plan incliné de quelque 35 degrés sur celui de l'équateur. L'excentricité de sa trajectoire l'amènera évidemment à des distances variables de la surface terrestre. Sa plus grande proximité sera de 320 kilomètres, et son plus grand éloignement, de 1 300. Sa distance moyenne du centre de la Terre, 7 200 kilomètres, fixera, comme le veut la troisième loi de Kepler, la durée de sa révolution. Celle-ci ne durera que 100 minutes. C'est-à-dire que ce satellite, à l'altitude moyenne de 800 kilomètres, fera le tour complet du globe en 1 heure 40 minutes. Sa vitesse sera donc de 7 500 mètres/seconde, soit 27 000 kilomètres/heure [1]. Il ne mettra que 8 secondes au plus pour franchir un espace de ciel large comme la pleine lune.

On soupçonne qu'un objet de 50 centimètres, éloigné de 800 kilomètres et parcourant 27 000 kilomètres/heure, ne sera pas très spectaculaire, ni même particulièrement visible. Au mieux, il apparaîtra comme une petite étoile filante de septième grandeur, c'est-à-dire de l'éclat d'une bougie vue à une douzaine de kilomètres. Il faudra une paire de jumelles pour l'apercevoir... à la condition de connaître d'avance sa route à travers les constellations.

Ce minuscule astéroïde ne sera d'ailleurs pas visible de toute la Terre. Etant donné l'angle de sa trajectoire avec le plan de l'équateur, seules pourront le voir les populations résidant aux basses latitudes. L'observation en sera donc réservée aux États-Unis, à l'Amérique centrale et du Sud, à l'Europe méridionale, à l'Indonésie, à la Nouvelle-Zélande. Il est du reste très possible que les satellites suivants soient projetés sur des orbites différentes, de façon que les principaux pays civilisés puissent en contrôler le passage tour à tour. Ajoutons que tous ces engins, lentement freinés par la résistance de la haute atmosphère, sont destinés à s'abattre sur Terre au bout de quelques semaines ou de quelques mois.

On sait que ce lancement de satellites n'est nullement un geste gratuit, comme l'eût été le projet de Goddard, lequel, en 1923, proposait d'expédier sur la Lune une fusée chargée de magnésium dont la lueur eût été visible au télescope. Au contraire, l'expérience américaine prend

1. La pesanteur diminuant avec l'altitude, on s'explique qu'une vitesse de 7 500 mètres/seconde soit suffisante pour empêcher le satellite de tomber, alors qu'à la surface du sol, un minimum de 7 900 mètres/seconde (compte non tenu de la résistance de l'air) serait indispensable.

place dans le cadre très précis de l'Année géophysique internationale, qui assigne à ces satellites des missions bien délimitées et à vrai dire, peu sensationnelles.

Aux yeux des hommes de science qui président à l'Année géophysique, les satellites artificiels ne constituent, en effet, qu'un simple relais des ballons-sondes et des fusées-sondes classiques. Il y a longtemps que l'exploration de la haute atmosphère est couramment poursuivie par ces deux moyens. Mais les ballons-sondes plafonnent à 35 kilomètres d'altitude, et si les fusées à étages, dont nous parlerons plus loin, en dépassent 250, elles n'y restent, bien entendu, que le temps d'arriver... et de redescendre. D'où l'avantage des satellites qui, stationneront, pour ainsi dire, dans les couches les plus extérieures de l'atmosphère suffisamment longtemps pour y recueillir des renseignements continus.

Des renseignements qu'attendent avec impatience non seulement les savants, mais aussi des ingénieurs et des techniciens parfois très terre à terre ! On comprend, en effet, que le perfectionnement des avions, des fusées radioguidées et de tous les appareils stratosphériques de demain soit tributaire de nos connaissances sur cette même stratosphère. On comprend aussi que la possibilité des voyages stratosphériques et interplanétaires, ainsi que le rendement des radiocommunications par l'ionosphère, dépendent, au premier chef, du verdict de la science sur les effets plus ou moins intenses de l'ultraviolet solaire, des météorites, des rayons cosmiques ou de l'ionisation à haute altitude. C'est pourquoi chaque satellite artificiel est conçu comme un robot pourvu de plusieurs organes des sens. L'un de ceux-ci sera sensible à la lumière solaire et enregistrera sa composition spectrale, un autre recueillera rayons cosmiques et particules de haute énergie, un troisième, les éléments corpusculaires de la radiation solaire, un quatrième mesurera le champ magnétique, un cinquième, la teneur ambiante en hydrogène, etc. Collectées par le « cerveau » du robot ces données seront radiotransmises sur le champ aux postes à terre chargés de les exploiter.

Les satellites, escales sur la route du ciel.

Convenons-en : si convaincus soient-ils de l'utilité d'une pareille entreprise, il est tout de même possible que certains lecteurs aient un haut-le-corps en apprenant qu'elle revient à quelque 4 milliards de francs... Le jeu en vaut-il la chandelle ? se demanderont-ils.

Question qu'il n'est guère difficile de trancher par l'affirmative quand on constate que les satellites artificiels sont actuellement l'objet d'une course de vitesse entre les deux nations les plus puissantes et les plus réalistes du monde, les États-Unis et l'U.R.S.S. Car si les Soviétiques répugnent à claironner leurs projets, ils ont néanmoins clairement déclaré leur intention de lancer, eux aussi, des satellites. Il se peut même

que la réalisation de ces derniers cause quelque surprise au reste du monde : la Russie n'est-elle pas, grâce à Ziolkowsky, la patrie de l'astronautique, et cette science n'y soulève-t-elle pas, depuis longtemps, un profond intérêt populaire ? Rappelons que, dès avril 1955, l'Académie des Sciences de Moscou créa une « Commission des communications interplanétaires », présidée par l'académicien Sédov et composée de savants aussi peu rêveurs que possible, comme le physicien Kapiza, ancien élève de Rutherford, et les astronomes Ambarzoumian et Koukarkine. Et souvenons-nous que si les futurs satellites doivent être d'une grande importance pour l'étude de la haute atmosphère, leur intérêt est encore plus vif quand on les regarde comme les premiers esquifs que les hommes aient réussi à lancer dans l'espace...

Le rôle des satellites artificiels comme relais des ballons et des fusées-sondes pourrait, en effet, être immensément dépassé par leur rôle comme escales sur la route de la Lune. Pour la première fois ils manifesteront ce fait capital : l'homme cessant d'être un simple contemplateur des lois de la mécanique céleste et devenant capable de les faire jouer à son profit. Ces lois de Newton et de Kepler dont il n'était jusqu'alors qu'un spectateur passif, il en devient maintenant l'utilisateur ; à la classique parabole décrite par les obus de son artillerie, il est, dès aujourd'hui, en mesure de substituer l'ellipse keplérienne.

La fusée a étages, moteur d'astronef.

Mais il est grandement temps de tirer au clair une objection que ne peut manquer de se faire un lecteur attentif : comment peut-il être possible de lancer une fusée à plus de 1 000 kilomètres d'altitude et à près de 8 000 mètres/seconde alors que, comme il a été dit plus haut, la plus puissante ne dépasse pas actuellement 250 kilomètres et 2 500 mètres/seconde ?

Brûlant dans une fusée, le combustible le plus énergique dégage des gaz qui jaillissent de la tuyère à une vitesse inférieure à 5 000 mètres/seconde. A première vue, on ne voit donc pas comment ce jet pourrait communiquer à ladite tuyère une vitesse de 7 900 mètres/seconde ! Pourtant, plus d'un lecteur automobiliste trouvera la solution : il suffit d'augmenter l'arrivée du mélange dans la chambre de combustion, comme lorsque nous pressons l'accélérateur de notre voiture. Malheureusement, le calcul montre que la consommation devient alors prohibitive : rien que pour imprimer à la fusée une vitesse double de celle du jet gazeux, il faut multiplier la masse de combustible par 6,4. Pour qu'une V2 puisse atteindre 8 000 mètres/seconde, il faudrait qu'elle emporte une provision de combustible pesant 250 fois son poids ! Inutile d'ajouter que, dans ces conditions, le problème est insoluble — tout au moins tant que la fusée atomique demeurera un leurre.

Mais le fait même que des satellites artificiels verront prochainement le jour démontre que l'obstacle peut être tourné. Il l'est même depuis bientôt sept ans. Le 24 février 1949, en effet, les Américains procédèrent à une expérience décisive sur leur terrain d'essai de White Sands. Sur la tête d'une V2, à la place de l'explosif, ils fixèrent une fusée plus petite, une WAC *Corporal*, pesant 302 kilogrammes et alimentée par de l'aniline et de l'acide azotique. La V2 fut enflammée, démarra, s'éleva jusqu'à 32 kilomètres d'altitude. A ce moment, la WAC s'enflamma automatiquement et démarra à son tour. Tandis que la V2 retombait et s'abîmait, la WAC bondit jusqu'à 402 kilomètres. Performance extraordinaire si l'on remarque que, tirées séparément, la V2 n'eût atteint que 150 kilomètres, et la WAC, 80 !

La *fusée-gigogne*, ou fusée à deux étages ainsi constituée, bénéficiait, à la fois, de l'allégement dû au largage de la V2 et de la diminution de la pesanteur à l'altitude d'où s'élançait la WAC. On imagine tout de suite le parti que l'astronautique peut tirer d'une combinaison de ce genre : pour gagner l'altitude et la vitesse voulues, quoi de plus simple, en principe, que d'ajuster deux, trois étages ou plus, qui, largués tour à tour, permettront au dernier de naviguer librement dans l'espace ? L'inconvénient est que, dans une telle fusée-gigogne, le combustible occupe presque toute la place et la charge utile est réduite presque à rien. Représentons-nous, par exemple, une fusée à trois étages, et admettons que le premier, le plus gros, celui qui s'allume au départ, ait une charge utile de 10 p. 100 (cette charge utile étant évidemment les deux étages suivants) ; admettons que le deuxième et le troisième étage aient aussi des charges utiles de 10 p. 100. On voit que la charge utile finale ne représente que 0,1 p. 100 de l'ensemble ; c'est-à-dire que, pour transporter 10 kilogrammes hors du champ de gravitation terrestre, il faut en dépenser 10 000 de combustible.

Exemple qui n'est aucunement imaginaire puisque c'est précisément le cas du premier satellite artificiel américain. Celui-ci formera la charge utile d'une fusée à trois étages, pesant, au total, une dizaine de tonnes et longue de 22 mètres. Le premier étage — une fusée *Viking* — s'élèvera jusqu'à une altitude d'une soixantaine de kilomètres avec une vitesse de 1 700 mètres/seconde. Le deuxième étage poussera jusqu'à 325 kilomètres et 4 100 mètres/seconde. Le troisième, enfin, atteindra l'altitude déterminée pour l'orbite et y abandonnera le satellite lui-même à la vitesse de 7 500 mètres/seconde.

Un dispositif si compliqué, une masse si considérable de combustible pour une charge utile aussi faible : ainsi s'expliquent la difficulté de l'entreprise... et son énorme prix de revient. Ainsi s'explique qu'elle ne soit à la portée que de pays très riches et que, pratiquement, les États-Unis et l'U.R.S.S. soient seuls capables de la mener à bonne fin.

Car il serait faux de concevoir cette entreprise comme une opération isolée, comme un lancement unique de satellite-robot. La réussite de

ce lancement même ne peut être escomptée que si l'on connaît, de façon très précise, la résistance de l'atmosphère — donc sa densité — à des altitudes de centaines de kilomètres. Il est donc probable qu'avant de lancer le premier satellite équipé d'enregistreurs, on donnera l'essor à des satellites inertes, simples sphères de métal que l'on suivra à la lunette et dont la marche, le ralentissement et la chute fourniront les indications cherchées. Il est probable aussi que les satellites suivants, les uns américains, les autres russes, graviteront sur des orbites variées et assumeront des missions scientifiques diverses.

Missions qui cesseront vite, d'ailleurs, d'intéresser le grand public, lequel continuera de se poser la question de plus en plus lancinante : quand se décidera-t-on à passer de ces satellites-robots aux satellites montés ? Quand la fusée interplanétaire emportera-t-elle des passagers ?

Vers l'astronef habitable ?

Il est nécessaire d'introduire ici une solution de continuité. Tout ce qui vient d'être dit jusqu'à présent dans cet article doit être considéré comme réalisé ou sur le point de l'être. La naissance du premier satellite artificiel n'est qu'une question de mois, et les organes d'observation sont déjà en place. Au contraire, dès qu'il est question d'astronefs montés, nous passons du plan *actualité* au plan *anticipation*. Bien entendu, ce substantif n'est, ici, aucunement synonyme de *fantaisie* : il signifie seulement que la réalisation de l'astronef à passagers suppose résolus toute une série de problèmes qui sont encore loin d'être débrouillés.

Le premier de ces problèmes est naturellement physiologique. Si nous ne nous inquiétons pas trop du mode d'approvisionnement des astronefs en air respirable, du moins pouvons-nous nous demander comment les astronautes réagiront à l'absence de pesanteur. Sur ce point, aucune expérience ne peut nous fixer. On expédia bien en fusée, à plus de 100 kilomètres d'altitude, des souris et des singes, que des cameras filmèrent quand la gravité tombait à zéro, mais on ne saurait guère en tirer de conclusion valable pour l'homme. Notons qu'un grand savant comme Ernest Esclangon niait que la vie humaine fût possible dans ces conditions.

L'aléa du choc avec un météore est assurément beaucoup moins à redouter. On sait que l'espace cosmique est littéralement farci de débris d'astres. Ce ne sont, dans leur immense majorité, que d'infimes étoiles filantes, mais on peut y rencontrer aussi des bolides pesant des kilogrammes ou des tonnes. Heureusement, la probabilité, pour un astronef, d'entrer en collision avec l'un d'eux est beaucoup plus faible que l'est, pour un transatlantique, celle de rencontrer l'épave d'un autre transatlantique.

La difficulté la plus sérieuse est encore celle-ci : on ne peut pas expédier un homme dans le ciel comme un singe ou une souris. Il lui faut une cabine habitable, des vivres, des appareils scientifiques. Il lui faut surtout suffisamment de combustible pour revenir sans casse sur la Terre... En admettant que la cabine, avec tout son contenu, pèse 1 tonne, et en supposant maintenue la proportion de 0,1 à 100 entre la charge utile et la masse totale, on en déduit que cette dernière devrait s'élever à 1 000 tonnes.

... Auxquelles il faudrait ajouter un supplément pour freiner à l'atterrissage, un deuxième supplément pour dépasser les 7 900 mètres/seconde et rendre l'astronef capable d'évoluer librement, et un troisième pour tenir compte de la résistance de l'air au départ. Tout compte fait, il serait prudent de tabler, au démarrage, sur un poids de l'ordre d'une dizaine de milliers de tonnes — soit celui d'un paquebot moyen.

Sur ce point encore, l'impossibilité paraît radicale et l'obstacle, décourageant. Cependant, la science est pleine de ressources, et, une nouvelle fois, elle se prétend en mesure d'esquiver la difficulté. Quand un automobiliste n'a pas assez d'essence pour effectuer un long voyage, il refait le plein en cours de route à une station-service. Or, la solution préconisée par les astronautes est justement d'établir dans l'espace une telle station-service, à laquelle les astronefs viendraient s'approvisionner...

Projet extravagant, digne, tout au plus, d'orner les romans de science-fiction ? Ce n'est pas certain : il est patronné par des gens aussi peu enclins à la fantaisie que les inventeurs de la V2 et les spécialistes américains et soviétiques des fusées... L'idée fondamentale revient à faire circuler de façon permanente, autour de la Terre, un satellite artificiel qui serait non seulement une citerne, mais, en même temps, un hôtel, un laboratoire et un astroport.

Le projet le mieux étudié d'un satellite artificiel habitable est celui du pionnier germano-américain von Braun. D'innombrables images ont popularisé sa forme de roue — la force centrifuge développée par la rotation remplaçant alors la pesanteur et permettant aux habitants de vivre dans des conditions physiologiques à peu près normales. On a complaisamment retracé la construction de cette idée céleste, le va-et-vient des fusées-cargo débarquant (dans le vide) leur charge de poutrelles et de matériaux, le travail des ouvriers, vêtus en scaphandriers de l'espace, hommes et matériel gravitant tous, sans s'en apercevoir, sur l'orbite fixée et en repos les uns par rapport aux autres. S'il est superflu d'ajouter qu'une œuvre pareille pose des problèmes proprement effrayants de complexité, il est bon d'annoncer qu'aucun savant n'oserait employer, pour la condamner, les termes en lesquels le grand mathématicien américain Newcomb condamnait l'aviation, à l'heure même où les Wright décollaient pour la première fois...

Sur la route des astres.

Puisque nous avons fait un pas sur le chemin périlleux de l'anticipation, peut-être plaira-t-il au lecteur d'en accomplir encore quelques autres, et même de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la route. Par exemple il est probable qu'avant d'emporter des passagers, l'astronef continuera *très longtemps* d'être expérimenté à vide, de plus en plus puissant, de plus en plus perfectionné, chargé de missions de plus en plus variées et engagé dans des voyages de plus en plus longs. Peut-être même la descente d'une telle fusée sur la Lune est-elle plus proche que nous ne le pensons. L'affaire serait *relativement* simple puisqu'il ne serait plus nécessaire que l'appareil revînt sur Terre, et que l'équipement scientifique qu'il transporterait serait loin d'exiger les mêmes précautions que des êtres vivants.

D'après le spécialiste soviétique Khlebtsévitch, cet équipement se bornerait à une petite chenillette radiocommandée, portant une camera de télévision. Sitôt la fusée posée sur le sol lunaire, nous l'imaginons s'ouvrant automatiquement et livrant passage à la chenillette, dont le moteur a été mis en marche de la Terre par radio. La chenillette débarque, s'enfonce dans la poussière, s'avance en cahotant sur les roches aiguës, tandis que 384 000 kilomètres plus loin, des astronomes et des ingénieurs dévorent des yeux l'écran du téléviseur. Procédé d'exploration sans risque, qui procurerait le moyen de connaître avec précision les conditions d'atterrissage (d'*alunissage* ?) et de choisir l'aire de débarquement des futurs passagers.

En ce cas, l'astronef à passagers pourrait bientôt suivre. Devra-t-il attendre, pour cela, que soient établis des relais tels que le satellite artificiel de von Braun, afin de pouvoir se ravitailler en cours de route ? L'utilisation d'un « combustible » atomique, enfermant une grosse puissance sous une faible masse, permettra-t-elle, au contraire, d'échapper aux limitations rigoureuses qu'imposent les carburants chimiques ? Force nous est de constater, en tout cas, qu'à l'heure actuelle, *la fusée mue par l'énergie atomique n'est encore qu'un rêve séduisant.* Avec elle, s'éloigne dans l'avenir la perspective d'exploration des planètes. Car si le voyage à la Lune — 768 000 kilomètres aller et retour — réclame déjà l'installation de stations-relais, que dire du voyage à Mars, qui en représente, au bas mot, 112 millions ? Quelle formidable provision de combustible l'astronef devrait-il emporter dans ses multiples étages, même si la plus grande partie du trajet s'effectuait en chute libre ?

Il est clair qu'on arrive ici au cœur du domaine de l'anticipation. Mais il tente beaucoup d'hommes qui, comme à l'époque des caravelles, s'enthousiasment d'être parvenus en face d'un horizon sans borne.

PIERRE ROUSSEAU

VENISE ET SES AMBASSADEURS

par Jean Alazard

L'histoire des relations internationales est celle de la lente création d'un personnel spécialisé de diplomates. Mais ce n'est guère que vers la fin du moyen âge que celui-ci se constitua d'une façon systématique. Pendant longtemps, et particulièrement jusqu'aux XIIe et XIIIe siècles, les négociations furent menées de chefs d'État à chefs d'État. Ceux qui étaient envoyés pour la signature d'accords ou de traités étaient choisis parmi les personnages importants qui appartenaient à l'entourage des souverains.

C'était un grand événement que l'envoi de ces missionnaires de haute qualité, et on les recevait avec honneur et solennité. Les instructions dont ils étaient porteurs étaient, la plupart du temps, orales ; et c'est à Venise que l'on prit peu à peu l'habitude de les fixer par écrit.

En tout état de cause, il ne s'agit d'abord que d'envoyés extraordinaires, qui sont désignés quand des intérêts considérables sont en jeu. Mais on voit bientôt les négociations personnelles de souverain à souverain devenir de moins en moins fréquentes ; en même temps, les missions diplomatiques croissent en nombre et en importance. On peut dire que les débuts de l'ère moderne sont caractérisés par la création progressive d'un personnel spécialisé. Cette tendance se manifeste, en Angleterre et en Italie, beaucoup plus nettement qu'en France où un Roi comme Louis XI n'aimait guère les envoyés permanents. Il considérait que c'était une coutume surtout italienne qu'il n'y avait pas lieu d'acclimater en France.

Ces réticences n'empêchèrent pas cet usage de se généraliser au cours du XVe siècle : c'est de cette époque que date véritablement le premier essor d'une diplomatie stable et organisée. On comprend ce que les négociations y gagnèrent, et avec quelle continuité les intérêts permanents des

divers pays purent être désormais défendus. Des organismes qui annonçaient ceux des temps modernes se développèrent ainsi, qui conférèrent aux relations internationales un caractère nouveau.

Venise centre d'informations.

Dans cette évolution, l'Italie a une place de premier plan, et en Italie, tout particulièrement Venise, qui, grâce à la maîtrise des mers, jouissait d'un prestige considérable. Sa flotte sillonnait la Méditerranée et assurait avec régularité le commerce d'est en ouest et d'ouest en est. Son essor économique avait fait d'elle la puissance la plus riche d'Italie ; par ses banquiers et ses hommes d'affaires, elle avait pénétré en tous les pays méditerranéens : et peu à peu elle avait acquis une très forte position internationale.

Ce furent les Vénitiens qui, avec les Pisans, adoptèrent au XIIe siècle le terme *d'ambasciator* pour désigner le personnage qui était chargé de négocier avec les pays étrangers. Ce qualificatif fut préféré à celui d'*orator* qu'employaient aussi les Italiens, et il devint bientôt d'un usage courant.

Dans la deuxième moitié du Quattrocento, on vit se multiplier dans la péninsule, déchirée par d'innombrables querelles, des missions qui avaient pour but d'apaiser ces conflits et d'en préparer le dénouement. Ainsi Florence, Milan, Naples, aussi bien que Venise, s'adressaient pour défendre leurs intérêts, à de véritables spécialistes des questions extérieures. A partir de 1457, la république de Saint-Marc était représentée régulièrement et de façon continue auprès du duc de Milan : elle le fut également à la fin du XVe siècle, à Naples, en Angleterre, en France, et en Espagne.

La situation internationale de Venise obligeait son Gouvernement à avoir un peu partout des agents nombreux chargés de lui faire connaître les événements qui pouvaient influer sur sa politique maritime et commerciale. On a pu écrire que, de ce fait, la République Sérénissime était devenue « le centre d'information le plus important » d'Italie et peut-être d'Europe [1]. Elle recevait, en effet, les renseignements les plus précis de l'Orient méditerranéen ; et elle finira par en avoir d'aussi intéressants, venant d'Europe et d'Afrique du Nord. Lorsqu'en 1533, les Turcs voudront attaquer les Impériaux dans l'Italie du Sud, ils mèneront une enquête sur leurs forces probables, et s'adresseront pour cela aux Vénitiens eux-mêmes. Ils diront de façon pittoresque au représentant de la République Sérénissime ce qu'ils attendent de lui : « Ecrivez immédiatement à votre Seigneurie, car elle est capable de se rendre compte de ce

1. P. Sardella, *Nouvelles et spéculations à Venise au début du XVIe siècle*, Paris, 1948, p. 14.

que font les poissons au fond de la mer... et aussi de la flotte que l'Espagne prépare dans ses ports... Ecrivez immédiatement, nous voulons de vous de semblables informations ! ».

La cité de la lagune apparaît donc au XVIe siècle comme étant exceptionnellement au courant de tout ce qui se passe dans le monde ; et c'est une des raisons de son prestige aux yeux des autres puissances. Un envoyé de Venise à Rome, Marco Mino, écrit en 1518 que le crédit de Venise est tel dans la capitale pontificale qu'on n'y croit qu'aux avis de la « Signoria ».

C'est dire l'importance qu'il faut attribuer, dans l'étude de la République, aux ambassadeurs, aux consuls, et même aux agents ordinaires, voire aux commerçants qui fournissent au Sénat et aux Conseils des renseignements de première main dont ils peuvent tirer le plus grand profit.

A l'origine, ce sont les mandataires de la métropole dans ce qu'on peut appeler les possessions coloniales de Venise qui représentent le Gouvernement : par exemple, en « Romanie » et à Byzance, les « baïli » et leurs collaborateurs. D'une manière générale, les fonctions de cette nature sont réservées aux nobles, et on sait le prix que ceux-ci attachent à leurs prérogatives.

Ce qui frappe, dans un État aussi hiérarchisé que celui de Venise, et aussi conscient de certaines nécessités de la politique internationale, c'est dès avant le XVe siècle, l'existence d'un réseau de missionnaires qui, à travers le bassin méditerranéen, correspondent régulièrement avec la métropole. Avec le temps ce réseau est devenu de plus en plus serré.

D'autant plus qu'est apparue une véritable concurrence et que les autres pays sont entrés dans la même voie ; ils peuvent avoir, eux aussi, des agents habiles. Considérons, par exemple, ce qui s'est passé en France. Louis XI avait regardé avec défiance les envoyés permanents, mais il n'en fut plus de même au temps de François Ier. Le rôle que jouait à Venise son ambassadeur Pellicier était, certes, celui d'un diplomate ; mais d'un diplomate soucieux avant tout d'organiser un bon service de renseignements, ce en quoi il se rapprochait des ambassadeurs vénitiens eux-mêmes. Cet ancien évêque de Montpellier, humaniste distingué, avait très vite compris qu'un ambassadeur devait être avant tout au courant des événements, des habitudes du pays où il vivait, et des projets de son gouvernement. Il s'était soucié de savoir ce qui se passait au Sénat, soudoyant même un secrétaire du Conseil des Dix, entretenant des relations avec des exilés florentins, et pouvant ainsi donner à François Ier des précisions sur la politique de la République à l'égard des Turcs.

Un autre humaniste, Luigi Alamanni, vint, en ambassadeur extraordinaire, aider Pellicier. Par là même, la France montrait toute l'importance qu'elle attachait à ce centre nerveux de l'Europe occidentale qu'était Venise, et on peut bien dire qu'au contact d'un patriciat habile et expérimenté, les envoyés de France ont commencé d'acquérir une connaissance approfondie du monde politique de l'époque.

Le recrutement des Ambassadeurs vénitiens.

A Venise, les fonctions d'ambassadeur étaient réservées à des membres de la classe patricienne. C'était à cette classe, on le sait, qu'appartenaient les membres des Conseils qui gouvernaient la ville ; autrement dit, ils n'avaient confiance qu'en eux-mêmes, mais, il faut en convenir ils n'abandonnèrent pas leurs affaires à des incapables. Lorsqu'on étudie la constitution vénitienne dont le développement empirique est bien connu, on ne peut qu'être frappé par la création progressive d'une caste qui est destinée à s'occuper avant tout des affaires de l'État.

A vingt-cinq ans, les jeunes patriciens font partie, de droit, du Grand Conseil ; ils sont dès lors à même d'étudier les éléments essentiels de la politique de leur pays. Certains collaborent au travail des ambassadeurs et les accompagnent dans leurs missions. Le contact avec les cours étrangères et avec leur personnel gouvernemental contribue à former les futurs diplomates, « savii », ou sénateurs de la Sérénissime République.

Préparer, dans le cadre d'une caste, les dirigeants de l'État vénitien cela pouvait avoir de sérieux inconvénients. Mais il y avait aussi des avantages : on assurait ainsi la continuité des traditions politiques, et l'on formait un corps de techniciens qui pouvaient assurer à tout moment la relève des hauts fonctionnaires ou des administrateurs obligés de renoncer à leurs charges.

C'est donc dans ce milieu de patriciens rompus aux affaires publiques que sont choisis les ambassadeurs de la République, ceux qui vont à Rome, en Espagne, en Angleterre, en France, en Autriche, et à Constantinople, où le représentant de Venise conserve, comme par le passé, le titre de « bailo [1] ». Aux envoyés permanents s'ajoutent ceux qui peuvent être chargés d'assister à des cérémonies particulières, tels les mariages princiers ou les couronnements. Tous ces agents, ordinaires ou extraordinaires, apportent à remplir leur mission cette souplesse et cette ténacité, qui étaient, à Venise, les principales qualités des serviteurs de l'État.

C'est le Sénat qui choisit les ambassadeurs, qu'ils soient ou non permanents ; il les élit à la majorité, et, une fois désignés, ceux-ci sont obligés d'accepter la charge qu'on leur confie ; sous peine, en cas de refus, de payer une amende importante. Le Sénat estime que leur séjour dans les pays auxquels on les destine ne doit pas être de longue durée : théoriquement deux ans, et pratiquement trois. Comme, chez les dirigeants de Venise, la méfiance est de rigueur, on ne tient pas à ce que les envoyés ordinaires nouent des relations trop étroites avec les gou-

1. Ce titre, analogue à celui de bailif (ou de bailli) dans l'ancien français, correspond à peu près à celui de gouverneur. Le « bailo » vénitien de Constantinople est, en même temps qu'ambassadeur, celui qui gère les intérêts de ses compatriotes.

vernements auprès desquels ils sont accrédités. La lucidité de leurs jugements pourrait s'en ressentir. Le mieux était d'avoir des avis et des informations sans cesse renouvelés. Et c'est un des heureux résultats de cette succession, à deux ou trois ans d'intervalle, de diplomates dont les points de vue peuvent être fort différents. La diversité même de leurs témoignages peut comporter pour la « Signoria » de précieux éléments d'appréciation et de décision.

Avant de rejoindre son poste, l'ambassadeur reçoit du *Collegio*, c'est-à-dire du ministère, des instructions précises, qui le mettent au courant de ce que souhaite le Gouvernement. Il étudie en outre les rapports de ceux qui l'ont précédé, et il part « bien informé et instruit en toutes choses [1] ». Muni d'un sauf-conduit, établi par le gouvernement du pays où il se rend, il est accompagné d'une suite aussi nombreuse qu'il le désire. Les diplomates de la république de Saint-Marc apportent à l'étranger le goût du faste qui est naturel aux patriciens de Venise. Ils ont plaisir à se montrer munificents, et il n'est pas rare que leurs dépenses soient supérieures aux émoluments qui leur sont alloués.

Les rapports des Ambassadeurs.

Dans les dépêches qu'ils envoient à leur Gouvernement, les ambassadeurs peuvent, ou non, se servir du chiffre qui leur est remis avant leur départ : ils l'utilisent fréquemment, de peur d'indiscrétions, et M. Ganshof dit justement que « les Vénitiens passent, à la fin du moyen âge, pour les virtuoses de la cryptographie diplomatique ».

L'intérêt des correspondances échangées entre Venise et ses ambassadeurs était grand, et il n'y avait certainement pas de gouvernement qui, à la fin du xve siècle et au xvie connût aussi bien que celui de la « République » la politique internationale. Un document de la Bibliothèque de Sienne, découvert par Armand Baschet, et consacré à l'État vénitien, insiste sur ce que le Sénat doit aux ambassadeurs qu'il a choisis. Par le Sénat se traitent toutes les affaires et se décident toutes les réponses qui doivent être données aux lettres des souverains ; « dans son assemblée se lisent toutes les dépêches envoyées à la République, surtout celles des ambassadeurs qui sont dispersés à travers le monde, et qui, tous les huit jours, informent la République de toutes les actions, de tous les projets des princes ; celui-là est considéré comme le meilleur ministre et le plus dévoué sujet qui met le plus de soin à connaître les choses cachées. Ils analysent le caractère, les qualités, les intérêts de ces princes. En un mot, le Sénat de Venise est à même de connaître,

1. P.-M. Perret, *Histoire des relations de la France avec Venise, du* XIIIe *siècle à l'avènement de Charles VIII*, Paris, 1896, II, 292. (Extrait du manuscrit de Chantilly, *Traité du gouvernement de la Cité et Seigneurie de Venise.*)

tous les huit jours, par les lettres de ces envoyés lues d'ordinaire le samedi, l'état du monde et de ceux qui le gouvernent ».

Une fois sa mission terminée, l'ambassadeur qui avait, pendant des mois, fidèlement et régulièrement renseigné son Gouvernement, devait, une dernière fois, faire un exposé détaillé sur la situation politique, économique et financière du pays où il avait représenté la République. Ce rapport ultime était lu devant le Sénat, et c'était l'objet d'une séance solennelle à laquelle celui-ci tenait particulièrement.

Ces documents, ces « Relazioni », dont les historiens savent le très grand intérêt, sont propres à la diplomatie vénitienne. Ils constituent un des ensembles les plus remarquables pour l'étude du XVIe siècle.

A ces « Relazioni », dont Tommaseo, puis Albèri et Barozzi ont assuré la publication, il faut ajouter, pour la compréhension de l'œuvre des ambassadeurs vénitiens, certains mémoires, ou « diarii », dont le plus connu, le plus copieux, est celui de Marin Sanudo, qui nous renseigne parfaitement sur tout ce qui se passa d'important à Venise et hors de Venise, de 1496 à 1533. Comme il n'existe que peu de dépêches d'ambassadeurs pour cette période [1], on saisit tout l'intérêt qu'offre un journal, un « diario » écrit par un sénateur qui a pu avoir communication des messages des diplomates et en copier souvent l'essentiel.

On s'aperçoit, lorsqu'on étudie ces documents, qu'ils représentent une mine extraordinaire de renseignements de tous ordres, et on n'est pas étonné de la faveur dont jouissaient, un peu partout en Europe, ceux qui représentaient la République Sérénissime, ou ceux qui étaient envoyés auprès d'elle. On savait en particulier tout l'intérêt que présentaient les « Relations » qui, depuis un décret de 1425, devaient être faites par écrit. Jusqu'alors, il était possible de parler d'abondance, ou de se servir de notes brèves. Mais désormais on exigeait une rédaction soignée et précise, et on vit Marin Sanudo souhaiter de pouvoir reproduire, entre autres rapports, celui, très remarquable, que lut Andrea Navagero, ambassadeur auprès de l'Empereur (6 octobre 1528). Les diplomates étrangers qui résidaient à Venise avaient le même désir que Sanudo ; et ainsi s'affirmait tout le prix que l'on attachait à ces documents, au moment même où le Sénat vénitien en avait connaissance.

Si l'on songe d'autre part à tous les renseignements que la République recevait également des consuls, des commerçants, des comptoirs, on saisit l'ampleur de la documentation qui s'accumulait dans les bureaux de la chancellerie vénitienne, et dont profitaient tous les Vénitiens qui s'intéressaient à la politique internationale dans une ville où la diplomatie était presque un art national. Les Archives de Venise qui sont conservées à côté de l'église des Frari constituent aujourd'hui un

1. Les dépêches ont été détruites au cours des incendies des Archives de 1576 et de 1577.

des ensembles historiques les plus importants qui soit ; et l'on est émerveillé de l'ampleur et de la richesse de ces fonds qui d'ailleurs sont encore en partie inexploités.

La France et l'Angleterre, l'Empire et la Papauté, tels que les voyaient les Ambassadeurs vénitiens.

Parmi les « Relazioni » qui ont été publiées, celles qui sont particulièrement intéressantes concernent les rapports avec la France ou les pays voisins de la France. Dans la hiérarchie des ambassades, l'Angleterre et l'Espagne avaient aussi une place de choix. Mais pendant longtemps, c'est Constantinople qui fut le poste le plus en vue ; ce qui s'explique aisément, si l'on songe que les affaires de Venise étaient d'abord méditerranéennes.

Les ambassadeurs envoyés auprès de la Cour ottomane étaient choisis parmi les plus habiles hommes politiques du patriciat vénitien. On leur accordait le droit de s'occuper aussi d'affaires commerciales, et ce fut une des raisons pour lesquelles l'ambassade de Constantinople devint la plus enviée. Après le XVIe siècle, elle n'eut pas la même importance, et ce fut plutôt Rome qui devint l'objet des ambitions des diplomates.

Venise attachait autant d'importance aux affaires pontificales qu'à celles des Ottomans, et la Chancellerie classait à part les archives qui concernaient les unes et les autres. La République regardait le poste de Rome comme si capital qu'elle y envoya, au cours du XVIe siècle, quarante-neuf ambassades ordinaires et vingt-neuf extraordinaires. Et toutes étaient dirigées par des nobles qui avaient joué au Sénat ou dans les ambassades un rôle de premier plan.

Sur la route de Londres, Lodovico Falier, en 1523, s'intéresse aux pays qu'il traverse : la Savoie et la France. Une fois arrivé à Londres, il juge très favorablement le roi Henri VIII qui semble l'avoir impressionné dès la première audience. Il lui trouve, à quarante ans, le visage « angélique » en même temps que beau ; son intelligence unie à son bon sens devrait faire de lui, dit Falier, un « incomparable » souverain, s'il n'était déréglé par un étrange comportement dans les « choses de l'amour », et par une avarice qui ne l'empêche pas, cependant, d'être à ses heures charitable et parfois généreux.

Dans sa Relation de 1554, Giacomo Soranzo considère avec autant de bienveillance la reine Marie Tudor : belle de corps et de visage, majestueuse en toutes les circonstances de la vie, à tel point que nul ne peut voir en elle qu'une Reine. Elle a de la modestie et de l'urbanité ; sa culture est vaste, puisqu'elle connaît bien les auteurs grecs et latins ; elle parle aussi l'espagnol, l'italien et le français.

Quant aux Anglais du peuple, les ambassadeurs les jugent de tempérament tenace, comme les hommes de la lagune. Ces deux peuples de

marchands devaient avoir de la sympathie l'un pour l'autre. « L'Anglais, dit Falier, aime le commerce : il est riche, affable et noble. » Soranzo note des qualités analogues et insiste surtout sur la puissance maritime de l'Angleterre, déjà grande à l'époque de Marie Tudor.

En considérant la prospérité de Londres, des ambassadeurs comme Falier et Soranzo la rapprochent de celle de Venise ; et ils admirent, en même temps que l'ordonnance architecturale de la ville, cette magnifique voie d'eau qu'est la Tamise, navigable pour n'importe quel bâtiment de commerce. Toutes sortes de marchandises y arrivent de la Méditerranée et de l'Océan, et font la richesse d'une cité que Soranzo estime peuplée d'environ cent quatre-vingt mille habitants. L'aristocratie londonienne rappelle à l'ambassadeur celle de la lagune, avec les demeures éparses dans la campagne, comme à Venise dans la « terra ferma ».

Lorsqu'il fut envoyé auprès de Charles-Quint, Gaspare Contarini, dont M. Ferrara a étudié en détail les nombreuses missions, comprit admirablement quelle était la nature profonde du tempérament allemand : *Les Germains*, écrivait-il, *sont robustes et courageux à la guerre ; ils ne se soucient point de mourir ; ils sont soupçonneux ; leur intelligence ne s'élève pas jusqu'au sublime, mais ils s'appliquent avec tant de fixité et de constance à ce qu'ils font qu'ils réussissent dans divers métiers manuels et aussi dans les lettres, auxquelles nombre d'entre eux se consacrent avec de bons résultats* [1]. Et lorsque le même Contarini viendra auprès de Clément VII, il frappera ce Pape par la franchise de ses déclarations qui reflétaient parfaitement la politique de Venise à l'égard du Souverain Pontife : *Votre Sainteté*, disait-il, *croit-elle que la grandeur de l'Église du Christ, réside dans ce petit État, qu'elle a acquis ? Avant qu'elle ait eu cet État, il existait une Église parfaite. L'Église est l'universalité de tous les chrétiens, alors que cet État n'a ni plus ni moins de valeur que celui de n'importe quel autre prince d'Italie. C'est pourquoi Votre Sainteté doit vouloir, avant tout, le bien de la véritable Église, celle qui s'efforce de promouvoir la paix et la tranquillité des chrétiens.*

Il arrivait ainsi, souvent, aux représentants de Venise de définir avec grande élévation la politique générale d'une République qui avait déjà le souci d'un certain équilibre européen. Et le rapport que lut G. Contarini au Sénat en 1525 fut certainement un des plus perspicaces, et un des plus intelligents que celui-ci eût entendus.

La politique internationale de Venise fut caractérisée par un large courant de sympathie entre elle et le Royaume de France, surtout à partir de François Ier ; celui-ci faisait le plus grand cas de l'État vénitien, et s'il tenait à son alliance, c'est qu'il reconnaissait en ses patriciens des hommes doués de sagacité politique.

1. Orestes Ferrara, *G. Contarini et ses missions*. Un volume, Paris, 1935 (p. 39 et suiv.).

Lorenzo Contarini, qui fut ambassadeur auprès d'Henri II, de 1548 à 1551, trouve auprès de lui un accueil chaleureux. Le roi de France était bien décidé à entretenir avec le Doge et ses collaborateurs des relations de « bonne et véritable amitié » ; il était même disposé à employer ses forces à la conservation de cette République qui avait été toujours une « alliée si fidèle ».

Ce qui frappe un Michele Soriano, en 1562, c'est tout ce qu'il y a d'équilibré dans le pays et le climat de France. Il y a évidemment alors de grands signes d'affaiblissement de la puissance royale qui viennent des conflits de religion ; mais le passé est si brillant, et la « grande machine du royaume » si robuste, que la réputation de la France reste intacte aux yeux de Soriano : « la grandeur de l'État, l'importance des villes, l'étendue des provinces, l'autorité suprême du roi, l'obéissance du peuple, sont les causes essentielles de la puissance de cette Couronne qui a régné si longtemps, a fait si glorieusement tant de guerres, a conservé ses amis, terrifié ses ennemis, et est devenue, en ces derniers temps, le refuge des opprimés ».

La capitale de la France éblouit en général les diplomates vénitiens qui sont impressionnés par l'importance de la population (quatre cent ou cinq cent mille habitants, croient-ils, alors que Venise n'en a guère que cent trente ou cent quarante mille). Aux yeux de Marino Cavalli, Paris est une ville supérieure, non seulement à toutes les autres du royaume, mais aussi à celles du reste de l'Europe. Elle est un grand centre économique, et on pourrait même l'appeler la grande maison de commerce de France (*la bottega di Francia*) ; ses habitants sont déjà ce qu'ils sont restés, amoureux de bien-être et de liberté... *Mais, en ne sachant pas faire un bon usage de cette liberté dont ils jouissent, et en se montrant volontiers insolents et désobéissants, ils ont fini par perdre leurs privilèges ; la seule ressource qu'ils ont maintenant, c'est de résister au roi quand il leur demande de l'argent ; mais ils ont beau protester, ils paient quand même.*

En France comme dans les autres pays, les ambassadeurs de Venise s'intéressent aux problèmes économiques. En 1577, Girolamo Lippomano décrit avec précision certaines provinces qui l'ont particulièrement séduit : la Touraine, par exemple, « qui est la partie la plus grasse de la France ». *Les pâturages sont excellents pour les bestiaux qui fournissent de la viande et des laitages estimés. Tout le pays est fertile, bien cultivé et couvert d'ombrages ; la richesse s'y joint à l'agrément. On a du poisson, non seulement de la rivière, mais de la mer, par Nantes, qui n'en est pas loin. Nulle autre ville n'est aussi riche en marchandises ; on y fabrique des tissus de soie solides et beaux, qui coûtent moins que ceux de Naples, de Venise et de Lucques* [1].

En décrivant les principales villes de France, Lippomanno est surtout

1. M. N. Tommaseo, *Relations des Ambassadeurs vénitiens sur les Affaires de France au* XVI*e siècle*, Paris, 1838, II, 307-8.

attiré par Lyon, *son ancienneté, sa grandeur, sa position, son commerce.* Cette cité est l'entrepôt des trois pays les plus riches et les plus peuplés, « non pas de l'Europe, mais du monde » : Italie, France, Allemagne. *On sait quel est le crédit commercial de Lyon, et c'est un dicton populaire en France, que Lyon soutient la couronne par ses impôts.*

Un demi-siècle plus tôt, en 1528, Andrea Navagero insistait, lui aussi, sur l'emporium lyonnais, mais il le voyait plus italien que français. *La plupart des habitants sont des étrangers, surtout des Italiens, à cause des foires qu'on y tient, et des échanges qu'on y fait. Le plus grand nombre des marchands est de Florence et de Gênes. Il y a quatre foires par an, et la quantité d'argent qu'on y échange de toutes parts est immense. Lyon est le fondement du commerce italien, ainsi que du commerce espagnol et flamand*[1].

Persistance du prestige des Ambassadeurs vénitiens.

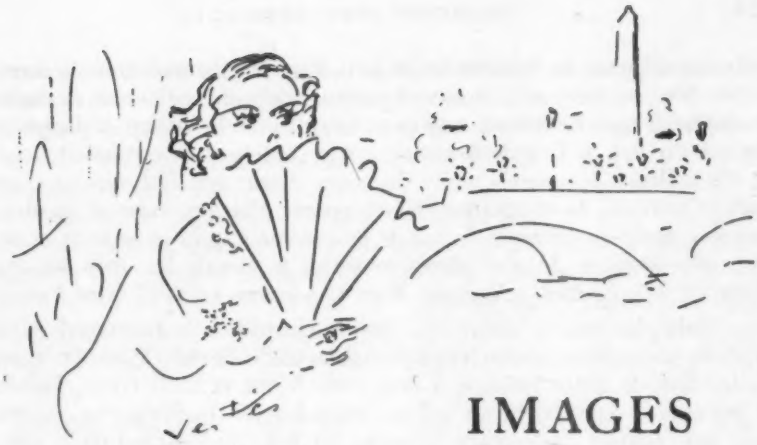
Les ambassadeurs vénitiens ont une idée assez haute du rôle qu'ils jouent. Il leur arrive même de se montrer intransigeants sur les privilèges auxquels ils estiment avoir droit. Il y eut, à ce propos, des incidents parfois violents. En 1497, à la cour de l'empereur Maximilien, l'ambassadeur de Florence ayant prétendu avoir le pas sur celui de Venise, il s'ensuivit de vraies bagarres.

Malheureusement pour Venise, sa décadence économique ne lui permit plus, à partir de la fin du XVIe siècle, de jouir de la même autorité que dans le passé ; ce seront d'autres États qui, profitant de l'enseignement de la République Sérénissime, donneront le ton dans le monde de la diplomatie : l'Angleterre, et bientôt la France de Louis XIII et de Louis XIV.

Mais, malgré les atteintes portées à son prestige international, Venise continuait à en imposer même aux États beaucoup plus puissants, non seulement pour l'adresse de ses envoyés mais aussi pour la sagesse de ses vues politiques. Elle avait défini la notion d'équilibre européen dès le XVIe siècle, et elle continua à la défendre au siècle suivant. Ses préoccupations rejoignaient celles de l'Angleterre ; « le motif principal du Vénitien étant alors de mettre les choses en cet équilibre que la République avait si fort en tête ». C'est ce que Mazarin écrivait à son plénipotentiaire à Münster, le vicomte d'Avaux, en 1646. En voulant éviter la prépondérance d'une des deux monarchies, la française et l'espagnole, la ville des Doges devait se faire le représentant d'une politique qui donnait à ses ambassadeurs un renouveau de gloire.

JEAN ALAZARD

1. Tommaseo, *op. cit.*, II, 469.



IMAGES DE PARIS ET D'AILLEURS

par Denise Bourdet

MARC CHADOURNE

C'est le nom d'un voyageur, c'est le nom d'un perpétuel absent, voilà ce que beaucoup pensent d'abord lorsqu'on le prononce devant eux. Et si l'on connaît son visage finement usé, plutôt que vieilli, ses yeux noyés dans la profondeur des orbites, sa voix feutrée qui semble craindre de réveiller des échos, et ses mouvements silencieux d'homme traqué, l'impression qu'il vient d'ailleurs qu'il est toujours ailleurs, n'en est que renforcée.

Pourtant, comme il est profondément enraciné dans son sol limousin, cet écrivain que trente années d'errance ont toujours ramené fidèlement vers sa Corrèze natale, pour y engranger ses nostalgies.

Un jour de cet été, je montais vers sa vieille maison longue, crépie de blanc, ancrée à mi-coteau au-dessus d'un pré, contre un grand peuplier solitaire qui frémit dans le vent comme un mât et ses voiles. Marc Chadourne sur la terrasse, plantée jadis par son père de tilleuls aujourd'hui trapus et ombreux, fumait la pipe d'écume de mer qui lui vient de son grand-père, et debout sur le perron sa mère, à quatre-vingt-douze ans, paraissait aussi solide que le peuplier. Comme on le sentait bien amarré à son port d'attache, ce voyageur qui préfère les pays aux voyages. Trois ans d'Océanie, dix-huit mois de Chine, trois ans d'Afrique, seize ans d'Amérique, ce ne sont pas là les escales d'un curieux, mais les étapes d'une vie.

Ancienne ferme de l'évêché de Tulle, le Bousquet, ainsi nommé à cause de ses bois, se situe à la limite départementale de la Corrèze et de la Dordogne, à flanc de coteau, dominant la vallée de la Vézère, et face aux Causses du Lot. « Tout le dessin de cette contrée, le mouvement tassé de ses collines, la courbe molle du cours d'eau, son ciel soucieux, sa couleur terreuse, la résignation de ses grands plateaux vides et limités, tout m'y parle de certaines façons de moi-même à quoi je ne veux et ne peux rien changer. Je n'ai jamais songé si je devais les haïr ou les aimer, je les ai subies », écrivait Marc Chadourne en 1927 dans *Vasco*.

— Mais plus que la Vézère, me dit-il aujourd'hui, la Dordogne, pays natal de mon père, ancien élève des Jésuites à Sarlat, a été la ligne d'attraction de notre enfance, à mes trois frères et moi. Louis, l'aîné, fit ses études secondaires au collège Saint-Joseph de Périgueux, décrit dans son *Inquiète adolescence*. Élève au lycée Louis-le-Grand où je préparais un temps Normale supérieure, c'est à Périgueux aussi que je fis, en 1914, mon entraînement militaire avant de partir pour le front dans l'artillerie de campagne, puis comme pilote dans l'aviation. Aussitôt démobilisé, j'entrai dans le service colonial et partis pour l'Océanie. »

La maison du Bousquet est chargée du butin un peu fané des grands voyages. Dans le salon au jour obscurci par les volets bruns de huit hautes fenêtres, voici des tapas océaniens, des colliers de coquillages, des panoplies de casse-tête et de sagaies, des bâtons de chefs, une jonque chinoise, qui associent quatre ou cinq continents aux alliances traditionnelles, mi-Louis XV, mi-Empire, d'un honnête mobilier de famille. Aux trophées exotiques comme aux livres de la bibliothèque qui fut celle de l'appartement de l'île Saint-Louis que Marc Chadourne habita longtemps, se raccrochent des tranches entières de son existence. Et ces livres aux reliures décousues, ce sont les voyages de Cook et de Bougainville qu'il acheta sur les quais un jour de 1918, et qui le mirent en chemin vers le bout du monde, au moment où son frère Louis, saisi aussi du besoin d'évasion, partait pour la Guyane et en rapportait, avant de mourir prématurément, *Le Pot au noir* et *Terre de Chanaan* [1].

« Les tapas en fibre d'écorce, les grands tambours en tronc de cocotier qui servent ici, dit Chadourne, de jardinières aux fougères et aux bruyères, les couronnes et les colliers de coquillages, me rappellent les années heureuses où, de 1921 à 1924, jeune chef de cabinet d'un gouverneur des Etablissements français d'Océanie, j'habitais à Tahiti en la vallée de la Fantana, non loin du fameux « bain de Loti », une case sous les arbres à pain et les manguiers. Celles où, administrateur des îles Sous-le-Vent puis des îles Marquises, je courais les archipels, me confiant aux alizées sur un cotre à voile baptisé *Tirsana* — Source de Vie ! — par les indigènes qui l'avaient construit. En attendant d'écrire

1. Publié dans la *Revue de Paris* en 1921.

Vasco, je collectionnais alors les légendes et chants maoris que j'ai recueillis dans *Marehurehu*, mon tout premier livre, illustrés de bois de Gauguin encore inédits et primitivement destinés à son *Noa-Noa*. »

Cette première existence insulaire fut suivie par Marc Chadourne de deux années de brousse, au Cameroun, que me signalent ces faisceaux de flèches et de sagaies aujourd'hui en usage pour le tir à l'arc et le lancer du javelot dans les prés du Bousquet. L'épisode le plus marquant de ces années « au cœur des ténèbres », dans la forêt côtière, parmi les Pygmées et les gorilles du Cameroun Sud d'abord, puis dans les grandes savanes lacustres du pays peuhl, au nord près du Tchad, fut la visite d'André Gide et de Marc Allégret, au retour de leur voyage au Congo.

« C'était à la salle Dalcroz, rue de Vaugirard en 1918, raconte Marc Chadourne, que j'avais connu Gide. Il accompagnait Marc Allégret qui y pratiquait la danse rythmique avec les trois Lanux, les Soupault, Couvreux, moi-même, etc. L'époque Dada... Gide m'avait confié la traduction d'un roman de Conrad l'*Aventure* (Romance) qui parut chez Kra. Vous avez devant vous le volumineux in-quarto gonflé de photographies du *Voyage au Congo*, où est relatée la halte de huit jours que fit Gide en ma résidence de Maroua, vaste bâtiment moderne aux arceaux de briques, coiffée d'un dôme de chaume bossu rempli de serpents, et perchée sur un piton rocheux d'où Gide contemplait un vaste horizon de savane brûlante, de troupeaux vautrés dans les sables d'un fleuve à sec, en disant : « Paysage éloquent et désolé... qu'en eût dit Barrès ? » oubliant que ce couple d'adjectifs, aussitôt inscrits dans son carnet de voyage, ouvre la description de Tolède dans *Du Sang, de la Volupté, de la Mort*... Et voici, dédicacé par Gide, le petit opuscule qu'il a consacré à Dindiki, un charmant petit animal de la forêt, lémurien aux bras prenants, qu'il portait à son cou en gravissant les huit cents marches d'escalier qui le conduisaient à mon seuil. Pauvre Dindiki, qui mourut quelques jours après que les deux voyageurs eurent quitté Maroua !

» Mon retour du Tchad suivit de près celui de Gide. J'avais demandé une mise en disponibilité, qui me permit de me consacrer aux lettres, de venir ici-même terminer *Vasco* commencé en Afrique, et, l'année suivante, après la parution de ce premier roman, chercher retraite sur la rade de Toulon, en votre villa blanche, pour y commencer le second, *Cécile de la Folie*. Il devait s'appeler *Le Fou du Temps*, vous vous en souvenez peut-être, mais l'avis d'Édouard Bourdet prévalut contre ce titre. L'amitié qui groupait souvent alors dans votre maison Giraudoux, Lacretelle, Mauriac, Morand, Cocteau, Jacques Février et moi-même, fait que je n'ai pas besoin de vous dire quelle impulsion ce séjour à la Villa blanche donna à mes débuts en littérature. L'appel du large devait hélas parler plus fort que les amitiés de la rade, mais je n'oublierai jamais l'escorte de départ que vous me fîtes avec Gide, Allégret, Lacretelle et Février

lorsque vous vîntes en chœur m'embarquer à Marseille sur l'*André-Lebon* pour mon premier voyage en Extrême-Orient. »

Ce voyage allait se prolonger plus d'un an, du Mékong au Yang-Tsé, du fleuve Bleu aux confins du Thibet, ensuite en Mandchourie, Japon et Indonésie. « Le signe d'amitié qui me ramena, continue Chadourne, fut le télégramme reçu à Bali en décembre 1930, m'annonçant le prix Fémina pour *Cécile de la Folie* et signé d'Édouard Bourdet. Ce prix, mon absence (pour une fois, la seule, l'absent n'avait pas tort) la devait au zèle amical d'Édouard et à celui de la très chère princesse Marie Murat. »

Voilà donc les dates que marquaient cette jonque chinoise posée sur la boiserie de la cheminée, les batiks de Java et de Bali où s'appuient le divan. Le vieux vaisseau corrézien est plein jusqu'au bord de ces mementos des antipodes.

En haut d'un escalier tournant et au bout d'un long corridor, une très haute et vaste pièce rectangulaire, blanchie à la chaux, ouverte au courant d'air de deux fenêtres qui donnent l'une sur la montée des bois, l'autre sur une cour de ferme et la descente du coteau vers le bourg de Cublac, est le cabinet de travail de Marc Chadourne. Il est meublé d'une grande table de cèdre dont les pieds sculptés en aigles-griffons s'accordent avec les dieux de l'Anahuac postés sur les étagères, pour rappeler les dons du Mexique qui fournit seul, ou à peu près, les éléments décoratifs de cette pièce aux murs nus. Dans ce cadre rose-poison, cette ronde figure brune aux bandeaux noirs, qui est-ce ? « Lupita, l'une des héroïnes d'*Absence*... lointain souvenir, ex-voto de l'âge des passions », répond Chadourne.

Et dans cette armoire monumentale, dont les panneaux anciens ont peine à se fermer sur les manuscrits, carnets de route, albums, liasses de correspondances, n'a-t-il pas là de quoi écrire ses *Mémoires d'Outre-Mer* ?

— Le fait est, dit-il, qu'au fil de mes voyages sont venus s'accumuler ici dix fois plus de matériaux que je n'en ai utilisé pour mes livres d'enquêtes ou mes romans. Romans ou enquêtes, presque tous ont été des *livres de retour*, écrits ici, tout chauds, sur cette table, dans le ronron du fourneau que vous entendez monter de la cuisine et dans ce bruissement de peupliers.

— Mais ceux que vous avez écrits, pendant ou depuis la guerre, aux États-Unis : *La Clé perdue*, *Quand Dieu se fit Américain*, *Gladys*, *Le Mal de Colleen*, ce ne sont pas des livres de retour, ou bien peu. Est-ce que ce sont pour vous des livres d'exil ? Pour ne pas y aller par quatre chemins, l'Amérique est-elle pour vous un exil plus ou moins stoïquement consenti ou est-elle devenue, comme certains le donnent à penser, une seconde patrie, une terre d'adoption ?

— L'armistice de 1940 m'a obligé de m'y réfugier, puisque, chargé par Georges Mandel d'une mission d'information politique en Asie, je dus, à la veille du conflit européen, aller rejoindre mon poste à Shanghaï.

où, bientôt placé sur les listes noires japonaises, je fus maintenu en service secret quand la guerre s'engagea. Nommé par Mandel en mai 1940 directeur des Affaires politiques de l'Indochine, les événements de juin et l'invasion de l'Indochine me contraignirent à gagner précipitamment Manille, d'où je partis pour la Californie. J'ai connu alors toutes les tristesses de l'exil, toutes les misères du réfugié qui se sent mort-vivant dans un no man's land. Vous avez lu *La Clé Perdue*, vous savez comment s'est faite l'adaptation, la résurrection, aussitôt que j'ai pu quitter ma plage du Pacifique et découvrir une Amérique infiniment diverse qui n'est ni Hollywood, ni New York, ni Miami. Le Utah, dont l'Université m'a offert un poste fort bien venu à un moment où ma mère, après la mort de mon père, se trouvait dans de cruels embarras, m'a valu trois années de Robinson des Neiges. L'air des cimes, le ski, l'horizon du Lac Salé, le dynamisme des Mormons, m'ont pleinement aidé à me revitaliser.

— « *To be born again*, pour renaître tout passé aboli, toute inquiétude dominée quant aux malheurs des temps, dans le grand silence vierge d'une parfaite solitude », comme vous l'écriviez dans *Colleen*. Mais aujourd'hui, en diriez-vous autant du Connecticut, où vous professez au collège de New London ?

— C'est encore une autre Amérique, une très vieille Nouvelle-Angleterre qui, de sa côte atlantique, regarde l'Europe et « ses anciens parapets » fort branlants aujourd'hui. A m'y sentir beaucoup plus près d'ici, ce sont bien des sujets d'inquiétude que je retrouve... Mais cette côte du Connecticut a de grands charmes. C'est celle où Claudel a situé *L'Échange* : un Finistère américain aux pelouses bien tondues, aux plages désertes dès la fin de l'été, aux beaux érables rougissants dans un splendide automne, avant le brumeux hiver propice aux études. De notre cottage à deux pas de la mer, ma femme a su faire une demeure très française. Les bibliothèques voisines d'Harvard et de Yale, jointes à celle de mon collège, me fournissent des ressources sans limite pour mes lectures et mes travaux, en ce moment pour cette vie de Restif de la Bretonne que je prépare.

— Mais l'enseignement n'empiète-t-il pas sur vos travaux personnels ?

— En principe, neuf heures seulement par semaine. Mais le fait est que je me laisse un peu trop prendre par mes filles... pardon, je parle comme Restif, par mes étudiantes qui, plus nombreuses encore que les filles de Restif, sont de l'ordre de trois ou quatre cents.

— Si ce *college for women* est une Thélème comme celui que vous avez décrit dans *La Clé perdue*, votre Restif ne doit pas avancer vite. Est-ce qu'elles sont intéressantes comme étudiantes *aussi*, ces jeunes Américaines ?

— Pas toutes, mais la plupart de celles qui « majorent » en français, c'est-à-dire préparent un baccalauréat ou une licence de français et suivent, du moyen âge au xxe siècle, un programme avancé de cours de

littérature. Les contemporains, bien entendu, ont leur faveur : Gide, Proust, Anouilh, Camus, et le théâtre peut-être plus que le roman. Il leur arrive de monter elles-mêmes des pièces comme *Gigi* ou *La Folle de Chaillot*. Certaines écrivent des thèses assez poussées : par exemple « Don Juan et le libertinage au XVIIe siècle », « Nerval précurseur du surréalisme », etc. Il y a de quoi s'occuper. Mais en fin de compte, cette ambiance de jeunesse enthousiaste et pleine de curiosité me paie du temps qu'elles me prennent. Et je crois bien que le jour où je les aurai quittées, elles me manqueront.

— Mais qui vous y obligera, puisque rien ne vous y a décidé jusqu'ici ?

— J'attends la retraite que je toucherai dans deux ou trois ans. A la fin de la guerre, mon père étant mort, il fut question pour ma mère d'être obligée de vendre le Bousquet et sa maison natale de Brive, où, infirmière pendant les deux guerres, de jour à l'hôpital, de nuit à la gare pour ravitailler les trains militaires, elle n'a cessé de tenir ouvert aux malades, aux blessés, aux réfugiés de 1914 et 1940, le portail de son jardin, sous le panonceau de la Croix-Rouge depuis quarante ans accroché à sa grille. Tout rouillé qu'il soit, ce panonceau reste plus cher à son cœur que les divers rubans et médailles à elle décernés. On ne les lui voit guère porter, le rouge excepté dans les grandes occasions. A ce panonceau, elle tient autant qu'à sa maison, et à la maison de ses parents autant qu'à la vie. Ce fut cette considération qui me détermina à rester en Amérique pour lui épargner le double désastre de ces ventes, en lui déléguant une retraite qui m'aurait permis de me rétablir en France.

Et Marc Chadourne me décrit, avec une tendre admiration, l'activité de sa mère au Bousquet : toujours debout dans la maison avant tout le monde, tantôt à la cuisine où elle ne veut laisser à personne le soin de préparer selon ses recettes les surprises du déjeuner où du dîner, tantôt au salon recevant ses amis, ceux de ses fils ou de ses petits-enfants, présente à tous et à tout. Dissertant les dernières nouveautés, les livres de Simone de Beauvoir, de Peyrefitte ou de Camus, tout frais lus de sa dernière insomnie. Car on ne sait jamais quand elle dort : quand tout le monde fait la sieste, elle est au téléphone, à la radio, à ses interminables correspondances, courant au centenaire comme à la victoire. « Vous comprenez, s'écrie Marc Chadourne, que cela vaut bien d'être absent de France neuf mois par an ! »

FAC-SIMILÉS

Quand on pénètre dans les bureaux de M. Daniel Jacomet, éditeur d'art, on se croirait volontiers chez un collectionneur assez privilégié pour avoir pu accrocher sur ses murs quantité de dessins, estampes, aquarelles et sanguines signés de noms prestigieux.

Mais l'éditeur d'art a plus de raisons d'être fier de sa collection que

l'amateur d'art. L'un n'a eu que la peine de la réunir patiemment. L'autre a fabriqué la sienne, au gré de son choix.

« La reproduction des chefs-d'œuvre est un crime », disait Degas. Loin d'être un assassinat, les reproductions de M. Jacomet sont une renaissance. Ses fac-similés sont l'exacte répétition des originaux, dans les moindres détails de leurs traits et leurs nuances, et jusque dans les défauts, les imperfections, les atteintes du temps qui effacent ou maculent, bref dans tout ce qui donne à chacun sa particularité.

La vie de M. Jacomet s'est passée au milieu des livres d'art. Dès 1908, il était apprenti aux ateliers d'André Marty, auquel il succéda douze ans plus tard. C'est Marty à qui revient l'initiative d'avoir demandé aux artistes de graver eux-mêmes leurs œuvres sur pierre et sur cuivre, remplaçant ainsi la gravure d'interprétation par l'estampe originale, et en 1894 Lautrec fit pour lui sa première litho. En rappelant cela, M. Jacomet n'omet pas d'ajouter un titre de plus à la reconnaissance qu'il doit à son ancien maître, celui de l'avoir envoyé à Florence à dix-huit ans, étudier et copier les fresques de l'Angelico au couvent Saint-Marc. Et, le plâtre se prêtant aussi docilement que le papier aux procédés magiques de Jacomet, il en est résulté un magnifique album d'art.

— Nous ne reproduisons jamais rien sur toile, dit M. Jacomet. Non pas que nous le puissions pas, mais...

Ce mais, points de suspension, laisse entendre sa pensée : il ferait trop facilement le jeu des collectionneurs abusifs, et le mécompte des collectionneurs abusés.

— Cependant, ajoute-t-il, nous ne reproduisons jamais non plus, un original à son exacte dimension, et nous mettons toujours sur nos fac-similés un cachet qui, si l'on peut dire, authentifie le faux. Mais on peut toujours, avec beaucoup de patience et de soins, parvenir à l'effacer. Aussi, est-il arrivé que l'on s'y trompât. Un Chagall, par exemple, acheté chez moi pour 1 500 francs, fut maquillé, le papier sali et effrangé aux bords comme s'il avait traîné longtemps dans les cartons du peintre, et vendu 275 000 francs à un Américain. L'affaire, d'ailleurs, eut les suites qu'elle comportait. Mais il est certain que des aquarelles et des dessins peuvent prêter à confusion, et bien souvent les galeries de tableaux ou des amateurs inquiets viennent me demander si je ne reconnais pas dans les œuvres qu'on leur propose quelques enfants de moi. Heureusement, je peux toujours leur répondre à coup sûr. A la préfecture de police, il y a une section consacrée à la poursuite des faux, et ils exposent ces faux autorisés. Je suis un faussaire autorisé, autorisé à faire vivre les gens modestes parmi de belles œuvres.

C'est avec une vingtaine d'ouvriers seulement que Jacomet réalise ses alchimies. Au fond d'une impasse provinciale de Montrouge, un bâtiment modeste abrite ses ateliers. Photographie, phototypie, lithographie,

coloris au pochoir, et divers ateliers spécialisés pour la reproduction et le brochage sont rassemblés là sous le même toit. Cette réunion de tous les différents procédés de fac-similés voulue par Jacomet et unique en France, lui permet une surveillance aisée de la fabrication, et en assure la perfection.

— Nous travaillons en famille, dit-il. Ma fille et mes deux fils m'aident.

L'artisanat est une noblesse dont on peut hériter, mais qui ne s'acquiert pas facilement, et M. Jacomet reconnaît qu'il a du mal à recruter parmi la jeunesse les techniciens spécialisés dont il a besoin. Pourtant, l'atmosphère de ses ateliers est charmante, comme l'est celle de tous lieux où des travaux minutieux se font sans hâte et sans bruit.

Au rez-de-chaussée, un ouvrier glisse de grandes feuilles dans une machine qui les avale silencieusement et les rejette, teintées de bile. « C'est une tapisserie de Lurçat, dit Jacomet. On a déjà mis le noir, on en est au jaune, et les feuilles repasseront comme cela pour chaque autre couleur. Nous sortons cinq cents feuilles par jour, alors qu'il y a des rotatives qui en sortiraient cinq mille, mais ici il est nécessaire que ce soit une main qui les guide. A côté, c'est l'étuve où l'on imprègne de gélatine ces grandes dalles de verre, sur lesquelles à la phototypie on posera les clichés, que l'on insole sous de fortes lampes au néon. Là aussi, l'initiative humaine intervient, car il faut savoir arrêter à temps voulu l'exposition, puis retoucher les clichés à la main pour préparer les dessous propices à telle ou telle couleur. Les photographies sont faites ici, bien entendu, avec ce grand appareil coulissant sur rails. Certains amateurs nous confient des œuvres de leurs collections, estimant que leur diffusion est pour elles un pédigree inattaquable, d'autres s'y refusent, jaloux qu'on puisse les contempler ailleurs que chez eux. Mais la plupart des artistes souhaitent cette diffusion de leurs œuvres et nous les apportent eux-mêmes. Naturellement, les œuvres qui sont dans des musées n'en sortent jamais.

Au premier étage, une douzaine de femmes mettent les coloris au pochoir à travers des feuilles de zinc perforées. Un jeune homme les a découpées habilement avec un poinçon, une pour chaque couleur. Il en faut cinquante à soixante pour une œuvre complète, et pour cette petite aquarelle de Cézanne, ne représentant qu'une seule rose, qui n'est pas rose mais nuancée du gris au vert, il faudra cependant vingt-cinq pochoirs pour rendre exactement ses teintes délicates.

C'est un métier heureux que celui-ci, qui fait vivre parmi les beaux modèles, les belles couleurs, les beaux papiers, rend le faux semblable au vrai, multiplie les chefs-d'œuvre, nous les rend familiers, et perpétuera leur souvenir en dépit des avatars dont le temps les menace.

BAYREUTH 1956

On la coirait un dernier vestige des principautés allemandes, cette colline bavaroise dominée par son Festspielhaus, où flotte un drapeau au chiffre de Wagner.

Trois générations de souverains se sont succédé depuis que, le 13 août 1876, montait pour la première fois de *l'abîme mystique*, l'invisible fosse d'orchestre, le *mi* bémol grave de l'ouverture de *L'Or du Rhin*.

Cette année où, quatre-vingts ans plus tard, jour pour jour, sur un coup de baguette de Knappertsbusch recommençait une fois de plus la légende de l'Anneau des *Nibelungen*, était la sixième du règne de Wieland Wagner, fils de Siegfried, petit-fils de Richard. Secondé par son frère cadet Wolfgang, il gouverne le territoire wagnérien.

Avant eux, deux régentes eurent aussi un temps le pouvoir, leur grand'mère Cosima, leur mère Winifred. Si deux guerres et des changements de régime imposèrent de longs silences à la principauté, rien ne put empêcher l'œuvre du fondateur de durer. Et la jeunesse, et l'audace de ses héritiers actuels accroissent encore sa vitalité.

Les petits-fils de Wagner ont voulu débarrasser les opéras de leur grand-père de tout ce que raillaient les générations nouvelles, comme d'autres ôtent des salons de leurs aïeux les ornements superflus et démodés, ou s'empressent de remplacer le gaz d'éclairage par l'électricité. Des esprits conservateurs et routiniers s'insurgent d'abord contre de tels rajeunissements, puis leur œil se fait à un nouveau style, et c'est la coutumière démarche du goût que de conduire au dégoût de celui qui précède. Comment, après avoir vu à Bayreuth les mises en scènes stylisées et suggestives de Wieland Wagner, pourrait-on supporter encore le faux réalisme du rocher des Walkyries, de la demeure rustique de Hunding, ou de la grotte de Fafner ? Et ne pas préférer à l'embrasement du Walhalla, l'immense anneau de nuages qui cerne un ciel vidé de ses dieux ?

Ces simplifications voulues par Wieland Wagner ne sont pas, comme elles peuvent le sembler, des infidélités aux volontés de son grand-père qui rêvait, a-t-il écrit, d'inventer le théâtre invisible après avoir créé l'orchestre invisible. Et s'il avait connu les ressources du cyclorama et des projecteurs électriques, il aurait sans doute renoncé avec joie aux décors de toile peinte, aux burgs de carton-pâte, aux flammes de mousseline agitées par un ventilateur.

« L'œuvre de Richard Wagner, dit Wieland Wagner, ne supporte pas le changement dans sa conception profonde — tout est dans la partition, et je cherche seulement le meilleur moyen de l'exprimer. » Et Mme Siegfried Wagner, Madame mère comme on dit à Bayreuth, de remarquer : « On peut se fier à Wieland pour trouver du nouveau chaque année. »

Les recherches constantes de Wieland Wagner pour éviter, comme il le déclare, « que l'on ne mette les opéras wagnériens dans un musée de curiosités, pour que Wagner reste vivant, en l'éternelle jeunesse de son génie », sont dictées par l'amour et l'admiration, et non par l'intérêt de l'héritier qui veut faire prospérer son patrimoine. Car l'œuvre de son grand-père est dans le domaine public, ce spoliateur, depuis 1914. Les frères Wagner touchent des appointements de directeurs du Festspielhaus et de metteurs en scène, et c'est tout. Seuls leurs droits moraux sont préservés, car ils ont à Bayreuth un pouvoir absolu.

Tous les ans le festival, que subventionnent la ville, la province de Haute Franconie, l'État bavarois, l'État fédéral, la Radio et aussi les Amis de Bayreuth, a 25 p. 100 de déficit. (Et l'on considère cela comme un succès sur les autres festivals européens, qui en ont de plus importants.) On donne durant l'été deux fois seulement le *Ring*, et trois autres opéras qui varient chaque saison, *Les Maîtres Chanteurs* étant le grand nouvel attrait de celle-ci. Le théâtre contient mille huit cents places, à des prix de festival, les salles sont toujours combles et retenues six mois à l'avance, mais les frais de représentations mangent les énormes recettes encaissées chaque soir.

La scène du Festspielhaus est très vaste et sans aucun dégagement latéral. Le cadre d'ouverture est de douze mètres, et les trente mètres de hauteur des cintres sont d'autant plus impressionnants qu'aucun décor ne les encombre. Dans cet espace nu, il n'y a rien que le grand écran du cyclorama, et ce plateau rond, d'une inclinaison surprenante, construit sur la scène à plus de deux mètres du plancher, et qui servira pour les quatre représentations du *Ring*. C'est d'ailleurs beaucoup exiger des artistes que de chanter ces rôles écrasants sur cette pente abrupte, où il leur faut un long apprentissage pour apprendre à se mouvoir avec aisance.

Le dragon de *Siegfried*, que l'on ne voit pas à présent sortir de son antre, n'encombre plus de son long corps de carton le magasin d'accessoires, et, ceux-ci étant réduits au minimum, l'aspect de ce théâtre vu des coulisses, fait penser à une immense grange désaffectée. Cependant, il est nécessaire que trente électriciens et soixante machinistes soient présents chaque soir pour assurer la bonne marche du spectacle. On ne s'étonne plus alors d'apprendre qu'il en ait fallu deux fois plus avant les modernisations et simplifications apportées par Wieland et Wolfgang Wagner.

Extérieurement, le Festspielhaus, avec ses murs de briques nues, n'a aucune beauté architecturale, mais il paraît gigantesque, dressé sur la colline au milieu de la verdure. Du balcon, où les trompettes annoncent par un motif wagnérien le début du spectacle et la fin des entractes, la vue s'étend au-dessus de la ville jusqu'aux lointaines ondulations de la campagne. Les représentations commencent à quatre heures, mais dès trois heures de l'après-midi, Bayreuth se vide de ses habitants, qui

montent vers le lieu de leur culte, étranges pèlerins en tenue de soirée au milieu du jour. Les femmes traînent dans la poussière d'été de longues robes encombrantes, les hommes en smoking, voire en habit, marchent en souliers vernis. Si d'aventure on aperçoit dans la foule un veston, un col ouvert, c'est un musicien de l'orchestre qui s'est mis à l'aise pour aller tenir sa partie dans la fosse invisible.

Vers trois heures et demie — il n'y a jamais de retardataires à Bayreuth — tout le monde est déjà là à piétiner autour du temple de briques roses, où des autos portant les numéros minéralogiques de toutes les nations du monde amènent sans cesse de nouveaux fidèles. Tous se précipitent d'abord pour acheter le programme et s'assurer que la distribution est bien conforme à leur désir. Et en attendant les sonneries on prend une dernière tasse de café sous les arbres, et surtout on discute le spectacle de la veille, comme on discutera en dînant pendant les entractes celui auquel on assiste. Que de controverses passionnées auront suscitées les innovations de la mise en scène ! Je ne crois pas qu'à Bayreuth, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, deux wagnériens se rencontrant aient jamais parlé d'autre chose que de la dernière représentation, si ce n'est de la prochaine, chicanant par avance Wieland Wagner sur ses conceptions nouvelles.

Ces débats véhéments, apaisés depuis les années 1880, renaissant depuis que ses petits-fils se sont penchés sur son œuvre, voilà bien ce qui redonne à Wagner jeunesse et actualité. Les deux frères auraient continué seulement de donner les opéras du grand-père avec une perfection musicale presque inégalable, qu'ils n'auraient pas assez servi sa gloire. Mais ils ont su raviver son éclat en soulevant la curiosité des fidèles de Bayreuth, pressés de s'assurer qu'ils n'ont pas rompu le charme des vieux enchantements.

DENISE BOURDET

VALEUR DU FRANC

par Ed. Giscard d'Estaing

Les questions internationales, avec leur brûlante actualité, détournent l'attention des questions budgétaires, qui paraissent pouvoir attendre ; celles-ci, à leur tour, se superposent à des difficultés économiques qu'elles dissimulent ; et ces dernières, enfin, évitent de penser aux questions monétaires que l'on préfère ignorer. Mais cela n'empêche pas celles-ci d'exister, et qui plus est de s'aggraver.

La prospérité française exige que des mesures soient prises dans des secteurs parfaitements indépendants : équilibre des entreprises nationalisées, suppression des dépenses budgétaires visiblement inutiles, réforme fiscale mettant fin aux fraudes évidentes et aux exonérations légales mais injustes qui exaspèrent les contribuables, tels sont, croyons-nous, les trois buts qui s'imposent en premier lieu à l'État. Aucune mesure monétaire ne permet de les atteindre, ni même de s'en approcher. Mais, inversement, le fait qu'ils seraient atteints n'apporterait aucune amélioration au mal précis que constituerait un cours arbitraire, et artificiellement maintenu, de la monnaie.

Devons-nous rappeler que nous sommes un partisan résolu de la stabilité monétaire ? La preuve en est la persistance, et parfois la véhémence, de tant de critiques exprimées ici-même sur une politique pitoyable qui, d'illusion en illusion (pour ne pas employer de terme plus fort), a dilapidé notre portefeuille étranger, nos réserves de devises et notre stock d'or, et a fait descendre le franc français au niveau humiliant où il ne vaut que 1/8e de franc belge, 1/80e de franc suisse ou de mark allemand, 1/350e de dollar. Nous sommes profondément persuadé qu'une monnaie saine est un instrument irremplaçable de progrès, et c'est pourquoi nous avons condamné avec tant de sévérité ceux qui compromettaient notre avenir en dégradant notre monnaie. Mais la question qui se pose aujourd'hui est justement celle de savoir si le franc est une monnaie saine, ou s'il ne l'est pas en raison de son cours irréel.

Le premier test auquel on se réfère généralement est le cours de l'or ou des devises, et il est clair que le marché assigne au franc une valeur inférieure au cours légal. L'attrait sentimental de l'or influe évidem-

ment sur la valeur qu'on lui attribue ; le pair théorique du louis étant de 2 665, doit-on penser qu'il est trop cher à 3 500 francs, qui est son cours actuel, c'est un point que nous ne trancherons pas ici ; mais ce qui est incontestable c'est que, pendant une longue période de calme, il a valu 2 500 francs, alors que depuis juillet 1955, il a beaucoup monté. Le dollar, lui, avait vu, depuis 1952, son cours sur le marché étroitement surveillé qui s'appelle libre, se rapprocher très sensiblement de son cours officiel de 350 francs et se confondre presque avec lui ; sa courbe ascendante a repris jusqu'aux environs de 400 francs ; quant à ce qu'on appelle le dollar-titre, c'est-à-dire le prix auquel s'établit le dollar d'après le cours en francs d'une valeur américaine cotée à New-York, il vaut environ 470 francs.

Cette première constatation traduit, sur le marché des changes, ce qui est également visible par la comparaison de nombreux prix intérieurs en France et dans les pays étrangers. Il faut certes être prudent dans les généralisations, car des supériorités naturelles ou techniques nous permettent, ce qui est à l'honneur de notre industrie, de demeurer compétitifs sur certains secteurs. Mais il n'en reste pas moins un handicap commun à toute la production française, puisqu'on a jugé nécessaire d'accompagner la libération de nos échanges extérieurs d'une surtaxe temporaire sur les importations, et d'une aide spéciale aux exportations. Parmi les éléments qui surchargent nos prix de revient par rapport à ceux de l'étranger, il est certain que le poids des impôts et la répartition des charges sociales tiennent leur place, mais personne ne conteste que le cours du change, c'est-à-dire le taux fixe par l'intermédiaire duquel se convertit en francs un prix exprimé en marks, ou inversement, ne joue aussi un rôle important ; et les aides gouvernementales ont partiellement pour objet de le compenser, compensation bien insuffisante d'ailleurs comme le montre le mouvement de notre commerce extérieur. Pour les huit premiers mois de 1956, notre déficit commercial est de 250 milliards de francs, alors que, pour la période correspondante de l'année précédente, il était de 70 milliards seulement.

Cette élévation de nos prix apparaît aussi par son influence sur la balance des comptes. Nous avons signalé déjà le renversement qui s'est produit en janvier 1956, et indiqué qu'il s'agissait non pas d'un mouvement accidentel, mais bien d'une tendance durable qui pèserait de plus en plus sur notre situation internationale. Mois après mois les états de l'Union Européenne des Paiements ne font malheureusement que confirmer cette opinion ; ceux d'août 1956, les derniers publiés, montrent qu'en ce seul mois la France a accusé un déficit de 80 millions de dollars (près du double de celui de la Grande-Bretagne qui a atteint 46 millions), tandis que la Belgique avait un nouvel excédent de 25 millions et que celui de l'Allemagne s'élevait à 67 millions (soit près de 24 milliards de francs pour un mois). Les devises et l'or que la France a accumulés depuis 1952 sont certes importants. Néan-

moins, l'O.E.C.E. vient d'être avertie par le Gouvernement français que nos réserves, qui atteignaient encore 693 milliards à la fin de 1955, avaient baissé de 145 milliards en huit mois et que si ce rythme se maintenait, la diminution de réserves dépasserait 200 milliards pour la seule année 1956. Si, aujourd'hui, les responsables de nos finances publiques peuvent encore se préoccuper assez peu de cette hémorragie, il serait inadmissible qu'on attende pour la guérir que nos avoirs étrangers aient fondu.

Nous avons, au surplus, sur cette influence du taux d'une devise nationale un témoignage d'autant plus curieux et significatif qu'il est involontaire. On a publié les statistiques des dépenses faites en Europe par les touristes étrangers de 1955. Ces chiffres indiquent que c'est en France que sont entrés le plus grand nombre de voyageurs (28,9 millions de journées), mais que par contre c'est dans notre pays qu'ils ont dépensé le moins. Les dépenses quotidiennes par personne ont été en effet les suivantes : en Suisse 6 700 francs ; en Grande-Bretagne 5 000 et en France 2 300. Pour quiconque réfléchit, il est assez surprenant que ce soit dans le pays dont les prix sont reconnus comme les plus élevés que les frais par jour soient les plus faibles. Mais les statisticiens ne réfléchissent pas et ils donnent aux chiffres imprimés une valeur irréfragable ; aussi en déduisent-ils que la clientèle venant en France était la moins fortunée. Comme nous comprenons mal que ce soient les voyageurs les plus pauvres qui soient automatiquement attirés par les pays où le séjour est le plus cher, nous nous permettons de suggérer une autre explication. Lorsqu'une monnaie vaut, sur les marchés parallèles, à peu près le même prix que sur le marché officiel, toutes les transactions se font dans des conditions régulières ; mais lorsque l'écart est important, les plus strictes réglementations n'empêchent pas que l'on achète aux offices des changes les devises au prix bas, mais que les étrangers, eux, cherchent à vendre les leurs au prix haut. Que l'on ne nous accuse pas d'une connaissance particulière de ces manipulations monétaires : mais nous n'avons pas la naïveté de croire que personne ne songe à utiliser de larges différences de cours quand elles existent, et la lecture des journaux nous montre que certains individus ne manquent pas d'imagination à ce sujet. Ainsi s'éclaire la faiblesse des dépenses officielles faites par les touristes étrangers en France, laquelle témoigne à sa façon de la surévaluation du cours légal du franc.

Enfin, il est instructif de voir comment réapparaissent les emprunts indexés, que nos voisins à monnaie saine ne connaissent pas, auxquels on a recouru en France lorsque le désordre s'est installé, qui avaient presque disparu, et qui reviennent sur la scène. Le Gouvernement a lancé au printemps un emprunt dont l'intérêt varie avec l'indice de la production française ; ce n'est un secret pour personne que le succès en a été médiocre. Et de fait, le moins qu'on puisse dire est qu'on

commettait un singulier abus de terme en présentant cet emprunt comme indexé. L'indice de la production est un indice physique, qui exprime un tonnage d'acier, un nombre d'autos construites, un volume de gaz ou une quantité d'énergie employée par le pays, mais il est insensible aux variations des prix. Un emprunt dont le coupon ou le capital est calculé en fonction de la valeur de la production est réellement indexé ; comme le serait celui qui, calculé dans une monnaie ayant un pouvoir d'achat stable, serait associé à l'accroissement du volume de la production. Mais le prêteur qui verrait la valeur nominale de son coupon augmentée de 5 p. 100 parce que telle a été l'élévation de l'indice de la production, ne sera guère satisfait si en même temps les prix ont monté de 20 ou 30 p. 100 parce que la monnaie s'est dépréciée. Nous sommes heureux d'ailleurs de pouvoir louer à cet égard le nouvel emprunt lancé par l'État car, quelles que soient les observations que ses caractéristiques méritent à d'autres points de vue, l'indexation du capital sur le cours moyen des valeurs mobilières à la Bourse est la meilleure que l'on puisse choisir. Mais, ceci étant dit, il est bien évident que la généralisation des indexations montre que la monnaie cesse peu à peu de jouer son rôle essentiel et que, si le franc était vraiment sain, nous n'aurions pas besoin de recourir à des procédés qui, si adroits soient-ils, n'en sont pas moins des subterfuges.

Il apparaît donc que l'élévation du cours officiel du franc contribue à vicier la situation monétaire de notre pays. Ce n'est pas de gaieté de cœur que l'on est amené à cette constatation, lorqu'on est convaincu de tous les bienfaits qui sont liés à la stabilité monétaire. Mais les regrets que l'on a le droit de ressentir, et les reproches que l'on a le devoir de formuler, doivent s'attacher aux mesures positives qui dégradent la monnaie parce qu'elles constituent la dévaluation de fait, bien qu'on se refuse à leur donner ce nom. Depuis la disparition de l'étalon-or, nous n'avons plus qu'une monnaie-papier, qui ne jouit d'aucun cours intrinsèque et qui vaut ce que vaut la politique monétaire du pays. Nous en sommes désolé ; nous le déplorons ; mais c'est ainsi.

A vrai dire, les fautes que nous avons commises si fréquemment en matière monétaire ont jeté un trouble supplémentaire dans les notions les plus claires. Les manipulations auxquelles on s'est livré ont volontairement confondu les notions les plus distinctes, de façon à faire passer le pire sous le couvert du moindre mal. Les dévaluations que nous avons connues ont essentiellement consisté à fournir des ressources scandaleuses à un Trésor aux abois. La fixation d'un nouveau cours du franc en baisse permettait la réévaluation du stock d'or de la Banque et dégageait une plus-value fallacieuse que le Trésor s'attribuait sans vergogne pour la dépenser. Ainsi, au moment où le franc était faible, le Trésor créait de nouveaux pouvoirs d'achat complètement fictifs et il les jetait sur le marché. Voilà ce qu'on appelait un alignement monétaire. En réalité, une remise en ordre des cours ne peut être cor-

recte que si les plus-values comptables qui en résultent sont exclusivement employées à annuler un même montant d'avances anciennes au Trésor, et si le plafond de celles-ci est immédiatement et *irrévocablement* abaissé d'autant. Le viol de cette règle essentielle constitue un acte de brigandage monétaire.

Les conséquences des dévaluations sur la vie économique sont elles-mêmes très variables. Le marché intérieur est essentiellement influencé non pas par le cours de la devise, mais par la politique suivie en matière de crédit ; c'est cette dernière qui facilite ou freine l'expansion économique, qui déchaîne l'inflation ou qui maintient l'équilibre des prix. Sous le couvert d'une monnaie d'un cours excessif, on peut néanmoins déclencher une politique inflationniste et les séquelles lamentables qu'elle entraîne. Tandis qu'avec une monnaie faible, une politique vigoureuse de crédit peut avoir des effets déflationnistes puissants. En tout cas, l'expansion ou la régression de l'activité économique constitue un problème précis, qui doit être traité à part avec des moyens qui lui sont propres.

Par contre, la fixation d'un cours plus haut pour les devises agit directement sur le commerce extérieur ; les exportations sont facilitées, les importations sont freinées et celles qui sont indispensables sont enchéries : c'est ce dernier point que l'on redoute généralement car on y voit une possibilité de hausse des prix intérieurs. Mais ces conséquences générales se présentent de façon particulière dans un pays ayant pris des mesures analogues à celles qui sont actuellement en vigueur en France. L'aide à l'exportation peut être considérablement allégée, sinon supprimée, si le cours des devises redevient normal. De même lorsque l'on a volontairement enchéri certaines importations par des surtaxes douanières, on peut, en supprimant ces dernières, compenser exactement la hausse de leurs prix qu'entraînera la hausse des devises. Et au surplus, une baisse même légère des droits de douane, qui est réclamée par tous les pays du monde, permettrait d'empêcher l'enchérissement des produits importés, tout en rentrant dans un circuit plus libre des échanges commerciaux internationaux dont on est tenu à l'écart par une réglementation étouffante (office des changes, contingents, droits de douane et surtaxes temporaires).

La question précise qui se pose aujourd'hui est de savoir si le franc est susceptible de supporter la liberté au taux officiel qui est le sien. Sans nous arrêter au budget de 1957, puisqu'il ne s'agit que de prévisions, nous constatons que, pour les sept premiers mois de 1956, les dépenses budgétaires ont dépassé les recettes de 535 milliards, alors que pour les sept premiers de 1955, sous le gouvernement d'Edgar Faure, le déficit correspondant n'avait été que de 244 milliards. Cependant, la moyenne mensuelle des recettes budgétaires a passé de 282 milliards en 1954, à 301 en 1955 et à 323 en 1956.

Nous savons de façon claire les mesures qui devraient être prises pour

ramener nos prix au niveau approximatif des prix étrangers mais celles-ci sont évidemment en contradiction complète avec celles que prend le Gouvernement en augmentant les dépenses improductives et en écrasant d'impôts le secteur productif. Le résultat en est une politique systématique d'enchérissement des coûts de production qui est incompatible avec le maintien d'un cadre monétaire rigoureux. Il est vrai que si une pareille attitude est fondamentalement irréaliste, certains se demandent si elle ne pourrait pas trouver dans l'avenir sa justification a posteriori si le reste du monde entrait à son tour dans le même processus illusionniste. Il est de fait qu'une telle hypothèse est en train aujourd'hui de devenir concevable.

On constate en effet un peu partout dans le monde une menace inflationniste conduisant à la hausse des prix et à la hausse des salaires. Le mouvement est particulièrement net aux États-Unis. Au début d'octobre, un nouveau contrat collectif est entré en vigueur dans l'industrie du charbon, entraînant une hausse inévitable de tous les prix. L'élévation des salaires se produisait déjà dans d'autres secteurs industriels, ce qui a fait naître une pression accrue sur les prix de vente de presque tous les produits. La Grande-Bretagne n'est pas exempte de cette menace, non plus que le Canada, et, plus près de nous, la Belgique et l'Allemagne. Il n'est pas jusqu'à la Suisse, dont l'économie est pourtant étonnamment stable, qui ne soit atteinte aujourd'hui par le phénomène de hausse des prix.

Un proche avenir nous dira si la situation monétaire française, qui est aujourd'hui incontestablement en porte-à-faux, pourra supporter l'ajournement d'une solution purement française jusqu'au moment où celle-ci pourrait être évitée grâce à la dépréciation de fait des monnaies, pourtant saines, qui nous environnent.

ED. GISCARD D'ESTAING

par THIERRY MAULNIER

REQUIEM POUR UNE NONNE

Le peloton des pièces de rentrée, arrivant toutes ensemble, ou presque, à partir du 20 septembre, est si serré qu'il est tout à fait impossible, dans une chronique mensuelle de faire à chacune sa juste part. Cette année, tout particulièrement, la plupart des œuvres qui, en raison de la célébrité du nom de l'auteur, de l'éclat de la distribution ou de tel ou tel élément d'intérêt pressenti à l'avance, étaient attendues comme les événements de la saison, se sont trouvées toutes ensemble au rendez-vous du début de l'automne, mise à part la *Brocéliande* d'Henry de Montherlant, attardée de quelques semaines ; *le Miroir* d'Armand Salacrou, joué par André Luguet et Lucienne Bogaert ; *Fabien*, de l'auteur de *Topaze* et *Marius ; la Profession de Madame Warren* de Bernard Shaw avec Valentine Tessier ; l'*Ombre*, troisième pièce de Julien Green ; le *Requiem pour une Nonne* de Faulkner, adapté et mis en scène par Albert Camus ; *La Reine et les Insurgés* d'Ugo Betti avec Edwige Feuillère, et enfin la pièce à scandale, la pièce à polémiques, le *Pauvre Bitos* de Jean Anouilh ; sans parler d'autres spectacles qui, en des périodes de moindre encombrement, auraient pu fort bien suffire à alimenter une chronique comme celle-ci, ne serait-ce que ce *Nemo* un peu mince, un peu étiré en longueur, mais très agréable durant le premier acte et fort joliment mis en scène, qui ouvre la campagne de la Compagnie Grenier-Hussenot au théâtre Marigny.

La critique a été, dans son ensemble, sévère, pour les œuvres nouvelles que je viens de citer. Une seule exception : le *Requiem pour une Nonne* de Faulkner et Camus. A *Fabien* (que je n'ai pu voir encore) mes confrères, Robert Kemp excepté, n'ont guère été favorables, ce qui n'a pas, semble-t-il, empêché la pièce de Marcel Pagnol de s'engager dans une carrière fructueuse. L'*Ombre* de Julien Green a eu ce que l'on appelle un accueil réservé. Il est probable que M. Julien Green n'a pas, jusqu'à présent, parfaitement assimilé le « métier » de l'auteur dramatique, ce qui fait que ses pièces, en dépit des puissants éléments d'intérêt qu'elles compor-

tent, ne convainquent pas absolument le spectateur. Dans *Sud*, dans l'*Ennemi* ses personnages ne s'expliquaient pas tout à fait assez. Touché peut-être par les reproches qu'il a encourus à ce sujet, il les fait, dans l'*Ombre*, s'expliquer un peu trop. Le prestige du nom et du talent de M. Julien Green sont pourtant assez grands pour qu'en ce qui le concerne — tout comme en ce qui concerne M. Marcel Pagnol, bien que pour des raisons tout autres — les arrêts de la critique ne soient pas sans appel. J'ignore si les spectateurs de sa pièce sortent satisfaits du théâtre, mais le fait est qu'ils sont nombreux à s'y rendre. Il pourrait se faire, d'ailleurs, que ce début de saison masquât une certaine évolution du public, une certaine émancipation à l'égard de cette critique qui était, ces dernières années, si docilement suivie. Le fait est que, tout comme *Fabien*, tout comme l'*Ombre*, *Le Miroir*, d'Armand Salacrou, a pu paraître, le soir de la « générale », voué au désastre. Outre que la pièce, très astucieusement construite, mais un peu froide dans sa virtuosité, ne compte pas parmi les meilleures qu'Armand Salacrou nous ait données, les interprètes n'ont paru, ni très judicieusement choisis, ni très convaincus, et la mise en scène manque de rigueur : le succès est pourtant sinon triomphal, du moins assez confortable. Il en est de même encore pour *la Profession de Madame Warren* de Bernard Shaw, adaptée par Georges Neveux et jouée à l'Athénée. Ici, la pièce, sans s'égaler aux deux ou trois plus grands chefs-d'œuvre de Shaw, est excellente, et l'adaptation très bonne. Mais la mise en scène et (en dépit du talent immense de Mme Valentine Tessier) l'interprétation trahissent grossièrement la fine ironie, l'humour délicat de Shaw, tombent dans tous les pièges, glissent tour à tour vers le style du vaudeville et vers celui du mélodrame. En outre, les décors sont affreux. Pourtant, là encore le public est venu et continue de venir nombreux. Il va plus nombreux encore, au point de faire tous les soirs salle comble, assister à la brillante démonstration du couple Fresnay-Printemps dans les scènes à deux du *Voyage à Turin*, à La Michodière. Il va au théâtre de la Renaissance, où Mme Edwige Feuillère fait vivre dans ses deux aspects contradictoires le personnage passablement conventionnel d'une prostituée en qui la grandeur de l'âme se découvre pour le martyre, dans une pièce un peu mélodramatique d'Ugo Betti. Enfin, il va voir *Pauvre Bitos* de Jean Anouilh, que la critique parisienne presque unanime a dénoncé non seulement comme une œuvre amère et haineuse, mais comme une œuvre ennuyeuse et manquée. Il est vrai que le cas de *Pauvre Bitos* est différent des précédents. Il pourrait être rapproché plus justement de ce que fut, il y a trois ou quatre ans, celui de *La Tête des autres* de Marcel Aymé. Il est probable que, pour assurer le succès théâtral, une presse indignée vaut mieux qu'une presse élogieuse avec tiédeur ou discrètement apitoyée. Dénoncer une pièce de théâtre à la réprobation publique, c'est encore la désigner à l'attention. Le public pense : « Pour que l'on crie si fort, il faut bien qu'il y ait là quelque chose d'intéressant. Allons-y voir. » En un certain sens, je ne crois pas que Jean Anouilh puisse se plaindre de la critique

de *Pauvre Bitos*. Mais je réserve pour le mois prochain la pièce de Jean Anouilh, une des dernières venues dans ce mois d'octobre, car il me faut bien m'attarder un peu sur le *Requiem* de Faulkner et Camus.

A l'opposé de *Pauvre Bitos*, *Requiem pour une Nonne* a fait l'accord total entre une critique tout entière élogieuse, et un public qui emplit chaque soir les Mathurins jusqu'au dernier strapontin. Pourtant il ne s'agit pas, loin de là, d'une de ces œuvres faciles (du style *Adorable Julia* par exemple) qui ne tendent qu'à offrir à des spectateurs peu désireux d'affronter les grands problèmes une aimable soirée de divertissement. *Requiem pour une Nonne* est une œuvre forte, dure, tragique, qui va à son dénouement d'une marche convulsive et haletante. On sait que dans l'univers romanesque de Faulkner roulent des nuées pesantes, étouffantes, qui se déchirent parfois pour laisser apparaître, avant de les engloutir de nouveau, les visages de héros traqués par un *fatum* intérieur inexorable, en proie à un inexplicable égarement. Ecrit sous la forme dialoguée, le *Requiem pour une Nonne*, qui constitue en somme la suite du célèbre *Sanctuaire*, était sans doute, même dans sa forme originale, pourvu d'un fil conducteur plus facile à suivre que les romans proprement dits. Albert Camus a, avec raison, et au prix de quelques sacrifices, donné au texte une plus grande rigueur, une plus grande rationalité dramatique. Si la pièce n'est pas « construite » selon les règles dramatiques habituelles, son action, qui se confond avec le dévoilement des troubles profondeurs d'un être humain au cours d'une confession déchirante, n'en tient pas moins l'attention suspendue de la première à la dernière minute, alors même que nous devinons très vite que ce qui est en jeu n'est pas un avenir sur lequel l'homme peut ou croit pouvoir agir, mais le passé, c'est-à-dire l'irrémédiable, comme dans *Œdipe-Roi*.

Le personnage de *Requiem pour une Nonne*, c'est le personnage de *Sanctuaire*, c'est la jeune Temple Drake, quelques années après l'épouvantable aventure qui nous avait été contée dans le roman. Au lever de rideau, nous savons qu'une prostituée noire, que Temple employait bizarrement comme nurse, a étouffé volontairement un des deux enfants de la jeune femme, et vient d'être condamnée à mort. Il n'y a aucun doute sur la matérialité du crime. La meurtrière n'a pas nié et ne s'est pas défendue. C'est cela même qui nous invite à croire et qui invite l'avocat, beau-frère de Temple, à croire qu'il ne s'agit pas d'un crime banal, d'une culpabilité au sens propre du terme, ou, plus exactement, que la culpabilité vraie n'est pas où on le croit. Il y a d'ailleurs dans l'attitude même de Temple et de son mari (qui semble savoir certains détails du passé de sa femme, mais non pas tous) une sorte d'âpre tension qui défend d'étranges secrets. Puisqu'il semble bien que cet affreux, ce pitoyable déchet humain qu'est la prostituée noire soit en train de payer pour une autre et accepte de le faire, il faut bien arracher à Temple sa confession, et la confession nous est livrée en effet, par lambeaux étroits d'abord, puis complète, exhaustive, effrayante, dans des conditions qui en font pour

la jeune aristocrate sudiste la plus humiliante des épreuves, devant un homme de sa caste, de son monde, devant le gouverneur de l'État.

Temple est en proie à un étrange démon, au masochisme de la honte. Alors qu'elle était une orgueilleuse et brillante jeune fille, elle est tombée (par la faute de celui qui depuis, pour réparer, est devenu son mari) entre les mains d'un petit bandit sadique et impuissant, nommé Popeye. Popeye l'a enfermée dans une maison de prostitution et — faute de pouvoir assouvir lui-même le désir qu'il avait d'elle — l'a livrée sous ses yeux à son garde du corps, Red. (On se souvient que c'est là l'aventure de *Sanctuaire*.) Or Temple a pris goût à sa déchéance. Sa seule révolte, toute momentanée, a été de devenir amoureuse de Red, c'est-à-dire de celui qui dans la pensée de Popeye n'était qu'un domestique, un instrument. Popeye a donc tué Red, et Temple a été matériellement délivrée, elle est rentrée dans le sein de la société honorable. Mais elle n'a jamais perdu le souvenir de la maison de prostitution, de Popeye, de Red. Cette prostituée de hasard a découvert qu'elle était une prostituée de vocation, une prostituée dans l'âme. Elle n'a pu supporter ni le mépris, ni le pardon, ni la condamnation muette des « honnêtes gens ». Et lorsqu'un autre voyou, le frère de Red, est apparu dans son existence pour la faire chanter avec les lettres qu'il avait en sa possession, elle a retrouvé son ancien chemin, elle a choisi de se donner au maître-chanteur et de le suivre. C'est pour épargner à l'enfant de Temple d'être entraîné dans cette voie ignoble, de connaître la honte et le mal, d'être plus tard humilié dans sa mère, que la servante noire l'a tué. Elle a donc pris la culpabilité pour elle, dans une maladroite, hideuse et pourtant émouvante tentative de rachat. Elle sera pendue, car rien ne peut la sauver et elle ne veut pas être sauvée. Mais peut-être, grâce à cet étrange et affreux sacrifice (mais le sacrifice n'est-il pas, dans son essence même, le sacrifice de l'innocent), Temple elle-même va-t-elle être rendue à la dignité humaine...

La fin de la pièce, un peu trop moralisante, n'est pas tout à fait de mon goût. Mais la grande scène des aveux devant le gouverneur est un moment de théâtre d'une étrange et atroce beauté. Il faut ajouter que Mme Catherine Sellers (qui n'est pourtant pas, physiquement, le personnage de Temple Drake) y gagne, par l'extraordinaire intensité, l'extraordinaire authenticité de son émotion, ses galons de très grande comédienne.

THIERRY MAULNIER

CONQUÊTES - COLONIES - CROISADES

par Pierre Audiat

Enquêtant vers 1770 dans les colonies espagnoles d'Amérique, Don Juan de Solorzano y Pereyra, chevalier de l'ordre de Santiago, membre du Conseil des Indes — ce Conseil qui animait et contrôlait, en principe, tous les « royaumes » créés par l'Espagne au-delà des mers — interrogea un ecclésiastique d'origine espagnole et lui demanda ce que, selon lui, on pouvait faire « pour agir dans le meilleur intérêt des Indiens ». Celui-ci répondit tout naïvement : *Les laisser tranquilles.*

Il ne semble point douteux, en effet, que la non-intervention dans les domaines et les affaires du voisin eût donné au monde une parfaite tranquillité, mais voilà ! Il eût fallu que ce principe eût été posé, et appliqué, dès qu'Adam et Ève, en punition de leur faute, furent condamnés à mettre en valeur notre petit globe. Vingt générations à peine s'étaient succédé et déjà, très probablement, il y avait un furieux embrouillamini de contestations et de revendications entre possesseurs du sol. « J'étais là avant vous ! — Pardon ! ce sont vos parents qui ont chassé de leurs terres mes grands-parents. Nous reprenons notre bien. — Moi je vous dis que cela ne se passera pas comme ça ! » Et les frondes de partir toutes seules.

Ou bien un petit-neveu d'Adam s'efforçait de convaincre doucement un de ses cousins éloignés qu'une association serait profitable. « Je vois, lui disait-il, qu'une grande partie de votre territoire est en friche. C'est bien dommage. Si vous me laissiez travailler chez vous, grâce à mon outillage moderne je parviendrais à faire ici deux moissons par an. Naturellement je vous paierais une redevance. Vous avez tout à gagner à cet arrangement, puisque ces milliers d'arpents ne vous rapportent pas un épi ! »

— Ci-dessus estampe du XVIe siècle : Espagnols contre Indiens (Bibliothèque Nationale).

Si le cousin était consentant, dix ans plus tard il lui était difficile de rentrer dans ses biens, l'autre ayant d'excellentes raisons à lui opposer : « Vous plaisantez, mon cher ! Reprendre à vil prix des terres qui n'avaient aucune valeur lorsque, dans votre intérêt, j'ai commencé de les exploiter, des terres qui vous ont permis de vous enrichir sans rien faire, ou presque rien ? Vous ignorez, apparemment, la législation internationale sur les baux agricoles ; j'ai valorisé cette partie de votre domaine dans de telles proportions que vous devriez le vendre tout entier pour m'indemniser... Si vous voulez, je suis acheteur. »

Ou bien une subtile propagande persuadait le peuple du Nord que le peuple du Sud en était arrivé au point que sa décadence offensait l'humanité tout entière. « Une honte, vraiment ! prêchaient les orateurs sacrés. Qu'espérer de gens qui adorent des dieux à têtes de singe ou d'épervier ? C'est non seulement une absurdité, mais un sacrilège. Et nous ne parlons pas de leurs mœurs, qui doivent être en horreur aux âmes bien nées : l'inceste, la prostitution tenus pour des actes honorables et même religieux ! Il est vraiment impossible, si tolérants que nous puissions être, de laisser se répandre une peste qui risque d'infecter notre peuple et d'affaiblir notre supériorité spirituelle. Il est donc temps, et grand temps, de ramener les gens du Sud à la raison, par la persuasion, et, si nécessaire, par la force. »

Ces trois discours qui ont été *certainement* tenus (à défaut de preuves matérielles, de fortes présomptions suffisent) correspondent, on le voit, aux trois types classiques d'intervention : conquêtes, colonies, croisades. Chacun de ces types se laisse assez bien définir — sur le papier. Sans recourir à Littré, on peut dire que la conquête est l'acte par lequel un possesseur (n'écrivons pas : un *propriétaire*, nous n'en sortirions plus !) est dépossédé au profit d'un nouveau possesseur ; que la colonie est l'installation à demeure de nouveaux arrivants sur un territoire antérieurement occupé ; que la croisade tend à évincer une spiritualité inférieure ou corrompue pour faire régner à sa place une spiritualité supérieure ou incomparable.

Malheureusement, ces définitions, relativement simples et claires, n'ont qu'un caractère idéal. En fait, aucun de ces types n'a existé et n'existe à l'état pur : l'Histoire ne connaît que des types mixtes, dans lesquels varient seulement les proportions « conquêtes, colonies, croisades ». Même si l'intervention se réfère d'abord à un type défini (par exemple les Croisades s'annoncent comme croisades), elle ne met pas longtemps à s'hybrider : on s'embarque pour chasser de Jérusalem les Infidèles et l'on s'empare de Constantinople, capitale chrétienne de l'Orient.

Ces questions n'ayant pas perdu toute actualité, au contraire, il n'est pas mauvais de les dépoussiérer et d'en examiner les coutures. Justement cinq ouvrages ont paru, ces derniers mois, qui facilitent beaucoup une telle revision. Citons-les, d'abord, selon un ordre qu'on peut appeler chronologique, ce qui nous permettra ensuite d'en tirer, librement, quel-

ques réflexions. Et que les auteurs me pardonnent si j'use ainsi de leurs travaux avec une apparente désinvolture : elle s'accompagne, qu'ils en soient persuadés, d'estime et de sympathie.

Le premier dans le temps, par son sujet, est celui que M. Albert Champdor a consacré à Saladin [1], le sultan, qui après avoir reconquis, au XIIe siècle, Jérusalem et la plus grande partie du royaume que les Francs s'étaient taillé en Syrie lors de la première croisade, résista à la deuxième et à la troisième croisades, interdisant aux Croisés de reprendre pied à Jérusalem, dont les troupes de Philippe Auguste et de Richard Cœur de Lion ne feront qu'apercevoir les murailles.

Saladin fut fameux, au moyen âge, dans la chrétienté ; il devint, mais pas tout de suite et probablement par comparaison avec ses successeurs, un exemple de Musulman chevaleresque, capable de traits de noblesse ou de délicatesse qu'on n'osait attendre d'un sectateur de Mahomet. Un ennemi point dépourvu de loyauté, et qui, s'il se fût converti à la vraie religion, eût pris rang parmi les héros. M. Albert Champdor, par sa connaissance directe du Proche-Orient (il y a passé une grande partie de son existence), par l'admiration qu'il éprouve pour la grandeur des civilisations disparues, par son désir de chercher dans les peuples et dans les croyances non ce qui divise mais ce qui rapproche, était bien placé pour écrire la biographie de Saladin : la sûreté de son information égale l'élégance de son style.

Avec un peu moins de rigueur historique mais avec un art du récit évident, M. Gilbert Renault (qui, sous un pseudonyme célèbre a publié des « histoires » passionnantes de la dernière guerre mondiale), retrace l'aventure des navigateurs portugais qui, au XVe et XVIe siècle, sous l'impulsion de leurs princes, réussirent, surmontant la peur, la tempête, l'hostilité, la trahison, à relier Lisbonne à la côte occidentale de l'Inde en contournant le cap de Bonne-Espérance puis en traversant l'océan Indien. Nous connaissons mal cette époque, et *Les Lusiades*, de Camoëns, qui chanta les exploits de Vasco de Gama, ne figurent plus, en France, qu'au programme du certificat de langue portugaise. Grâce à M. Gilbert Renault, nous revivons un roman d'une authenticité et d'une diversité d'épisodes incomparables ; Vasco de Gama pouvant être, aussi bien, un personnage de la Série noire ou de la Série verte.

Avec M. Salvador de Madariaga [2], hispanisant, anglicisant, historien, philosophe, professeur, diplomate, voyageur, homme politique, nous sommes en excellente compagnie pour méditer sur les trois *C*. A dire vrai, M. de Madariaga est pour nous sinon Dante, du moins Montaigne. Il nous guide en Amérique espagnole avec la sûreté de celui qui, l'ayant visitée de fond en comble, et dans le temps et dans l'espace, a déjà tiré de ses observations des leçons valables pour les hommes de toutes les époques

1. *Saladin, le plus pur héros de l'Islam.* (Albin Michel.)
2. *Les Caravelles du Christ.* (Plon.)
3. *L'Essor de l'Empire espagnol d'Amérique.* (Albin Michel.)

et de toutes les latitudes. Une note précise l'intention de l'auteur : *L'étude de l'essor et du déclin de l'Empire espagnol d'Amérique*, dit-il, *s'est trouvée écrite du fait qu'elle constituait l'arrière-plan indispensable à la vie de Simon Bolivar et la réponse à cette question : « Que détruisit exactement Simon Bolivar ? »* [1]. Rarement furent analysés avec tant de finesse les principes sur lesquels se fondèrent des conquérants, qui se voulaient aussi des colonisateurs et des croisés, pour exploiter les ressources de territoires déjà occupés. Sous la plume agile de l'auteur, les grandes cités américaines, fondées ou métamorphosées par les Espagnols : Mexico, Lima, Santa-Fé, renaissent dans leur splendeur bigarrée, avec leur climat étrange, la cruauté se mêlant à la charité, et le mysticisme à la sensualité. Le livre nous offre une nourriture extrêmement riche et pourtant légère à notre cerveau.

Fondateur de la grande dynastie industrielle, ancrée aux États-Unis depuis la fin du XVIIIe siècle, Pierre Samuel Du Pont (qu'on surnomma *de Nemours* lorsque, député à l'Assemblée constituante, il fallut le distinguer de l'un de ses collègues : Dupont, de Bigorre), laissa à ses deux fils, devenus citoyens américains, le soin de brasser les affaires. Lui brassait les idées qui foisonnaient en lui et autour de lui. C'est un personnage fort curieux — et si représentatif des « philosophes ! » — dont M. Pierre Jolly [2] a eu grandement raison de retracer l'existence dans un ouvrage des plus attachants. Du Pont avait de la colonisation une conception originale : il la voyait comme un moyen rêvé d'expérimenter des théories nouvelles qui se heurtaient en Europe à la routine et aux préjugés. C'est pourquoi il fut un des premiers en France à épouser la cause des « Insurgents » qui, secouant la tutelle de l'Angleterre, réussirent à transformer une colonie britannique en une nation américaine. Il s'empressa, sur une terre vierge ou plutôt revirginisée par l'éviction des Indiens, de mettre en pratique la physiocratie (il avait inventé le mot), doctrine selon laquelle toute richesse vraie vient de la terre ; à cette fin, il créa une compagnie, c'est-à-dire une société par actions, destinée à exploiter un vaste domaine en Virginie. Les affaires de la compagnie tournèrent mal, les faits ne consentant pas toujours à se plier aux théories, mais celles des Du Pont de Nemours, père et fils, furent meilleures, le contempteur du mercanti-

1. Voici l'occasion de protester de ma parfaite considération pour le Libertador. Rendant compte du livre de M. Salvador de Madariaga consacré à *Bolivar* (Calmann-Lévy), j'avais écrit, suivant l'auteur, que certainement Bolivar avait un peu de sang indien dans les veines, puisque les ancêtres de Simon figuraient parmi les pionniers de la conquête et avaient dû nécessairement, pour faire souche, s'allier à des Indiennes de grande famille. J'ignorais commettre un sacrilège, mais la presse sud-américaine, et particulièrement la presse vénézuélienne, m'a pris à partie avec véhémence, en s'abstenant toutefois — ce qui est surprenant — de mettre en cause M. de Madariaga, responsable de mes blasphèmes. Le Ministère de l'Education nationale de Caracas, pour me tirer de mon hérésie, m'a tout récemment adressé (et je l'en remercie) les trois gros volumes où a été recueillie la correspondance de Bolivar. Je n'attendrai pas de les avoir lus pour faire amende honorable : « pas un seul chromosome indien chez Bolivar ».

2. *Du Pont de Nemours, Soldat de la Liberté.* (Presses Universitaires.)

lisme ayant fondé une banque à New York, le pacifiste ayant poussé l'un de ses fils à créer une manufacture de poudres et d'explosifs dans le Delaware. On voit ainsi apparaître une forme de colonisation qui fleurira au XIXe siècle : la colonisation industrielle, teintée d'idéologie, car, sincèrement parfois, elle se donne pour une assistance aux pays que, par euphémisme, nous qualifions aujourd'hui de sous-développés.

L'imbroglio engendré par de tels quiproquos peut avoir — nous en savons quelque chose — des conséquences dramatiques : le chaudron où mijotaient doucement, croyions-nous, conquêtes, colonies, croisades, explose soudain, à la surprise générale. Les experts ont bien du mal à discerner les causes de l'accident et à établir les responsabilités ; ceux-là mêmes qui pourraient se vanter d'avoir prévu l'explosion, eussent été incapables de l'empêcher.

Deux jeunes journalistes des États-Unis, MM. Irving Sedor et Harold Greenberg, dont la culture générale et le sens critique dépassent de beaucoup ceux des reporters courants, après une enquête en Égypte qui s'est prolongée jusqu'à la fin de 1955, ont consigné dans un gros livre [1] intelligemment et abondamment illustré, leurs aperçus et leurs conclusions. Bien qu'ils se montrent sévères et injustes pour nos méthodes de colonisation en Afrique du Nord, et qu'ils éprouvent, semble-t-il, une sympathie marquée pour le colonel Nasser (celui-ci, il est vrai, n'avait pas encore démasqué ses batteries), ils soulignent judicieusement, pensons-nous, le grief fondamental invoqué par l'Orient contre les interventions de l'Occident : « Les Occidentaux manquent d'unité d'esprit ; ils se prétendent idéalistes et ils agissent en matérialistes. Dès qu'ils interviennent, ils mettent dans leur poche les principes par lesquels ils justifiaient leur intervention : les Orientaux (entendez : l'Islam) possèdent, grâce au Coran qui enferme une doctrine, une éthique et une politique tout ensemble, une unité absolue. Leur devoir est donc d'éliminer autant que possible les Occidentaux qui, eux, n'ont jamais su mettre en ordre leur esprit, de rétablir l'unité qu'ils ont troublée. » Bien entendu, l'unité des fils de Mahomet est fort contestable ; à la dualité occidentale on opposerait aisément la duplicité orientale, car il serait facile de montrer que, depuis le VIIe siècle, les Musulmans ont toujours joué opportunément de leur religion pour servir leurs intérêts matériels et *vice versa*, mais enfin l'observation faite par MM. Irving Sedor et Harold Greenberg a d'autant plus d'importance qu'elle s'appuie sur un grand nombre de « petits faits » que ne distinguent plus les Européens campés depuis longtemps en Égypte et que n'aperçoivent pas les touristes en leurs hâtives randonnées.

⁂

Il y aurait de la naïveté à croire que la colonisation n'a été « pensée »

1. *L'Egypte entre deux Mondes.* (Edition : Aux Carrefours du Monde, 29, rue Cambon, Paris.)

qu'à partir des temps modernes et qu'avant Montesquieu (à la rigueur : Montaigne) personne ne s'était jamais interrogé sur le droit qu'un homme blanc avait d'asservir un homme de couleur ou de lui prendre son bien. C'est ignorer que le moyen âge, héritier des juristes romains et des dialecticiens hellénistiques, adorait ces sortes de discussions, les poursuivait avec délices et se perdait volontiers dans des subtilités byzantines. D'autant plus que seuls les clercs étaient en mesure de s'adonner à une telle escrime, et que les clercs, formés par la théologie, avaient acquis la souplesse nécessaire à ces exercices de haute école.

Lorsque l'Amérique fut découverte à la fin du XVe siècle — surprise étonnante, presque comparable à celle que nous éprouverions si nous abordions une planète où nous découvririons des « sortes d'hommes » ! — les juristes espagnols étaient parés pour les problèmes qu'allait soulever l'occupation des Indes occidentales et sa mise en valeur par la main-d'œuvre noire importée d'Afrique. Bien vite, un conflit éclata entre les hommes de guerre et les hommes de loi, conflit qui se prolongea jusqu'au moment où les Hispano-Américains arrachèrent leur indépendance à la métropole et qui (au fond) se prolonge encore. A peine Cortès et ses compagnons avaient-ils entrepris l'extraordinaire conquête du Mexique (un contre mille !) *qu'ils supplièrent le roi*, écrit le conquistador Bernard Diaz, *de ne pas envoyer de juristes, car sitôt qu'ils pénétraient dans le pays, ils le mettaient sens dessus dessous avec leurs livres et ils étaient la source de procès et de discussions.*

Évidemment, ni Cortès au Mexique, ni Pizarre au Pérou, ne s'embarrassaient d'arguments juridiques, mais la Couronne espagnole et le Conseil des Indes ne s'en tinrent pas moins à des principes fondés sur l'équité et la charité : les Indiens étaient des hommes semblables aux autres devant Dieu ; on ne devait, même s'ils se refusaient à embrasser la véritable religion, les réduire en esclavage ou les maltraiter, et lorsqu'ils se convertissaient au catholicisme, alors il fallait voir en eux des frères. De fait, les Espagnols, dans leurs colonies, ne firent jamais d'esclaves indiens. Bien plus, ils laissèrent à d'autres nations la honte de pratiquer la traite des noirs, se bornant à utiliser en Amérique des malheureux qui étaient *déjà* en esclavage. Un juriste du XVIIIe siècle, Solorzano Pereira, explique la position espagnole en cette affaire : *Nous agissons là en toute bonne foi, convaincus que les Nègres se vendent librement, ou qu'à la suite de guerres équitables, qu'ils se livrent entre eux, ils font des prisonniers et que ces prisonniers sont ensuite vendus aux Portugais qui nous les amènent.* Mais, comme il a conscience du caractère spécieux d'un tel raisonnement, il ajoute : *Même ainsi, ces transactions sont considérées comme délicates et troubles, à cause des actions frauduleuses qui se commettent au cours de leur exécution ; mais les personnes privées n'ont pas à s'en informer.*

Pareillement, en ce qui concerne le travail forcé, un Espagnol ne saurait se montrer plus libéral envers les Indiens que les Indiens ne l'étaient

avant la conquête. Il apparaissait donc raisonnable de maintenir la pratique de *la mita*, c'est-à-dire la réquisition des travailleurs pour l'exploitation des mines métalliques. Ainsi le voulaient la coutume et l'usage. (Trois siècles plus tard, lorsque Ferdinand de Lesseps commença le percement du canal de Suez, le vice-roi d'Égypte s'engagea à lui fournir des fellahs qui, traditionnellement, étaient requis pour les travaux publics et même pour les travaux privés, dans tout l'Orient. Un firman du sultan, il est vrai, interdit bientôt le travail forcé dans l'empire ottoman, mais c'était là seulement un moyen de gêner Lesseps, qui dut alors recruter des travailleurs par contrats librement consentis.)

Dans le domaine spirituel également, point de contrainte, du moins en principe. Un chrétien doit éclairer les païens, non les brûler (on ne brûle que les hérétiques et les relaps, c'est-à-dire les *traîtres* à une religion qu'ils avaient confessée). Certes, il faut une mauvaise foi flagrante pour nier la supériorité du Dieu chrétien sur les dieux des Aztèques ou des Incas, mais l'aveuglement des païens n'est point, théoriquement, un crime. Sauf, bien entendu, si ces aveugles sont possédés par le diable, comme il apparaît manifestement quand ils pratiquent la sorcellerie ou qu'ils égorgent des êtres humains sur leurs autels. Une fois éclairés, les Indiens entrent de plain-pied dans l'Église ; ils reçoivent tous les sacrements, le sacerdoce ne leur est point refusé.

Et — toujours en principe — les nouveaux occupants acceptent que les anciens collaborent avec eux et jouissent des bienfaits de la civilisation importée : écoles, universités, hôpitaux, industries, arts et techniques. Bien sûr — la chose est si naturelle ! — les colons se réservent les meilleures places et les meilleurs morceaux, mais point toutes les places et tous les morceaux. Il y a des Indiens, et fort nombreux, dans l'administration des Indes, contrairement à ce que l'on pense ordinairement ; certains sont même à la tête de districts importants et, tant qu'ils font preuve de loyalisme, ils y restent.

Seulement, des principes à la réalité il y a loin ; quand des milliers de lieues séparent ceux qui édictent de ceux qui appliquent les édits, lorsque les détenteurs de l'autorité échappent à un contrôle incessant, l'anarchie, tantôt douce, tantôt féroce, s'installe.

D'un royaume, d'une province, d'un district à l'autre, les conditions d'existence pour les Indiens, les métis, les noirs, et ceux qu'on appellera « les petits blancs », varient du tout au tout. Ici c'est quasiment le paradis, là presque l'enfer. Instituez toutes les chartes que vous voudrez, proclamez tous les droits de l'homme imaginables, il en sera toujours ainsi : en l'absence d'un contrôle permanent et efficace, celui qui dispose de l'autorité appuyée sur la force pliera les principes à son bon plaisir. L'or pur se change en plomb vil, la croix en matraque ; au XVIIe siècle la colonisation espagnole se dégrade rapidement ; la corruption, le libertinage s'étendent, l'arbitraire sévit de plus en plus. Il faudra l'arrivée, au XVIIIe siècle, des « lumières philosophiques », pour constater une

remontée des royaumes d'Amérique, remontée qui précède de peu l'éclatement de tout l'empire des Indes occidentales.

Comment les colonisations d'ailleurs seraient-elles pures, alors que même les croisades ne le furent jamais ? L'image d'une chrétienté unie dans sa lutte contre l'Islam ne résiste pas plus à l'examen que celle d'un monde musulman uni dans son combat contre les Francs. Si la foi est capable de transporter les montagnes, elle est impuissante à effacer les égoïsmes et les particularismes. Les croisades les plus accomplies comptèrent, et dans les deux camps, des indifférents, des dissidents, des profiteurs. Les Vénitiens ne s'arrêtèrent à aucun moment — Saladin en est scandalisé ! — de livrer des armes aux Maures et de continuer le fructueux trafic par lequel ils échangeaient, dans les Échelles du Levant, notamment à Alexandrie, les produits de l'Europe contre les produits de l'Asie. Quant aux Francs possesseurs de fiefs en Syrie ou aux petits sultans, ils ne se rallièrent pas toujours de bon cœur, les uns à la Croix et les autres au Croissant. Beaucoup aspiraient à un neutralisme qui sauvegarderait leurs intérêts matériels ou pratiquaient un attentisme qui ne compromît point leur situation politique. Sans parler des renégats qui, eux, n'hésitaient pas à renier leurs reniements, s'ils y trouvaient leur avantage.

Ces dégradations, ces contaminations, dues aux interférences du mysticisme et du réalisme, dénaturèrent les colonisations et les croisades, mais comment les aurait-on évitées ? Tout au plus était-il possible, comme le firent les navigateurs portugais, de reconnaître carrément que leur exploration de la route maritime des Indes orientales avait un double but : instaurer le christianisme chez les païens d'une part et, d'autre part, s'attribuer le monopole du commerce maritime entre l'Europe et l'Asie. Les rapports de Vasco de Gama à son roi sont dépourvus de toute ambiguïté. Si, à l'exemple de ses prédécesseurs, Vasco de Gama a grand soin de dresser des *pedraos* (hautes croix de pierre) sur les côtes de l'Afrique ou de l'Inde qu'il découvre, il ne perd pas de vue qu'il lui faut ramener à tout prix — c'est le mot, car il paie sans marchander — les denrées, épices, or, diamants, soie, etc., qui prouveront que le commerce eurasiatique ne passe plus par Calicut, Suez, Alexandrie, Constantinople, Gênes ou Venise. Seulement, il se heurte aux Musulmans qui mettent tout en œuvre pour ne pas être dépossédés de leur monopole par ces « chiens de chrétiens ». De là un film à épisodes (comiques ou tragiques) qui n'est pas encore terminé.

« *Les* laisser tranquilles », disait le moine espagnol, un sage et probablement un saint. A ce propos, Salvador de Madariaga, un sage sinon un saint, remarque judicieusement : *L'Occident n'est pas un monde de saints, mais d'hommes d'action, d'hommes qui ne veulent pas laisser les autres tranquilles.* J'ajouterais : « Et l'Orient, point davantage. »

SOUVENIRS D'AMBASSADES

— Effeuillant ses souvenirs[1] M. F. Charles-Roux, ambassadeur de France, membre de l'Institut, nous fait sentir, une fois de plus, combien sont courts les maillons de la chaîne des temps. S'il n'a pas causé aux Tuileries impériales, comme Ernest Lavisse — c'est lui-même qui, vers 1912, le contait à *ses* Normaliens — avec une vieille dame dont le mari avait été page de Louis XIV, il a, jeune secrétaire d'ambassade au Caire, entendu Eugène-Melchior de Vogüé — l'un des administrateurs de la Compagnie du Canal de Suez — relater les conversations que celui-ci avait eues, en 1876, avec Mariette, l'un des fondateurs de l'égyptologie. Un des intérêts que présente la Carrière diplomatique est de recueillir et de répercuter des échos ; le diplomate, professionnellement, vit dans le passé, le présent et l'avenir, qui sont inextricablement liés et que, seuls, les philosophes et les poètes sont capables de séparer l'un de l'autre. M. F. Charles-Roux qui, de 1902 à 1914, occupa des postes à Saint-Pétersbourg, Constantinople, Le Caire, Londres, a donc plus de souvenirs « que s'il avait mille ans », et il les conte avec autant de simplicité que d'esprit.

Il ne se donne point une importance démesurée. Il reconnaît, modestement, avoir volontiers collecté des potins, mais il ajoute avec humour qu'*en régime autocratique, les potins sont souvent des nouvelles.* En régime démocratique aussi, d'ailleurs. A lire ces pages charmantes, on trouvera peut-être que les mondanités tenaient beaucoup de place dans l'activité d'un diplomate, au début du siècle. C'est vrai, mais en dehors de quelques crises, dues principalement aux ambitions de l'Allemagne, les chancelleries n'étaient pas alors mises en émoi tous les quatre matins, et les diplomates pouvaient entretenir, selon la tradition, des relations personnelles avec leurs collègues étrangers et la société cosmopolite des grandes capitales, moins en vue de recueillir des renseignements que pour établir un climat où la courtoisie feutrait l'atmosphère. Cela n'empêchait pas un travail très sérieux de mines et de contre-mines, mais le travail se faisait avec une douceur souterraine et presque toujours avec une lenteur infinie. Il fallait des années pour assister à des rapprochements ou à des retournements qui s'opèrent maintenant en quelques mois, et parfois en quelques semaines.

Le chapitre où M. F. Charles-Roux évoque son séjour au Caire rejoint une actualité torride. On saisit mieux, après l'avoir lu, certains aspects du problème égyptien. La Grande-Bretagne se montra sans doute, pour l'Égypte, un « maître » sévère et légèrement encombrant ; l'on peut dire que les Égyptiens furent, au sens exact des mots, à rude école. Ce n'est pas toutefois une raison pour que les écoliers, enfin en vacances, « jettent

1. *Souvenirs diplomatiques d'un âge révolu.* (A. Fayard.)

leurs livres au feu, et le maître au milieu ». Ils pourraient bien s'en repentir dès que les feux de joie seront éteints.

— M. Claude G. Bowers, qui fut ambassadeur des États-Unis en Espagne, de 1933 à 1939, a, par convenance, attendu vingt ans avant de publier les notes[1] qu'il avait prises avant et durant la guerre civile. Ce délai n'a nullement refroidi la chaleur de l'atmosphère qui régnait, d'abord à Madrid, puis à Saint-Jean-de-Luz, devenu le quartier général des ambassadeurs en Espagne. L'ardeur de M. Claude G. Bowers est aussi grande en 1956 qu'en 1936 et ses indignations contre le fascisme aussi vives que lorsque Sinclair Lewis écrivait : *Pas de ça chez nous* et Hemingway : *Pour qui sonne le Glas.*

M. Claude G. Bowers ne s'en tient pas là : son amour de l'Espagne intemporelle nous vaut des pages colorées, sensibles, et ses qualités d'observateur et d'écrivain — car ce diplomate est aussi un écrivain — nous permettent d'apercevoir les coulisses du théâtre où se joua, il y a vingt ans, la répétition générale d'un drame atroce.

1. *Ma Mission en Espagne.* (Flammarion.)

PIERRE AUDIAT

CHRONIQUE DES LIVRES

LES TENSIONS RACIALES DANS L'UNION SUD-AFRICAINE

par Franck L. Schoell *(Librairie Minard, Paris)*

Avec ses 3 millions de Blancs, ses 9 millions de Noirs, ses 1 250 000 métis et ses 420 000 Indiens, l'Union Sud-Africaine offre le spectacle paradoxal d'un régime qui perpétue et aggrave la discrimination raciale dans un monde traversé par un raz-de-marée d'émancipation. M. Frank Schoell, qui habite l'Afrique du Sud depuis une quinzaine d'années, analyse en une centaine de pages les données du problème. D'où vient, se demande-t-il, que ce régime honni par les assemblées internationales et même par les Eglises se maintienne ? D'où vient que les troubles raciaux qui ont éclaté depuis l'établissement de l'*apartheid* (1948) aient peut-être été moins graves que pendant toute autre période ? L'auteur en donne trois raisons : 1° l'efficacité actuelle du système de défense ; 2° une misère moindre, chez les non-Européens, que parmi les déshérités de l'Inde ou des pays arabes ; 3° les facteurs naturels de division du pays. Autre question : où peut conduire l'*apartheid* ? Le besoin qu'ont les Blancs de la main-d'œuvre et de la clientèle indigènes semble reléguer dans un avenir nébuleux les plans de partage territorial qui s'esquissent par moments. « Tôt ou tard, les populations non-européennes d'Afrique du Sud seront touchées par les grandes émotions collectives du siècle. » Elles réclameront sans doute leur indépendance, quel qu'en soit le prix, à leurs maîtres blancs. L'U.R.S.S. et la Chine ne demanderaient qu'à les y aider. Mais le gouvernement nationaliste a pris ses précautions. Une technique de « non-résistance » inspirée du gandhisme aurait plus de chances de réussir.

P. F.

(Suite de la chronique des livres page 173.)

LE MOIS A PARIS

Le Salon de l'École de Paris. — Barye et Germaine Richier. — Issu du Salon des Tuileries, le « Salon unique » que, pour la troisième fois, la galerie Charpentier nous soumet sous le titre d'*Ecole de Paris* est à base de tolérance. Son organisateur, seul responsable du choix, a fait abstraction de ses préférences personnelles et poussa l'éclectisme au point de remplir presque totalement la grande salle d'entrée d'œuvres non figuratives dont beaucoup ne sont que des papiers de garde démesurément agrandis. Puisqu'on a fait appel aux plus terribles représentants de l'école du Carrelage, pourquoi, l'an prochain, si l'on veut vraiment représenter toutes les tendances, n'inviterait-on pas les plus typiques représentants d'un conformisme opposé : quelques « Artistes français » cent pour cent ?

On mesure l'importance des pertes successives subies depuis trois ans par la peinture française au petit nombre des grands aînés réunis ici : Rouault (*le Clown*), Picasso (deux céramiques : *Pastorale* et *Tête de femme*), Jacques Villon (*la Cage à oiseau*), Segonzac (trois vastes aquarelles), Gromaire (*le Nu blond*), Waroquier, Dignimont. De la génération de Chagal et de Pougny aux moins de trente ans, pas d'omission grave. Quels que soient l'âge et les techniques, partout le goût triomphe ici. Le goût, hélas ! ne suffit pas en art. Inexplicablement, le vocabulaire et le répertoire des peintres continuent à s'amenuiser. Peu de nus, encore moins de portraits. Parmi les rares toiles qui font place à l'imaginaire, s'impose, plus que la *Minerve enfant* de Max Ernst ou l'*Ange exterminateur* de Labisse, la pudique *Annonciation* de Carron, traitée dans les gris les plus fins, comme les *Femmes au bord de la mer* de Legueult, son maître, ou *la Truite* de Rebeyrolle. Un des mérites incontestables

de l'*École de Paris* c'est, oubliant l'âge des exposants, d'avoir mis sur un plan d'égalité, jeunes et aînés. La qualité du grand *Intérieur à la lampe* de Sébire, du *Paysage d'Allier* de Michel de Gallard, des envois de Minaux, Commère, Fleury, Guerrier, Bardone, Genis, montre que malgré l'émiettement du talent et une surproduction que seuls les besoins de la spéculation expliquent, la *relève* est assurée.

Autour de Marie Laurencin — plus incisive dans ses eaux-fortes de l'époque apollinairienne que dans ses trop suaves estampes en couleur — autour d'André Villeboeuf, dont la verve cocasse et le dynamisme se dépensent allégrement sur le cuivre, les *Peintres graveurs français* ont procédé, rue Richelieu, à leur rassemblement annuel. Là aussi, l'ingéniosité abonde. Mais, à peu près seuls, Segonzac (quatre cuivres pour *Bubu de Montparnasse*) et Gromaire donnent des leçons de jeunesse et de franchise à leurs cadets, qui, faute d'urgence, sont trop enclins aux triturations compliquées.

— *J'aime* — a dit Germaine Richier, dont le *Christ* émacié d'Assy-Passy fit couler tant d'encre — *le tendu, le nerveux, le sec, les oliviers desséchés par le vent. Je suis plus sensible aux arbres calcinés qu'aux pommiers en fleurs...* Un souffle noir gronde en elle. Ses nus, aux titres orageux et menaçants, sont portés par des extrémités aussi grêles que celles de sa *Mante religieuse* ou de sa *Fourmi*. Souvent, des fils croisés circonscrivent l'espace où se meuvent ces momies dont ils prolongent l'action ; parfois elles se découpent sur des fonds imaginés par Hartung ou par Viera da Silva.

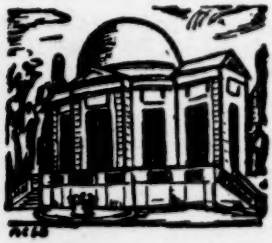
Germaine Richier n'a cru devoir montrer au Musée d'art moderne que la production de ses dix dernières années, où l'influence de Giacometti et de *la sculpture étirée* domine la leçon de Rodin, sensible dans une série de puissants bustes qu'on eût aimé revoir. Le tempérament de cette Méridionale est trop riche pour se figer dans des stylisations d'époque ou pour obéir à certains interdits. Son art promet de s'élargir encore.

— C'est en obéissance au goût de son temps que Barye, ce grand solitaire, dut sacrifier parfois au style troubadour. Condamné à la sculpture-bibelot, et réduit à la représentation du monde animal, trahi par la vulgarisation même de tirages qui ont amolli les modèles originaux et émasculé ses faunes, le sculpteur et le peintre sont mal connus du grand public. L'un comme l'autre, même dans un petit format, témoignent d'un génie épique et monumental, d'une admirable connaissance de l'enchaînement des plans, de la structure interne de chaque espèce. Le Louvre que Barye décora de quatre groupes admirables sur lesquels bien peu de Parisiens lèvent les yeux, le Louvre, riche d'un ensemble unique de modèles et d'épreuves anciennes, de toiles, d'aquarelles (grâce aux donations Thomy-Thiery et Zoubaloff), les sort enfin de la poussière des réserves et nous promet, dans des salles nouvellement aménagées,

une résurrection de la sculpture du XVIIIe et du XIXe attendue depuis vingt ans.

Grâce au dynamisme de Jean-Gabriel Domergue, le musée Jacquemart-André reprend vie. Une première exposition, consacrée à Léonard de Vinci, où douze carnets prêtés par l'Institut de France voisinent avec les vingt feuillets du *Codex atlanticus* prêté par l'Ambrosienne et avec un ensemble de dessins, incitera les Parisiens à prendre désormais le chemin d'une de leurs galeries les plus riches et les moins visitées.

CLAUDE ROGER-MARX



Paysages de l'Ile-de-France au château de Sceaux. — Le prix de l'Ile-de-France, fondé il y a cinq ans, s'est imposé par la personnalité de ses lauréats : Chapelain-Midy, Jean Ève, Mariano Andreu, Carzou. L'an dernier, c'était François Salvat dont le talent fin, subtil, délicat, d'une rare distinction, a été, enfin, mis en valeur. Il est digne d'être célébré à l'égal d'un Céria et d'un Yves Brayer.

Cette année, c'est Constant Le Breton qui a eu le prix pour une très belle toile consacrée à Saint-Denis. Lui aussi est un artiste de grande classe, d'une parfaite probité, tout en nuances. Ce n'est pas seulement un bon paysagiste, c'est aussi un de nos meilleurs portraitistes.

Le jury a acheté, en outre, trois œuvres particulièrement intéressantes : l'*Église de Morienval*, par Georges Pacouil, la *Gare de Chatou sous la neige*, de Michel Ciry, et les *Ruines de Saint-Cyr*, de Jacques Quillien.

L'exposition groupe autour de celles-ci toutes les toiles retenues parmi lesquelles il y en a d'excellentes, de Grau Sala et Southwick à Delatousche, Maurice Portal et Andrée Bizet, tandit qu'une salle réunit un ensemble de qualité dû aux lauréats des années précédentes.

Mais des fenêtres du château de Sceaux, le conservateur, René Héron de Villefosse, me faisait regarder un autre paysage, celui que l'on découvre au-dessus des pelouses et entre les frondaisons du parc de Sceaux. Un paysage qui était encore admirable il y a quelques années, un de ces émouvants paysages de France, très purs avec leurs vallonnements, leurs collines. Maintenant le voici gâché par de hauts blocs de maisons qu'on a laissé bâtir au petit bonheur, de préférence sur le sommet des collines, sans songer à les masquer par des rideaux d'arbres.

Paris est affligé de la banlieue la plus sordide qu'on puisse imaginer, mais il y avait quelques côteaux, quelques vallées qui avaient été épargnés par les lotissements. Un plan d'urbanisme qu'on étudie depuis vingt ans devait les préserver de la spéculation, mais nous continuons à vivre sous le règne de l'anarchie. L'admirable paysage qu'on voyait

du château de Sceaux est déjà en partie déshonoré. Les membres du Conseil général, le préfet, qui sont venus au vernissage de l'exposition du prix de l'Ile-de-France, ont pu se rendre compte du désastre. Ont-ils pensé à prendre les mesures nécessaires pour empêcher que la Vallée-aux-Loups et la vallée de la Bièvre soient complètement défigurées ? Je ne le pense pas.

De même, deux ministres se sont dérangés, il y a quelques semaines, pour aller voir le domaine de Bellevue, à Boulogne, menacé d'être amputé d'une grande partie de son parc pour la construction d'un hôpital. L'article que j'avais consacré à ce scandale, dans la *Revue de Paris*, avait été repris par Georges Duhamel dans le *Figaro* et les pouvoirs publics avaient daigné s'émouvoir.

Les deux ministres se sont rendu compte de l'admirable beauté de ce parc, planté en 1855. Je viens de le revoir et j'ai été émerveillé par la splendeur de ses arbres d'essences rares, par l'harmonie de ses perspectives. L'hôpital, qui viendrait jusqu'aux abords mêmes du château, détruirait irrémédiablement ce site prestigieux. Mieux vaudrait, alors, exproprier entièrement et transformer les deux châteaux en hôpitaux. Mais ce serait là une opération fort onéreuse et assez absurde puisque Mme de Rothschild a l'intention de faire don du domaine à l'État, après sa mort.

En quittant Bellevue, nous sommes entrés dans l'ancien cimetière de Longchamp qui se trouve dans le bois de Boulogne, à quelque deux cents mètres de Bellevue. Il est entouré d'un grillage et dans un état de complet abandon : quelques tombes brisées ou renversées sont entourées d'orties et d'arbres qui ont poussé au hasard.

C'est charmant. Mais si j'avais à choisir, s'il faut un hôpital à tout prix dans ces parages, je préférerais sacrifier le cimetière de Longchamp au parc de Bellevue, quitte à transporter dans un coin de celui-ci les quelques tombes romantiques qui pourraient encore être sauvées.

GEORGES PILLEMENT

Deux concerts du Boston Symphony Orchestra. — C'est le Boston Symphony Orchestra qui ouvrit la saison musicale au Théâtre des Champs-Élysées. Koussewitsky en fut le chef pendant vingt-cinq ans, commandant chaque année une œuvre contemporaine à un compositeur étranger, ce qui donna une grande impulsion au développement musical du B.S.O. Après sa mort, les chefs qui lui succédèrent s'appliquèrent à le suivre dans ce mouvement. C'est ainsi que nous avons entendu au premier concert, « à la mémoire de Koussewitsky », dirigé par Charles Münch, *Fantaisies symphoniques*, de Bohuslav Martinu, dont la musique est toujours

vivante et dynamique. Les trois *Fantaisies* de ce triptyque, quoique très dissemblables, sont reliées par des lianes — thèmes insistants — qui, se faufilant dans chaque partie, en marquent l'unité. Musique très accessible malgré sa volonté de renouvellement, musique jaillissante, ce qui n'est pas fait courant dans un temps où l'inspiration mélodique laisse trop souvent la place aux élucubrations de l'esprit.

Une *Élégie* à la mémoire de Koussewitsky, de Howard Hanson, officielle et grandiloquente, dit son chagrin sans nous émouvoir.

La Mer, de Debussy, et la *Deuxième Symphonie*, de Brahms, sont trop aimées et trop connues pour que je m'y attarde, sinon pour louer Charles Münch d'en avoir exprimé tout le suc, avec cette faculté qu'il a de s'incorporer à la musique comme s'il en était l'auteur. Ce fut, non pas un succès mais... du délire.

Le second concert était un « Hommage à Georges Enesco », conduit par le vénérable et toujours jeune Pierre Monteux (quatre-vingt-deux ans). La soirée fut aussi de qualité, mais le programme était moins séduisant si on en excepte *La Première Suite d'orchestre* d'Enesco qui ouvrait le concert. Œuvre inspirée et noble comme l'était le génial artiste. On suit Enesco dans son rêve qui nous conduit tout naturellement dans sa Roumanie natale.

La *Symphonie* de Paul Creston, assez extérieure mais brillamment orchestrée, n'apporte rien de bien nouveau malgré des rythmes contradictoires qui, dans les deux parties, veulent évoquer « le Chant » et « la Danse ». On passe du classique au negro spiritual d'un saut délibéré. Monteux fut prodigieux de précision dans ce chaos sonore (qu'il conduit de mémoire !)

Yehudi Menuhin, si généreux, avait accepté de jouer le *Concerto* de Brahms, en hommage à son maître disparu. Il fut, comme toujours, séraphique, et le très bel orchestre, après avoir montré ses qualités exceptionnelles de brio, se plia avec le même bonheur aux rites de l'accompagnement.

Mozart à Paris. — Signe sous lequel l' « Association française des Amis de Mozart » a organisé deux « soirées-sérénades », au Palais-Royal, dans l'immense vestibule du Conseil d'État qui donnait accès autrefois aux appartements du duc de Chartres. Mozart y fut acclamé à l'âge de sept ans. L'escalier d'honneur, monumental, est resté tel qu'il était au XVIIIe siècle quand il conduisait à l'ancien Opéra de la rue de Valois. Le théâtre brûla avant la venue de Mozart à Paris. Il n'aperçut que le chantier d'où devaient surgir les magnifiques arcades édifiées par Contant d'Ivry. Mozart, quinze ans plus tard, revint à Paris, où sa *Symphonie parisienne* triompha. Il est très émouvant d'entendre sa musique là où il a passé : la jolie symphonie K. 43 ouvrait le concert, interprétée par l'orchestre Oubradous composé de véritables virtuoses, que leur chef, Fernand Oubradous, domine avec considération. Peut-être pour-

rait-on demander aux cordes un peu plus de mordant, des accents incisifs comme ceux des « Musici » par exemple, mais la sonorité est belle, et grande la virtuosité.

Le *Concerto pour flûte et harpe* fut joué par Lily Laskine et J.-P. Rampal. J'ai trop souvent parlé de la fée de la harpe et du flûtiste unique qu'est Rampal pour leur offrir de nouveaux adjectifs, mais ils sont admirables.

Par interim :

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE

La Revue des Ballets de Paris que présente Roland Petit au Théâtre de Paris, marque résolument l'évolution amorcée lors de son dernier spectacle. Nous sommes loin des *Forains* de Sauguet, du *Loup* de Dutilleux, qui cherchaient bien à renouveler le ballet, mais en laissant la primauté à la danse et à la bonne musique. Il s'agit, ici, d'un compromis entre le music-hall, l'opérette, la chanson et aussi, disons-le, le ballet. Toutes ces formes d'art sont réalisables grâce à la surprenante Zizi Jeanmaire, aussi bonne diseuse que danseuse ; il faut la voir en « titi parisien », en chanteuse à panache ou encore en danseuse à maillot, quand, avec son mari Roland Petit, elle nous offre un « adage » tel que celui de *Carmen* dont ils ont repris la principale scène. Bizet doit être un peu étonné de servir de prétexte à cette danse langoureuse qui friserait l'érotisme si elle n'était présentée avec cette souveraine maîtrise.

De la vraie danse encore dans *La Peur* de R. Petit, sur une musique colorée et suggestive de Marius Constant ; décors curieux de Clavé, ce peintre qui semble si souvent se plaire dans des matériaux sordides.

Les autres intermèdes ou chansons sont de Michel Legrand, dont la musique se réclame du jazz et de la frénésie américaine. Elle est très réussie en son genre ; on peut lui reprocher d'être souvent de la même veine.

Roland Petit est toujours rythmique et farouche. Dans le *Drummer*, où il jongle avec des baguettes de timbalier, il est remarquable de précision. Il est moins à son aise quand il chante. Zizi Jeanmaire, elle, possède une voix extrêmement prenante. Quand on la voit évoluer avec cette aisance dans ses rôles si divers, on ne peut s'empêcher d'évoquer Mistinguett.

Une jeune Américaine, Sondra Lee, pur extrait de son pays, nous a charmés par l'excentricité « naturelle » de ses danses et son regard expressif. Serge Perrault a dû se plier aussi à la discipline du music-hall tout en restant un fin danseur. Hélène Constantine représente la

danse classique en sa perfection dans un mauvais ballet : *Les Belles Damnées*, qui ne nous attireront pas dans leur enfer !

Le ballet final, *Le Vélo magique*, fantaisie sur le « Tour de France », est très vivant. On conçoit fort bien que la jeune génération soit attirée par les compétitions sportives au même titre que les Romains par les jeux du cirque. *Le Vélo magique* est une féerie où les cycles s'envolent dans les airs, où il est question d'un soulier perdu dont la Cendrillon épouse le vainqueur. Il y a là des trouvailles chorégraphiques dignes de Roland Petit (la course est sensationnelle). En résumé, si l'ensemble manque de coordination, il faut admirer cette volonté de renouveau chez un artiste qui aurait pu se contenter de « ronronner » sur ses succès passés.

Lola Florès. — Dans une salle où dominaient les Espagnols hurlant d'enthousiasme, Lola Florès nous est apparue comme une force de la nature. Belle, sauvage, elle danse, certes, mais elle chante aussi, d'une voix grave et un peu rauque « qui vous prend comme une mer » (*dixit* Baudelaire). Mais si elle peut être tragique, elle est aussi comique à volonté. Ses finesses l'apparentent même à Chevalier. Inconnue encore à Paris, elle est célèbre en Espagne et au Mexique.

L'ensemble des danses forme, comme chez R. Petit, une espèce de revue, mais où le Gitan se mêle aux relents de Folies-Bergère. L'accompagnement aux seules guitares est beaucoup plus authentique que la musique d'orchestre.

H. J.-M.

André Maurois. — Peignant dans *les Roses de Septembre* (Flammarion), un écrivain sexagénaire, Guillaume Fontaine, qui, après quelque trente-cinq ans de ménage, en est, à l'égard de sa femme, au stade de la lucidité hypercritique et se laisse engager successivement dans deux aventures amoureuses, Maurois n'a pas pris le parti de Chateaubriand : on n'entend point son célèbre romancier gémir de désespoir sur sa jeunesse perdue. La violence n'est pas son fait. On peut dire, au reste, que, de tous ses personnages, hors l'épouse qui a, en conjugalité, l'esprit fanatiquement propriétaire, il n'en est aucun qui ne joue ou ne se joue la comédie. Amoureux d'une jeune Russe, l'avide Wanda, Guillaume se laisse assez aisément détacher d'elle pour qu'on puisse éprouver quelque doute sur la sincérité profonde de ses sentiments. Quant à son aventure avec Dolorès, quelque part du côté du Pérou, elle est portée par les deux exécutants sur un plan de lyrisme verbal qui ne peut faire illusion au lecteur. Maurois a très finement montré que le mensonge s'allume au mensonge. Dolorès, actrice, *joue* les amoureuses et Guillaume lui donne la réplique en extrayant de sa mémoire le souvenir de ses élans anciens. Il y a un âge où toutes les actions prennent

la forme de pèlerinages ou de cérémonies commémoratives. Guillaume fait bouillonner son passé en se lançant dans ce qu'il croit, assez mollement, être son présent. Il suffira que l'épouse intervienne pour que le château de cartes s'effondre : Dolorès ira jouer ailleurs d'autres rôles et j'imagine que Fontaine soupirera — entre la mélancolie et le contentement : Dieu qu'on est bien chez soi !

Est-ce l'effet inévitable d'une vive intelligence de ne plus pouvoir, franchi certain cap, que se prêter à la vie au lieu de vivre ? Telle est, je pense, la conclusion proposée ici par un romancier-moraliste. Il serait curieux de rapprocher cet ironique roman d'analyse de *l'Été Indien*, une des œuvres les plus touchantes du trop oublié Galsworthy. Le vieux Forsyte s'éprenait d'Irène (quarante ans de moins que lui, mais déjà cruellement meurtrie par la vie), il ne lui révélait rien de son sentiment ; elle le devinait, n'en soufflait mot et goûtait près de lui, comme il faisait lui-même en sa compagnie, un sentiment de bonheur profond. Une incomparable impression de douceur lasse se dégageait de ces pages poétiques sur lesquelles s'attardait un dernier reflet du bonheur. Une pareille situation se concevrait moins aisément au pays de Montaigne. D'abord parce qu'on y parle trop. De plus, Forsyte ne goûtait que la solitude, Guillaume a un furieux besoin du monde — ce n'est pas le meilleur climat pour les grandes passions, que ne menace pas moins une trop longue habitude de l'autoanalyse — et c'est là aussi un des thèmes de ce roman spirituellement parisien.

Armand Lanoux. — Armand Lanoux, romancier, donne à ses personnages, une présence et une vie intenses. Le premier mérite de ce roman de la dernière guerre qu'est *Le Commandant Watrin* (Julliard) est de faire surgir devant nous, au milieu du grand barattage social que représente toujours l'armée, des hommes de toutes classes et de toute origine, tous marqués d'une particularité saisissante. Bonheur dans le choix : l'auteur a su discerner le trait qui rend chaque homme inoubliable.

La composition n'est pas moins heureuse : l'action est resserrée en trois épisodes également dramatiques. « La Nuit de Volmerange », mai 1940 : un bataillon français campe dans un village lorrain ; l'inquiétude née de la situation militaire se double d'une angoisse plus immédiate : on a reçu l'ordre de fusiller, à l'aube, un soldat qui a menacé son officier. Au cœur d'une nuit merveilleuse (qui oubliera l'affreux contraste entre le désespoir né de notre défaite et la beauté de ces jours-là ?) une question tourmente plusieurs hommes : que faut-il faire ? où est vraiment le devoir ? et déjà pointe ce tourment qui, maintenant, pour tous les civilisés, marque les guerres : fallait-il vraiment engager ce combat ? était-il le prix du salut du pays ? questions qui seront de plus en plus pressantes, dès lors que croîtront — comme ils paraissent le faire — les doutes des « exécutants » sur l'intelligence des hommes politiques qui engagent leur destin.

La seconde nuit — dix jours plus tard — est dite « du Bois Joyeux ». Le bataillon, privé d'ordres précis, de munitions et de ravitaillement, livre aux Allemands, sans même savoir où est le front, un combat acharné — et sans espoir. Ceux qui ont connu de pareilles expériences admireront la vérité de ce récit, où l'action se dissout en une série de scènes héroïques ou absurdes, que brouille l'inquiétante ivresse de l'aventure. Après une belle et vaine résistance, ce qui reste du « brave bataillon », comme dit affectueusement Lanoux, est fait prisonnier.

Quant au dernier épisode, *la Nuit de Tempelhof*, il est connu des lecteurs de cette revue [1]. Les officiers du brave bataillon sont, avec beaucoup d'autres, prisonniers dans un Oflag : ils préparent non sans gaîté (la vie reprend ses droits) une représentation théâtrale, tandis qu'un certain nombre d'entre eux, qui depuis des semaines creusent un tunnel, voient grandir leur espoir de réussir enfin à s'évader. Au cours de cet épisode s'achève l'évolution des deux principaux personnages : le commandant Watrin, officier de métier très-grandeur-et-servitude-militaire, et le lieutenant Soubeyrac, officier de réserve, instituteur pacifiste. A l'issue du drame, par l'effet de réflexions poursuivies en sens contraire, le commandant a pris la guerre en horreur ; le civil a reconnu la nécessité de la violence.

Solide, généreux, chargé d'affection pour ces hommes dont l'auteur a partagé le destin, juste de ton, le *Commandant Watrin* est un des meilleurs romans que la guerre ait inspirés.

Françoise Mallet. — L'auteur du *Rempart des Béguines* et de la *Chambre Rouge* publie un nouveau roman : *Les Mensonges* (Julliard). Dans une grande ville maritime flamande, un riche brasseur, Klaes van Baarnheim, achève sa vie, entouré par un lot de parents et de secrétaires qui quêtent sa faveur ou attendent son héritage. L'homme porte un lourd poids de fausse bonté : il tourmente ou insulte avec sadisme ceux qui dépendent de lui et alterne savamment les coups de caveçon et les bienfaits.

Tout le monde s'incline : il est le maître du présent. On espère se rattraper sur l'avenir et, rêvant d'héritage, chacun se livre à de cyniques combinaisons. Les appétits se traduisent, d'ailleurs, par des mots d'une férocité excessive. Cette famille est trop satanique et Klaes trop naïf, du moins quand il parle d'affaires (ce qui de sa part étonne doublement). Ce sont là les seuls points faibles de ce roman remarquable.

De tout premier ordre, en effet, la conception du personnage d'Alberte. C'est une fille naturelle de Klaes qu'il a eue, quelque seize ans plus tôt, d'une paysanne, Elsa, devenue depuis lors une prostituée du port. Le vieillard a longtemps négligé cette jeune fille qu'il a installée chez lui, mais, un jour, il s'avise de faire sa conquête. Il la pare, la conduit au théâtre, au restaurant, mais, même bienfaisant, il reste brutal, gros-

1. Juin, juillet et août 1956.

sier et blesse constamment quand il croit séduire. Le drame d'Alberte est l'essentiel du livre : Alberte est à la fois une révoltée et une endormie ; sous une passivité qui n'est pas feinte se forment lentement des résolutions dont elle a elle-même à peine conscience. Cette sorte de lourdeur tragique, Françoise Mallet, sans procéder à aucune analyse, l'a rendue sensible de l'extérieur avec beaucoup d'art.

Klaes manœuvre Alberte pour faire enfermer Elsa dont la vie scandaleuse l'incommode et il y parvient. Mais Alberte prend en horreur le rôle qu'on lui a fait jouer : comme « la fille sauvage » d'Anouilh, elle renonce brusquement à la richesse, refuse d'être « reconnue », d'être héritière, refuse tout et s'enfuit de la maison de son père que cette soudaine révolte tue. Sans doute sa vie se déroulera-t-elle dans les mauvais quartiers où sa mère s'est enlisée.

L'histoire d'Alberte qui s'achève dans de puissantes scènes d'attente et de fièvre a une sorte de vérité d'ombre qui fascine le lecteur : elle devrait assurer le succès de ce roman, pour lequel Françoise Mallet a composé un fond de tableau, un arrière-plan, d'une qualité rare. La vie du port et des bas quartiers de la ville, ces rues de marins et de prostituées qui vous jettent au visage leurs bouffées de misère, de vie ardente et d'angoisse : tout cela est évoqué avec une vigueur et un sens tragique de la vie qui donnent une résonance profonde à l'histoire d'Alberte.

MARCEL THIÉBAUT

Henri Pollès, « Journal d'un Raté » [1]. — Il est tentant pour un écrivain de prendre pour sujet : l'homme de lettres raté : l'échec n'est-il pas le lot de presque tous les hommes ? Combien parviennent à réaliser les chimères de leur adolescence ? Et l'écriture est une chimère comme les autres, plus fascinante encore.

Seulement, est-ce là un bon sujet ? Pollès n'évite pas la monotonie, d'autant plus qu'il n'offre pas au lecteur un roman, c'est-à-dire une action fictive avec des épisodes, des personnages, une démarche et un dénouement, mais une étude clinique de l'échec : trois cent cinquante pages in-octavo, en petits caractères, c'est beaucoup pour qui ne se passionne pas pour la médecine. Car, au terme de ce livre, on se dit que l'échec est moins une vocation qu'une maladie, une disposition physiologique. Dès lors, le livre apparaît comme la peinture d'une affection mortelle à développement inéluctable.

On aurait aimé savoir comment l'homme dont Pollès raconte la lamentable histoire, cet H. P. qui porte les mêmes initiales que lui et

1. Gallimard.

dont la vie ressemble à la sienne, ambiguïté gênante à mon avis, en est venu là : pas un mot sur sa famille, sur ses premières années qui sont précisément celles où se forme l'individu et dont dépend tout le reste. Pollès nous présente son H. P. à trente ans, déjà raté. A cet âge, les jeux sont faits : à quoi bon entamer la lecture d'une œuvre dont on soupçonne la fin ? Allons-nous voir comment H. P. surmonte son échec ? Pas davantage. Pourtant, il dépend de nous de transformer spirituellement l'échec en réussite, de désirer la perfection de notre âme, d'atteindre à la plénitude de la vie intérieure, de conquérir le merveilleux. Pollès suggère cette solution, il ne l'affirme pas avec force, sauf dans un titre : « Solitude, ma nécessité, ma dignité. » C'était la conclusion du livre, elle ne déçoit pas. On songe au précepte de Nietzsche : « Faire du désespoir le plus profond l'espoir le plus invincible. »

Car tout homme, qui réfléchit sur sa condition, se tient pour un raté : on ne donne pas cher de ceux qui se satisfont de leur œuvre, de leur fortune, de leurs enfants. L'échec, sur le plan social, est un mot vide de sens. Pollès attache trop d'importance, quand il considère un écrivain, au tirage de ses livres : ce tirage est-il énorme ? Cela signifie que l'auteur apporte à ses contemporains ce qu'ils attendent de lui, rien de plus. Ce n'est pas une garantie pour la postérité. De plus, il y a des écrivains pour petit public, voire public très restreint, dont l'échec ou la réussite ne saurait se juger d'après le nombre d'exemplaires vendus. Pollès consacre des pages trop belles, trop profondes, à Marie Lenéru, à Paule Régnier, pour ne l'avoir pas senti : son H. P. désirait donc rivaliser avec Sartre, avec Montherlant ? Quel droit a-t-il pour cela ? Il cesse de nous intéresser dans la mesure où il sort de lui-même et veut se hausser jusqu'aux grands écrivains. Certaine fable de La Fontaine nous suffit.

L'échec, sur le plan intérieur, n'est pas ce que Valéry appelait un *faux problème* : H. P. rate l'amitié avec les hommes, l'amour avec les femmes, l'affection avec ses enfants et la bonne intelligence avec lui-même. C'est ici qu'on peut parler de maladie, et incurable. Pollès écrit là-dessus des choses si graves, si poignantes, qu'on en a le cœur serré ; ce sont ces passages-là qui font la grandeur et l'importance du livre, plus que les brillants portraits de Mme Aurel, de Larguier, de Léautaud, d'autres écrivains que le lecteur reconnaîtra aisément. Ces portraits montrent la verve, la perspicacité, l'humour d'Henri Pollès, mais ce sont les analyses morales où l'homme met son cœur à nu qui nous retiennent et qui nous font retrouver notre propre image dans l'apparence passablement fantomatique, mais si pitoyable, de celui dont nous ne saurons que les initiales, H. P.

MARCEL SCHNEIDER

Mise en accusation de Benjamin Constant. — Par quel accusateur public ? Par M. Henri Guillemin, redoutable meneur d'enquêtes. Après Vigny, « victime » auguste, voici devant lui l'auteur d'*Adolphe*.

En deux récents articles du *Figaro Littéraire*, l'inquisiteur a entrepris d'éclairer les débuts, mal connus, de Benjamin Constant à Paris. Arrivé en mai 1795, ignoré et sans nom, dans les bagages de Mme de Staël, celui-ci, le 25 décembre 1799, devient un personnage officiel comme membre du Tribunat. L'enquêteur a examiné deux points : comment, au moyen du prêt initial de 34 000 francs consenti par Necker, Benjamin, spéculateur en terrains — mais qui ne l'était pas sous le Directoire ? — a-t-il réalisé « de multiples acquisitions » de biens nationaux en France, lui « bourgeois » de Lausanne ? Comment, une fois nanti, a-t-il déployé mille efforts plus ou moins suspects pour conserver cette fortune, l'augmenter encore et se promouvoir ? L'explication s'impose et donc la condamnation : il était un ambitieux sans scrupule et un « avide d'argent ».

L'arrêt méconnaît foncièrement le caractère de l'inculpé. Benjamin Constant, familier des tripots depuis sa jeunesse jusqu'à sa mort, n'avait n'avait en rien le tempérament d'un Harpagnon ; son âme était une âme de joueur.

Non pas seulement devant le tapis vert. Il lui arriva souvent, et dès sa jeunesse, de braver presque cyniquement le destin : « Je fais bon marché de moi-même, avouait-il, parce que je ne m'intéresse guère. » Même désinvolture, en apparence, à l'égard de l'amour. Parce qu'au fond du cœur il souhaitait une tendresse durable, il essayait, à chaque expérience, de s'attacher sincèrement ; mais, dès que le lien s'affermissait, il ne songeait plus qu'à le rompre. Cette contradiction fit toujours son malheur ; elle rend compte de ce qu'il appelait ses « vacillations » sentimentales. Faut-il ajouter à son honneur qu'une indéniable générosité de cœur compliqua plus d'une fois le sens de ses plus importants paris ?

Dès janvier 1800, par exemple, au lendemain de son entrée au Tribunat, il prononça un discours imprudent et calculé, qui l'allait brouiller pour des années avec le maître de l'heure. Défendait-il seulement la liberté menacée, chère aux « idéologues » ? Il défendait aussi, par une sorte de défi, la liberté déjà menacée de Mme de Staël.

En avril 1815, lorsque, par une « palinodie » qui fit scandale, après avoir publié le 19 mars un article où il appelait les foudres du ciel sur le revenant de l'île d'Elbe, il se rallia soudain à l'empereur, est-ce à la satisfaction éventuelle de son ambition qu'il pensait ? Peut-être, mais surtout il pensait à vaincre, par une sorte de défi d'héroïsme d'abord, puis par un subit éblouissement de sa grandeur imprévue, la récalcitrante Mme Récamier. Dans ces deux circonstances capitales, c'est chaque

fois sur un véritable coup de partie, coup presque désespéré, qu'il a tout engagé pour le cœur et l'honneur, et qu'il a tout perdu.

Mais ce goût même du jeu comment l'expliquer ? Ce qu'on trouve de plus essentiel encore dans cette âme, c'est une crainte continuelle d'asservissement, une passion obstinée, irraisonnée, pour l'indépendance. Il savait toujours, sans l'oser dire, ce qu'il désirait avant tout, et que c'était une indépendance à peu près absolue : la menace d'une discipline familiale, d'une contrainte de la société, l'effrayait; la perspective d'une servitude amoureuse retardait ses plus sincères élans ou les coupait net. Il tentait alors de demander son salut à la fuite ; comme il fit, peu glorieux, en 1815 pour se libérer, un peu tard, de Juliette Récamier ; et comme d'ailleurs elle l'avait prévu.

Dans les salons et dans les tripots, pour les cœurs aussi bien que pour l'argent, c'était avant tout un homme habitué à parier sur les caprices de la fortune.

MAURICE LEVAILLANT

Music-Hall. — Maurice Chevalier, fier à juste titre de ses soixante-huit vertes années, dont cinquante-trois de planches, a pris soin de nous faire savoir, en revenant sur les lieux de ses premiers exploits, que se sentant plus jeune que jamais il ne songeait pas à se retirer. Il sortira de la carrière quand ses cadets n'y seront plus. Lorsqu'on attire encore les foules au bout d'un « septantennat », il doit penser que ce serait trop bête de renoncer prématurément à satisfaire une inlassable clientèle.

Il n'est donc pas question de représentations d'adieux. Ce n'est qu'un au revoir, mes frères. Maurice tient bon la rampe et ne la lâchera pas de sitôt. Dans toutes les interviews qu'il a données (notons qu'il a bénéficié d'une étonnante publicité) à tous ceux qui essayaient de lui faire dire qu'on ne le reverrait plus sur une scène il a répondu avec cette grande confiance en lui que l'on connaît :

— L'Amérique me réclame à nouveau. Je pense que des films et la télévision peuvent m'y retenir assez longtemps. Dans le cas contraire, je reviendrai et je reprendrai mon tour de chant.

Bel exemple de ténacité, d'optimisme et de philosophie. Or, ce ne peut pas être par esprit de lucre que Chevalier désire tant se maintenir. Car, après avoir eu pendant très longtemps la hantise de vieux jours misérables, ce bûcheur multimillionnaire n'a certes pas le souci de sa seconde vieillesse, mais plutôt la crainte de sombrer dans une mortelle oisiveté.

L'accueil qu'il a reçu à l'Alhambra, bien orchestré par les artistes,

ému chez les gens de sa génération, plus réservé auprès des jeunes, laisse prévoir qu'il tiendra l'affiche jusqu'à la nouvelle année. Les critiques spécialisés ont été moins chaleureux que les chroniqueurs et les échotiers. D'aucuns lui ont reproché de trop discourir entre chaque chanson. Quand le boniment devient prêchi-prêcha et que le fantaisiste se fait moraliste, le bon public de music-hall a quelques raisons de se sentir un peu désorienté. D'autres n'ont pas trouvé bien drôle sa pantomime sonorisée du spectateur, ou n'ont pas goûté les imitations qu'il fait de Tino, d'Edith, ou de Gilbert, encore qu'il se défende de la moindre méchanceté envers ses camarades. D'autres encore auraient aimé que dans sa parodie du Rock and Roll il ajoute au moins un pas nouveau aux trois exactement pareils qu'il esquisse immuablement depuis le début de sa route. Toujours est-il qu'il tient la scène pendant plus d'une heure et quart sans fatigue de part et d'autre, et qu'on lui réclame à la fin d'autres chansons encore, pourvu qu'elles ne soient pas nouvelles. Et tous reconnaissent que dans le genre performance sportive, record de longévité artistique, championnat mondial de durée, il reste le grand senior numéro 1.

SERGE VEBER

Le Salon du Champignon. — Le Jardin des Plantes offre chaque année, pendant quelques journées privilégiées d'automne, un spectacle inusité : celui de longues files d'attente aux portes du Laboratoire de Cryptogamie, édifice austère qui a coutume de dérober à la curiosité du public ses activités studieuses. C'est là, en effet, que vers la mi-octobre, le Salon du Champignon attire ses fidèles. Qu'ils y accourent en rangs si pressés a de quoi surprendre le profane : on ne soupçonne guère le nombre de Parisiens que séduisent le cèpe ou la chanterelle, que passionnent les russules et les cortinaires. Qu'on n'imagine pas, d'ailleurs, le Salon du Champignon comme un sévère étalage d'exemplaires savamment étiquetés, sans autre grâce pour les yeux que celle — combien fugitive ! — des formes et des couleurs, sans autre satisfaction pour l'esprit que de connaître chaque espèce par son juste nom. Ce fut, sans doute, la formule des temps héroïques, lorsque, au début de ce siècle, la chaire de Cryptogamie abritait ses travaux et entassait vaille que vaille ses collections dans les locaux exigus de la rue de Buffon, aux bords romantiques de la Bièvre. Depuis, la jeune mycologie a grandi, s'est installée dans ses meubles, a retenu un nombre toujours croissant de fervents disciples. Le professeur Roger Heim, qui fut l'élève et le collaborateur de Louis Mangin, avant de prendre la direction de la chaire, poursuit l'œuvre du fondateur et en maintient l'esprit. Il a conçu

le Salon du Champignon à l'image de la science qui s'y exprime : vivante, dynamique, ouverte aux perspectives nouvelles que lui offre la vie moderne et aux problèmes qu'elle impose. Le domaine de la mycologie, en effet, déborde largement le champ des récoltes et de l'identification des champignons, la science des Bons et des Mauvais. Il s'étend à la pathologie végétale et humaine ; aux techniques du bois et des matériaux de construction, que guettent de nombreux champignons destructeurs ; à la science du sol, où s'exerce l'intense activité biochimique des micro-organismes ; à la thérapeutique, avec la pénicilline et tous les antibiotiques élaborés par des moisissures ; à l'industrie fromagère et à la fabrication des boissons fermentées. La mycologie s'est plus d'une fois imposée aux stratèges militaires, depuis la flotte de Nelson minée par la mérule jusqu'au matériel américain en proie aux moisissures dans les bases du Pacifique ; elle s'est récemment glissée dans la colonne des faits divers, avec l'affaire de Pont-Saint-Esprit, où fut compromis l'ergot du seigle ; sans oublier, évidemment, les quelques centaines d'accidents mortels imputables, chaque année, à l'ingestion de champignons vénéneux.

Donner au public des indications précises sur les espèces comestibles et les champignons dangereux, mais aussi l'informer des multiples aspects de la mycologie et de ses incidences sur la vie de tous les jours, telle est donc la fin que se propose le Salon du Champignon. Chaque année, car le domaine est trop vaste pour être parcouru d'un seul trait, un thème principal est choisi, que les collaborateurs du Laboratoire de Cryptogamie s'efforcent d'animer, à la mesure de leurs compétences. L'été « pourri » et son cortège de maladies cryptogamiques ont mis plus que jamais au rang de l'actualité la phytopathologie, spécialité où excellent M. et Mme Cl. Moreau. Ils ont donc appliqué leur zèle et leur talent à nous exposer les méfaits des champignons microscopiques parasites des plantes cultivées et à démasquer leurs modes d'action ; ils nous révèlent les étapes de la lutte que mènent contre eux, au laboratoire puis sur le champ d'expérience, les chercheurs spécialisés ; ils nous convient enfin à célébrer la victoire de la science et de la technique sur les forces de la nature. Tout ceci sans préjudice pour les amateurs de « gros champignons » qui, comme chaque année, sont assurés de trouver les tables garnies à profusion des curieuses, des délectables, mais aussi des plus dangereuses cryptogames ; « captieuses fleurs sans fleur, race maudite, qui semble n'avoir été créée ou inventée que pour en imposer aux plus habiles » ; bien dignes, cependant, de l'intérêt soutenu que leur manifeste le public parisien.

JACQUELINE NICOT

Le Cinéma. — Le cinéma américain continue. Malgré quelques efforts, il ne semble pas près de retrouver sa suprématie de jadis.

En ce début de saison, voici trois films façon Hollywood. Pour le premier, *L'Homme au complet gris*, l'opinion française est à peu près unanime. Cette histoire d'un Américain moyen n'offre qu'un intérêt très limité.

Car les problèmes qu'on soulève ici sont à la fois artificiels et dérisoires. Pour gagner deux ou trois cents dollars par mois de plus, le personnage incarné par Gregory Peck se met au service d'un patron du type autoritaire. Faut-il lui dire la vérité ? Sa femme, qui l'a longtemps empoisonné avec ses appétits de confort, opte pour la franchise brutale. Finalement, notre héros sacrifiera un avenir doré parce qu'il préfère un week-end avec ses enfants à un voyage d'affaires avec le grand patron. Tout cela est enfantin, mal posé, souvent grandiloquent. On a envie de lui faire la réponse qui s'impose : « Bien sûr, il faut dire la vérité, mais ce n'est pas une bassesse que d'y mettre la manière. » Gregory Peck est assez falot dans un personnage qui n'est pas dans ses cordes et Jennifer Jones semble franchement mauvaise. Ce qui sauve le film de la totale banalité, ce sont quelques notations assez justes sur la vie quotidienne d'un Américain, au bureau et dans sa famille.

— *Attaque*, par contre, a suscité quelques enthousiasmes. On a dit et on a écrit : « Bravo ! Voici un film fort et anticonformiste ! » Pour ma part, j'ai été déçu cruellement et presque totalement. Il s'agit d'un film de guerre plutôt moins bon que beaucoup d'autres, dont les effets les plus sûrs relèvent du mélodrame, parfois du Grand-Guignol, et dont l'originalité profonde ne m'apparaît pas.

Où est la hardiesse de M. Aldrich ? De situer une action autour d'un lâche, qui se trouve être un capitaine de l'armée américaine. Il y a là une certaine bravoure de la part de l'auteur et du pays qui a autorisé le film, je l'admets.

Mais on est passé à côté du sujet réellement intéressant : l'étude honnête d'un lâche, c'est-à-dire d'un homme normal auquel la peur, « cet impondérable », comme on disait dans une vieille histoire, enlève tous ses moyens.

Or, ce n'est pas cela du tout qu'on nous montre. Le capitaine Cooney est un vieux traître du répertoire. Non seulement il est plus lâche qu'un peureux ordinaire n'a le droit de l'être, faible avec les forts, méchant avec les faibles (il gifle un tout petit prisonnier allemand), mais encore il se livre à toutes les simagrées quand ses hommes veulent l'exécuter et il s'empare d'un fusil-mitrailleur, tout comme un dur, dès que les autres ont le dos tourné.

Le vrai lâche intéressant, dans l'affaire, ce serait le colonel, qui con-

naît les manques de son subordonné, mais qui le soutient pour des raisons politiques. Ce type serait infiniment plus humain, plus vraisemblable. Mais il n'est qu'un comparse. D'ailleurs, son procès serait beaucoup moins celui de la guerre que celui de la démocratie.

On a souvent loué le jeu de Jack Palance, dans le rôle du lieutenant Costa, le justicier. Je trouve qu'il fait beaucoup de grimaces qui appartiennent au vieil ambigu. En fait, le film exalte l'héroïsme, d'ailleurs probable, de la grande majorité de l'armée américaine et le dilemme final : les exécuteurs mentiront-ils ou iront-ils se dénoncer, est résolu dans la tradition cornélienne la plus orthodoxe.

— Le plus réussi des trois est un film de Hitchcock qui n'a pas tant de prétentions. *L'Homme qui en savait trop* se contente d'utiliser le « suspense » avec une virtuosité jamais en défaut et, du début à la fin, le spectateur angoissé est littéralement « suspendu » à l'image qui va venir. L'histoire ne résisterait guère à la réflexion, mais, pendant le temps de la projection, nous n'avons pas une seconde à nous pour réfléchir. Au surplus, la mise en scène est si intelligemment riche, si soignée, si proche de la réalité que nous sommes obligés de croire ce que nous voyons.

JEAN FAYARD

Mme Suzanne Lilar à l'Académie Royale de Belgique. — L'Académie française compte trois cent vingt et une années d'âge, l'Académie Royale belge de langue et de littérature françaises n'a que trente-six ans. Est-ce pour cette raison que jusqu'à présent le Palais des Académies de la rue Ducale s'avère plus favorable aux femmes que notre quai Conti ? Après Anna de Noailles, Colette, quatre académiciennes (MMes Emilie Noulet, Julia Bastin, Marie Gevers, la princesse Marthe Bibesco) avaient été appelées à siéger à Bruxelles, quand Mme Suzanne Lilar, auteur du *Burlador* (Don Juan) joué à Paris chez Hébertot, du *Journal de l'Analogiste* (prix Sainte-Beuve) fut élue à son tour et invitée à prononcer son discours de réception en octobre — le même jour que M. Joseph Hanse, professeur à l'Université de Louvain. (C'est à ce philologue éminent, rappellera M. Delbouille, que les pays de langue française doivent l'excellent *Dictionnaire des difficultés grammaticales et lexicologiques*, véritable code linguistique paru en 1949).

L'organisation d'une double réception académique donne, on le devine, quelque souci au secrétaire perpétuel. A l'occasion de celle-ci, M. Luc Hommel, historien qualifié de *Marie de Bourgogne* et de *la Toison d'Or*, eût dû disposer de quatre cents places supplémentaires...

Le 13 octobre venu, on vit près de lui sur l'estrade, Suzanne Lilar, toute mince dans sa robe de velours noir, une plume d'étudiant piquée en travers de sa toque blanche, prête à jouer son rôle de petite fée. Le baron Pierre Nothomb, directeur de l'Académie avait la charge de

l'accueillir parmi les immortels terrestres. Ayant exploré son royaume — le royaume de *l'analogie* — il en présenta les clefs au public ; (la moins attentive n'était pas Françoise Mallet Jorris, fille de la nouvelle académicienne). Pierre Nothomb expliqua la conception du *double* — double des situations, des êtres — qu'on trouve dans le *Roi Lépreux* (Baudoin V), troisième pièce de Suzanne Lilar créée au théâtre du Parc et dont nous espérons une lecture prochaine à Paris. Il cita la dernière page — si belle — du *Journal de l'Analogiste*, qui montre l'écrivain s'avançant à travers les métamorphoses, vers l'absolu.

D'origine flamande mais ayant choisi le français comme mode d'expression, Mme Lilar qui fut avocate (ce poète est docteur en droit) se tira habilement et consciencieusement de l'éloge de son prédécesseur Gustave Van Zype, auteur dramatique naturaliste et fort opposé à la théorie de l'art pour l'art, ayant fait de son théâtre « une chaire pour thèses morales ». Telle n'est pas la conception de l'auteur de *Burlador* et de *Tous les chemins mènent au ciel*, qui s'exprima ainsi : « *Il n'est pour l'écrivain qu'une éthique, c'est de vivre son expérience d'écrivain dans sa totalité et d'en assumer les risques... Des poètes de l'inconscient comme Maeterlinck, Ostrovsky, Strindberg, Claudel ont dépassé les notions purement morales du bien et du mal — en fait ils ont réussi à les transcender dans celles de la fatalité, du péché ou de la grâce. On voit l'avantage et comment d'un théâtre vertueux on s'élève brusquement à l'attitude d'un théâtre sacral, comment l'on remonte aux origines et à l'essence même de la Dramaturgie.* »

Amie de Bernanos, familière des œuvres de tous nos écrivains, citant André Breton et — avec une visible sympathie — Henry Michaux : « *On n'est peut-être pas fait pour un seul moi* », Mme Suzanne Lilar, — qui est l'épouse du ministre belge de la Justice, lui-même amateur de Rilke et de Proust — conquit son auditoire académique par un discours étincelant, logique, sans le moindre *baroque*.

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Politique intérieure. — Si l'on excepte les efforts soutenus du gouvernement pour empêcher que les prix n'atteignent la cote fatidique où jouerait la majoration automatique des salaires, précipitant ainsi l'économie dans l'inflation d'où M. Pinay l'avait tirée avec peine en 1952 ; si l'on note pour mémoire que les ministres intéressés ont entrepris de négocier avec les fonctionnaires pour éviter une grève provoquée par le retard de l'État à faire face aux relèvements de traitements promis ; si l'on enregistre le dépôt virtuel du budget de l'an prochain chiffré provisoirement avec 900 milliards de déficit, compte tenu des 320 milliards d'emprunt et de nouvelles broutilles d'impôts — tout cela étant appelé à des développements et à

des réactions ultérieures de nature et d'effets divers, — alors il faut mettre au premier plan de l'actualité politique ce qui s'est passé au congrès radical de Lyon, à la mi-octobre.

La crise ouverte depuis que M. Mendès-France avait mis de force la main sur l'appareil administratif, puis sur la direction politique du parti, a abouti à une scission, rendue effective par la constitution, dès le lendemain, du parti « radical-socialiste », sous l'égide de M. André Morice et comptant sur le champ trente-cinq parlementaires dont quinze députés.

M. Mendès-France n'a rien fait pour éviter ce départ. Il a même affecté de s'en montrer satisfait. Satisfait sans doute de n'avoir plus autour de lui que des éléments de second ordre, ce qui allait lui permettre de moins réfréner ses tendances autoritaires. On est allé jusqu'à dénoncer certaine inclination au culte de la personnalité et aux méthodes totalitaires. N'exagérons rien. Le fait est qu'en regard de cette attitude, les radicaux partants ont pris soin quant à eux de revenir à leurs propres sources, c'est-à-dire à leurs traditions libérales et à leurs vieux statuts.

Cette brisure risque, semble-t-il, d'entraîner dans un proche avenir certains tassements limitrophes, aussi bien à l'U.D.S.R. de MM. Pleven-Mitterand qu'au R.G.R. où se sont installés MM. Edgar Faure et Jean-Paul David, exclus précédemment du parti radical par les soins de M. Mendès-France.

Les députés radicaux traditionalistes pourraient ainsi se compter une bonne vingtaine. Les radicaux rénovés seraient moins de cinquante, sans même avoir d'unité de vote dans les scrutins importants. Il est certain que dès lors, M. Mendès-France devrait passer le plus clair de son temps à recruter des militants en vue de futures élections, son crédit au Palais-Bourbon étant compromis pour la législature en cours.

Mais revenons un instant au Congrès de Lyon : l'objectif essentiel de M. Mendès-France était de faire critiquer la politique algérienne de M. Robert Lacoste, de telle façon que les griefs radicaux vinssent réveiller ceux des socialistes formulés à leur congrès de Lille en juillet dernier. Ainsi, les socialistes se fussent querellés, divisés, peut-être le gouvernement se fût-il effrité. On imagine la suite. Mais le scénario a été bouleversé. Les jeunes éléments turbulents qui constituent l'aile marchante du radicalisme rénové ont été excessifs dans leurs cris d'hostilité à l'adresse de MM. Guy Mollet, Robert Lacoste et de toute la S.F.I.O. Excessifs, donc sans effet. Et lorsque, deux jours plus tard, s'est ouvert au Palais-Bourbon le grand débat de politique générale dont M. Guy Mollet attendait, en conclusion, un scrutin de confiance qui équivaudrait pour lui à une seconde investiture, il n'y eut aucun heurt, pas plus au sujet de l'Algérie qu'au sujet de Suez. Mais M. Robert Lacoste n'a pas manqué, en revanche, de dénoncer vigoureusement la vague de défaitisme qui avait sévi sur certains milieux politiques. Celle même qui avait eu libre cours à Lyon pendant les journées radicales.

MARCEL GABILLY

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

LE NOUVEAU MONDE DE L'ESPRIT

par J.-B. Rhine *(Librairie Adrien-Maisonneuve)*

Si l'expérience de Michelson et son interprétation relativiste ouvrirent une porte sur le nouveau monde de la physique et furent à l'origine de découvertes révolutionnaires, une autre expérience, exécutée en 1933 à l'Université Duke (U.S.A.), a ouvert la découverte d'un monde qui paraît encore fabuleux à la majorité des esprits contemporains.

Peut-on douter davantage de cette expérience — et de celles qui l'ont suivie — que des expériences courantes de la physique ? Les unes et les autres sont interprétées à l'aide des mêmes notions de statistique mathématique. L'instrument est ici un simple jeu de cartes :

Cinq groupes de cinq cartes, chaque groupe comportant un symbole distinct (couleur) — étoile, carré, croix, cercle et vagues. Le jeu étant mêlé, on prévoit sans peine une chance sur cinq pour qu'une carte, retournée au hasard, comporte une couleur déterminée. Rhine, aidé de son assistant, Pratt, et d'un étudiant, Pierce, procède de la manière suivante : Pratt et Pierce accordent leurs montres puis s'installent dans deux salles distinctes, éloignées d'une centaine de mètres. Pratt bat les cartes et, sans les regarder, place le jeu à sa gauche ; à l'heure convenue il prend la première carte et, sans la retourner, la pose devant lui sur un livre, où il la laisse une minute ; il la place enfin à sa droite, toujours sans la regarder, puis recommence avec la suivante. Pendant ce temps Pierce, isolé dans l'autre pièce, note au cours de chaque minute le symbole qu'il pense figurer sur la carte alors posée par Pratt sur le livre. A la fin d'une séquence de vingt-cinq essais, Pratt inscrivait en deux exemplaires l'ordre dans lequel les cartes s'étaient réellement présentées ; un exemplaire, mis sous enveloppe cachetée, était destiné à Rhine. Pierce établissait de même deux listes des résultats « devinés ». Pratt et Pierce confrontaient ensuite leurs résultats, Rhine pouvant de son côté en faire un contrôle indépendant.

L'expérience fondamentale comportait une série de douze séquences (à raison de deux par jour), soit 300 épreuves : 119 réussites pour une moyenne probable de 60. D'après la théorie des probabilités, pour avoir une chance de rencontrer un pareil écart, il faudrait un nombre d'expériences analogues s'exprimant à l'aide de 16 chiffres. Autrement dit il y a 10^{15} chances contre 1 pour que, dans ce résultat, *autre chose que le hasard pur* soit intervenu : la clairvoyance de Pierce était scientifiquement établie.

On comprend qu'après cette découverte Rhine ait poursuivi ses expériences : les phénomènes de précognition, de télépathie et même de psychokinésie furent l'objet d'études analogues. Vingt années de travaux ont accumulé une somme imposante de résultats dont l'analyse statistique se poursuit : on peut y voir les bases d'une science authentique dont le domaine — le nouveau monde de l'esprit — devrait susciter des vocations chez les jeunes psychologues.

Des Etats-Unis où elle est née, la parapsychologie gagne l'Allemagne ; puisse l'excellente traduction de cet ouvrage lui ouvrir les universités françaises.

LOUIS AMAR

A NOUS PERES, DEUX MOTS

par Jean-François Bourson *(La Table Ronde)*

Petit ouvrage médiocre et belliqueux qui consigne les griefs de la plus jeune génération contre « les parents ». La logique de l'auteur est contestable. Vivre est, dit-il, un « *honneur désagréable* » et il n'a que sarcasme pour les « *voluptés créatrices* », mais il ajoute : « *Je n'ai pas insisté sur le besoin que nous avons d'avoir des enfants. Nous aimons les enfants d'autant plus que nous nous sommes détachés de notre famille.* » Attendons la diatribe que le fils de l'auteur écrira contre les « voluptés de compensation ».

L. T.

NOTES INTER-ARTICLES

L'Ombre du Dinosaure, par Arthur Koestler, p. 56. — *Steinberg*, p. 56. — *Frappe, mais écoute*, par Enrique Meneses, p. 71. — *Les Tensions raciales dans l'Union Sud-Africaine*, par Franck L. Schoell, p. 153.

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, Krol, Graul Sala, Malcles, Claude Tolmer, Livia Dubreuil, Pierre Dubreuil, Decaris, Paul Bred, et R. Caillaux.)

IMP. CHAIX. 20, RUE BERGÈRE, PARIS - 3630-J 29-10-56.

GROUPEMENT
DE L'INDUSTRIE
SIDÉRURGIQUE

S.A. au capital de 5.500.000.000 F.
5 bis, rue de Madrid, PARIS-8e — R. C. 55 B 7500

emprunt ACIER

PRIX D'ÉMISSION 9.900 F.
REMBOURSEMENT MIN. 10.500 F.
INTÉRÊT DE BASE 5,75 %

Intérêt et capital indexés en fonction de l'augmentation du chiffre d'affaires de la sidérurgie

GARANTI PAR LES PRINCIPALES FORGES ET ACIÉRIES FRANÇAISES PARTICIPANT A L'EMPRUNT

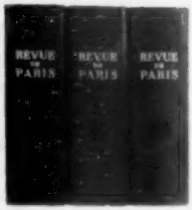
B.A.L.O. du 22-10-1956

Pour classer vos livraisons

DE LA

REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : **5.500** frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

VIENNENT DE PARAITRE

Romans

Jean-Marie Caplain
L'HOMME MARIÉ

Gilbert Cesbron
LES INNOCENTS DE PARIS

Anne Green
ADELINE

Hubert de Luze
CET ENFANT ÉMERVEILLÉ

Henry Miller
UN DIABLE AU PARADIS

Essais

Louis Armstrong, Duke Ellington, Gillespie, etc.
ÉCOUTEZ-MOI ÇA
L'histoire du Jazz par ceux qui l'ont fait

Maria Le Hardouin
RECHERCHE D'UNE ÉTERNITÉ

Fred Hoyle
AUX FRONTIÈRES DE L'ASTRONOMIE

Friedrich Matz
LE MONDE ÉGÉEN
Troie, Crête, Mycènes

Gilbert Picard
LE MONDE DE CARTHAGE

BUCHET/CHASTEL CORRÉA

J U L L I A R D

AUTOMNE 1956

• *romans*

YVAN AUDOUARD	**Les lions d'Arles**
ROGER CUREL	**Le géant du grand fleuve**
PAULETTE HOUDYER	**La bête à chagrin**
ARMAND LANOUX	**Le commandant Watrin**
LAURENT LA PRAYE	**La trompette des anges**
FRANÇOISE MALLET-JORIS	**Les mensonges**
MARIE-FRANCE OLIVIER	**La mort et la maison**
FERDINAND OYONO	**Le vieux nègre et la médaille**
MICHÈLE PERREIN	**La sensitive**
ANDRÉ PERRIN	**Le père**
JACQUES ROBICHON	**Les faubourgs de la ville**
CLAUDE ROY	**Le soleil sur la terre**
PAUL TILLARD	**Le montreur de marionnettes**

• *nouvelles*

PIERRE COURTADE	**Les animaux supérieurs**

RJ

GEORGES FEYDEAU

THÉATRE COMPLET

TOME I

Occupe-toi d'Amélie. — Amour et Piano **(inédit).** — Hortense a dit : « Je m'en fous ! » **(inédit).** — Fiancés en herbe. — L'affaire Edouard. **Int. de Marcel ACHARD.. 575**

TOME II

Le Dindon. — Le Système Ribadier. — Chat en poche. — Séance de nuit. — Les Pavés de l'Ours **(ces 5 pièces sont inédites)..... 575**

TOME III

On purge Bébé. — La Main passe. — Je ne trompe pas mon mari ! — Dormez, je le veux ! **(inédit). 625**

TOME IV

C'est une femme du monde **(inédit).** — L'Hôtel du Libre Echange. — La Puce à l'oreille. — Léonie est en avance. — Par la fenêtre. **625**

TOME V

Le Mariage de Barillon. — Monsieur chasse. — Le Circuit **(inédit). 605**

TOME VI

Gibier de potence. — Champignol malgré lui. — Un fil à la patte. — Notre futur **(inédit)**. — Cent millions qui tombent **(inachevé et inédit)..... 645**

TOME VII

Un bain de ménage. — Les Fiancés de Loche. — La Dame de chez Maxim. — Feu la mère de Madame. — On va faire la cocotte **(inachevé et inédit) 690**

TOME VIII

La Lycéenne. — Le Ruban **(inédit).** — La Duchesse des Folies-Bergère. — Mais, ne te promène donc pas toute nue **690**

TOME IX

Tailleur pour dames — L'Age d'or **(inédit).** — Le Bourgeon..... **840**

ÉDITIONS LE BÉLIER

LA RENTRÉE ROMANESQUE

CLAUDE BONCOMPAIN

DERRIÈRE LE TABLEAU

450 F.

Une femme peut-elle avoir du génie ?

★

JACQUELINE MOREAU

LA SORCIÈRE REÇOIT LA NUIT

450 F.

« ... une conteuse colorée et spirituelle. »
André BERRY (Combat)

★

DENISE VAN MOPPÈS

UNE FÉE DANS LA VILLE

390 F.

« Denise Van Moppès a écrit là une centaine de pages d'une fantaisie aérienne et d'une philosophie souriante. »
Jean MISTLER (L'Aurore)

★

MICHEL RAGON

TROMPE-L'ŒIL

480 F.

« ... la première « sensation » de la saison. »
J.-P. CRESPELLE (France-Soir)

★

ROBERT SABATIER

BOULEVARD

570 F.

« ... un livre vivant, minutieux, vrai, charnu. »
Alain BOSQUET (Combat)

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA RENTRÉE ROMANESQUE

JEAN LARTÉGUY

LES AMES ERRANTES

480 F.

Tous les morts sans sépulture.

★

FERNY BESSON

LA BOITEUSE DU LAC VÄTTERN

480 F.

Une fille de feu.

★

MAKHALI-PHAL

MÉMOIRES DE CLÉOPATRE

630 F.

« *Merveilleuse Egyptienne !* »
SHAKESPEARE.

★

JEAN-LOUIS COTTE

LES JEUX DE SOLITUDE

590 F.

« *Lisez ces péripéties vigoureuses et sauvages.* »
Gérard d'HOUVILLE (La Revue)

★

RAYMOND LAS VERGNAS

LE MYSTÈRE NIAGARA

450 F.

« *... charmant, inquiétant et passionnant...* »
Adrien JANS (Le Soir)

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LES ANNALES

Sommaire de Novembre

MAURICE GARÇON
de l'Académie française
Vues sur la justice

R.-P. MICHEL RIQUET S. J.
Si Ponce Pilate avait dit : non !...

MAURICE LEHMANN
Sur la pointe des pieds : Souvenirs et réflexions

RENÉ LALOU
Passions

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique sociale économique culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs.

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
3, rue Bourdaloue, Paris 9e

BERNARD VILLARET

ARCHIPELS POLYNÉSIENS

« ...au sud si mollement couché, mythologique et fleuri : le Pacifique. »

PAUL MORAND

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
HACHETTE

RAYMOND L. GARTHOFF

La doctrine militaire SOVIÉTIQUE

Le livre de Raymond Garthoff devrait être à la portée de la main de tous.

GUY VINATREL (Contacts)

Cet ouvrage est remarquable non seulement par l'analyse très complète qu'il donne de la doctrine militaire soviétique, mais encore par la lumière qu'il projette sur les modes de pensées et le comportement des dirigeants de l'U.R.S.S.

La Revue des deux Mondes

PLON

MAHARANI

SOUVENIRS DE LA PRINCESSE BRINDA DE KAPURTHALA

De l'Inde des rajahs au Paris d'aujourd'hui

HACHETTE

PLON

PIERRE BESSAND-MASSENET

LA VIE DE CONSPIRATEUR

1793-1797

Un petit groupe d'hommes inconnus a formé pendant la Révolution une agence secrète du parti royaliste à Paris, un bureau clandestin d'espionnage. Ils transcrivaient leurs messages à l'encre sympathique dans les interlignes de lettres insignifiantes. Cette agence se ramifia et finit par envelopper la France entière dans un réseau de propagande antirévolutionnaire. Mais les principaux agents furent capturés dans un traquenard tendu par la police du Directoire.

Grâce à de nombreux documents inédits, l'auteur fait ainsi pénétrer le lecteur dans les sous-sols de la Révolution, il éclaire des recoins restés jusqu'à présent ignorés, et apporte une réponse aux questions posées par des spécialistes de l'histoire révolutionnaire, tels que Mathiez.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont lu en priorité dans la livraison du mois d'août un chapitre de ce livre intitulé « LE MAITRE ET LE VENTRILOQUE ».

Un vol. 495 Fr.

Rappel :

LA FIN D'UNE SOCIÉTÉ

Un vol. 480 Fr.

PLON

MONA SAVIN

LES ENCHAINÉS

roman

Agrégé de lettres, Bernard Valsin séjourne à la Cité Universitaire. Sa maîtresse, Odette, vient de se marier, et par diversion, le jeune professeur jette son dévolu sur la première « fille bien » qu'il aperçoit : une Polonaise, Térésa Skalika, dont le mari vit en Argentine. Dans les quarante-huit heures qui suivent leur rencontre, Térésa se donne à Bernard. Mais c'est alors, entre les deux amants, le début d'une longue aventure orageuse que l'auteur nous retrace avec une vigueur, une fièvre et une puissance de suggestion qui dépassent le simple talent littéraire. Du foisonnement d'intrigues et de personnages se dégage une œuvre ample et forte, qui a l'accent même de la vie. Et Bernard et Térésa sont de grandes figures romanesques qu'on n'oublie pas : elle, dévorée d'amour, tourmentée, soumise à un étrange sentiment de la fatalité, et pourtant d'une générosité sans bornes ; lui, faible et sensuel, partagé entre la chair et la pureté, et conduit par l'égoïsme féroce de l'homme qui a une œuvre à accomplir.

Mona Savin est née à Paris en 1923. Elle habite Buenos-Aires. « Les Enchaînés » est son premier roman.

Chez Robert Laffont

UN LIVRE
extraordinaire!

LES TORTUES

de LOYS MASSON

« ... L'allure, le rythme, les soulèvements d'un grand livre. »
André BILLY, de l'Académie Goncourt (Le Figaro)

C'est l'ILE AU TRESOR écrite par un poète de la race de Saint John Perse.
(L'Express)

« Il y a dans ce récit d'aventures à la fois très réaliste et très poétique, une sorte de rencontre rare, un ton et une violence que nous avons rarement retrouvés depuis Melville et Conrad. » (Réalités)

« L'expédition de « La Rose de Mahé » finit dans des scènes dantesques et des catastrophes dont les rares rescapés ne sortiront pas indemnes. Cette descente aux enfers, Loys Masson a su nous en faire partager les terreurs avec des moyens qui tiennent de la magie. » **Alain BOSQUET** (Combat)

●

Un chef-d'œuvre de tendresse et d'émotion

LE PAIN NOIR

de G.-E. CLANCIER

« Je m'empresse de dire les exceptionnelles qualités d'émotion sobre et de poésie par lesquelles ce livre se recommande... Je crois G.-E. Clancier appelé à se faire un nom honorable au premier rang des écrivains sensibles, pour qui les mots humanité et pitié gardent toute la signification qu'ils avaient encore à l'époque de Charles-Louis Philippe. » **André BILLY, de l'Académie Goncourt** (Le Figaro)

« LE PAIN NOIR est le chef-d'œuvre de l'exactitude et de la tendresse, un de ces livres évidents et invisibles, qui sont le fruit d'une vie d'homme passée à rêver de les accomplir et qui naissent soudain, à la maturité d'un écrivain, simples, parfaits, parfaitement simples. » **Claude ROY** (Libération)

« Un livre fort joli, souvent émouvant. Une œuvre d'art. »
Robert Kemp (Les Nouvelles Littéraires)

ROBERT LAFFONT

VIENT DE PARAITRE

ANDRÉ BILLY
de l'Académie Goncourt

BÉNONI
roman

Dr JEAN ROUSSELET

L'ADOLESCENT CET INCONNU

ROMAIN GOLDRON

JOHANNÈS BRAHMS
" LE VAGABOND "

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH
Professeur à la Sorbonne

L'AUSTÉRITÉ ET LA VIE MORALE

COLLECTION " HOMO SAPIENS "

MIRCEA ELIADE

FORGERONS ET ALCHIMISTES

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

Automne 1956

Un grand roman français

CILETTE OFAIRE

UN JOUR QUELCONQUE

roman

Le célèbre auteur de l'ISMÉ s'est tue dix ans pour nous livrer cette évocation du réel quotidien

●

Un vol. : 870 fr.

Une découverte essentielle pour tous les lecteurs de romans étrangers

THOMAS WOLFE

AUX SOURCES DU FLEUVE

roman

traduit de l'américain par PIERRE SINGER
Préface de MAURICE NADEAU

●

Un vol. 544 pages : 990 fr

Par l'auteur de MULTIPLE SPLENDEUR

HAN SUYIN

... ET LA PLUIE POUR MA SOIF

roman

Un vol. : 750 fr.